

Sommaire

Pages

- L'Association, qu'est-ce donc ? 5
- Cette Rencontre, pourquoi ? 8

Témoignages

- Je m'appelle Eliane 11
- Les Pauvres s'approprient l'Evangile (Hubert) 11
- « Mieux vivre », aux portes de la mort (Yvonne) 16
- Chômeur, au complexe de Lacq (Jean) 19
- Femme dans le combat ouvrier (Marie-Rose) 22
- Ils changent nos questions (Jean Guy et Denis) 25
- Des voix qui viennent d'ailleurs (René et André) 29

Carrefours

- Nous et nos collectifs 33
- Nos luttes et nos « fois » 36
- Quels chemins possibles pour la foi ? 43
- Quels germes d'Eglise ? 48

Eclairages

- Essai de synthèse (Clément Pichaud) 52
- Regards sociologiques (Joseph Merlet) 57
- Approches théologiques (Michel Dagrass) 63

Bilans... Germination... Appels

- Au travail et en Action Catholique 78
- Associations et Jeunes 81
- Equipes Laïcs - Religieuses - Prêtres 82
- Evêques dans l'Association 84

Aujourd'hui et demain

- Quelques questions... 87
- Jean... Bébert... Marcel... 89

Rêve d'un monde

Aimer la vie ——— Aimer ensemble

Créer la vie ——— Créer ensemble

Donner sa vie ——— Donner ensemble

Aimer la vie, toujours risquer sa vie

Pour un monde plus beau,

j'ai fait le *rêve d'un monde,*

monde plus beau à faire ensemble

rêve d'un monde,

monde plus beau.

A la fin de notre première Assemblée, en novembre 1976 (cf. L.A.C. N° 62), nous disions : « l'Association sera ce que nous la ferons ensemble ! ». Depuis, elle a grandi et s'est développée, dans une période difficile : c'est dire qu'elle est porteuse d'espérance.

Nous voici rassemblés des quatre points de l'horizon. Nous sommes ici environ 250 participants, venant de 28 départements : environ 130 prêtres, 50 religieuses, 20 laïcs, 15 évêques...

Ce qui nous rassemble

Une même passion : celle qui anime les hommes et les femmes avec qui nous partageons la vie quotidienne et les luttes, en prenant le parti des petits, des plus écrasés, pour mettre plus de justice et de fraternité dans ce monde de profit et de domination.

Une même foi, car notre désir le plus fort, n'est-ce pas que les hommes et les femmes d'aujourd'hui puissent un jour découvrir ce qui nous anime au plus profond : la vie en Jésus Christ ?

D'abord une "rencontre"

Ce rassemblement est avant tout une Rencontre. Pour prendre le temps de faire connaissance, favoriser les contacts entre nous, échanger très librement sur ce que nous vivons. L'élection difficile du secrétaire national a manifesté que nous nous connaissons encore peu dans l'Association, même par région.

Dans la Bible, nous lisons que les marins, en pleine tempête demandent à Jonas : « Fais-nous savoir quelle est ta mission ? Quel est ton métier ? D'où viens-tu ? Quel est ton pays ? De quel peuple es-tu ? ». Ce questionnement mutuel et fraternel nous per mettra de partager nos convictions, et de communier à l'autre avec plus de vérité.

Un axe : des chemins pour la Foi

Nous vivons dans une société marquée par un athéisme pratique. Et, en même temps, nous participons à des collectifs où nous partageons avec d'autres : luttes, aspirations, espoirs.

Au cœur de cette réalité vivante, jaillit une commune interrogation :

- que découvrons-nous de « foi » en l'homme et en son devenir ?*
- quels sont les chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus Christ ?*
- et quels germes d'Eglise ?*

Paul Bressollette (Secrétaire National depuis 6 ans)

L'Association, qu'est-ce donc ?

Dès la fin de la guerre, en plusieurs diocèses, des équipes de prêtres diocésains travaillaient habituellement avec des équipes Mission de France de leur voisinage. Car les uns et les autres étaient en gros dans la même situation : des lieux où la vie était dure et l'incroyance massive ; et elles avaient déjà une expérience de ce que comportent le partage de la vie des hommes et la première annonce de l'Évangile.

A l'issue du Concile, 5 évêques demandaient (Lourdes, oct. 66) que des équipes de prêtres diocésains puissent participer pleinement à la « recherche commune » de la Mission de France. Celle-ci (Assemblée générale de 1967) décidait de donner une réponse positive à cette demande d'« association ». Et l'Assemblée épiscopale donnait bientôt son accord (Lourdes, nov. 68). L'histoire de cette « Association entre diocèses et avec la M.d.F. » est donc brève.

En 1979, voici ce que représente l'Association : elle est présente dans 23 départements, et compte 46 équipes, soit environ 200 prêtres ; de plus, 70 laïcs et religieuses sont inscrits dans notre Annuaire, mais ils sont plus nombreux dans les équipes. Une dizaine d'équipes sont en cheminement vers l'Association, ou en lien avec elle.

Notre but : un meilleur service de l'Évangile

Après 2 000 ans de christianisme, il peut paraître banal — ou désespérant ! — de dire que notre but est « *la Bonne Nouvelle* annoncée aux pauvres ».

Pour nous, cela veut dire que nous n'acceptons pas d'être uniquement relatifs au domaine religieux (bien qu'il soit une dimension de l'homme à prendre au sérieux). Nous voulons, au nom de l'Évangile, être engagés à part entière dans le devenir de l'humanité. Car, dans la lumière de Jésus Christ, nous croyons que *ce sont les pauvres qui sont la véritable instance de jugement*. Dès lors, dans le travail et les loisirs, dans les associations locales ou les engagements syndicaux ou politiques, etc... notre « partage de vie » veut être à la fois solidarité avec les pauvres et signe de l'Évangile.

Telle est notre visée fondamentale : la même que celle de la M.d.F.

Notre base : des équipes et un engagement diocésain

Cela veut dire d'abord que l'Association *n'existe pas pour elle-même*, mais pour dynamiser des équipes diocésaines qui veulent être toujours plus actives, dans le sens de la mission, dans leur diocèse. Il va de soi que l'Association *n'existe pas par elle-même* : elle suppose une décision diocésaine et consiste en une interpellation mutuelle des équipes associées et des instances diocésaines, à quoi veille habituellement un « délégué diocésain ». Ce type de lien nous distingue évidemment de la M.d.F.

Cela veut signifier que l'Association n'est pas une fraternité d'individus, mais un regroupement d'équipes diocésaines qui veulent s'entraider en se confrontant.

L'équipe nous semble être une nécessité vitale, dans le monde actuel. De plus, nous y voyons une cellule l'Église et même une « *matrice ecclésiale* » pour faire exister l'Église autrement. C'est donc tout naturellement que nos équipes d'abord presbytérales, deviennent des équipes « *laïcs - religieuses - prêtres* ».

Notre forme : un collectif inter-diocésain

Née de la collaboration de 5 évêques et diocèses, l'Association existe aujourd'hui en plus de 20 diocèses. *Nous savons* bien que les questions essentielles posées à l'homme, à la foi, à l'Eglise, débordent infiniment le cadre diocésain. Depuis plus de 10 ans, entre-nous et avec la M.D.F., nous *expérimentons* à quel point la confrontation est moyen de discernement, garantie d'authenticité, source de créativité, finalement mise en œuvre très concrète de la communion ecclésiale.

Concrètement, l'Association existe en 8 régions, avec la M.D.F., chacune animée par un bureau régional. Au plan national, nous participons à des « ateliers » créés par la M.D.F. (par ex. : P.O., Equipe Rurales ou Urbaines, Santé, Ouvriers-Ruraux, Ouvriers-Agricoles, etc...) ou bien nous en créons (par ex. : Prêtres au travail et en A.C.). Tout cela coordonné et stimulé par le B.R.A. (= Bureau Responsable de l'Association), où se trouvent en particulier un *Secrétaire National* élu (Marcel Baurier) et un *évêque délégué* (Yves Bescond).

Notre partenaire privilégiée : la M. D. F.

Sans la Mission de France, l'Association ne serait jamais née. Nos visées sont profondément les mêmes. Mais nous ne sommes pas un appendice de la M.D.F. : celle-ci n'est pas pour nous un « modèle » mais bien plutôt un « signe ». Ne peut-on pas dire que l'Association est de plus en plus partenaire, en ce sens qu'il y a dans nos rapports une réciprocité croissante ?

Pour ce qui est de la recherche collective et de la confrontation, membres de l'Association et de la M.D.F. travaillent ensemble à tous les niveaux.

Pour ce qui est de la responsabilité, il y a beaucoup d'informations et même de participations réciproques, mais chaque instance assume ses responsabilités par rapport à son collectif.

Au total, on le voit, M.D.F. et Association ne peuvent *pas plus se séparer que se confondre*. M.D.F. et Association s'efforcent d'être *ensemble, partenaires d'autres regroupements* d'Eglise, au sein d'un même courant missionnaire que nul ne représente à lui seul.

Cette rencontre, pourquoi ?

Lorsqu'a été envisagée cette Rencontre, le mot « incroyance » fut le mot-pilote qui orienta les premiers préparatifs. Par la suite, ce noyau originel s'est beaucoup enrichi.

À l'unanimité, et depuis longtemps, nous trouvons le terme « incroyance » très insuffisant, et même faux. Sans doute, on continue de l'employer, au moins parfois. Mais on tendrait à lui préférer d'autres expressions. En particulier, nous avons beaucoup parlé de *l'athéisme pratique*, ou encore de l'indifférence profonde de beaucoup (ceci, sans méconnaître les aspects théoriques de l'athéisme). Cette forme d'athéisme et d'indifférence nous a parue très liée au *matérialisme* de notre société occidentale (qu'on a caractérisée comme capitalisme libéral ou comme société de consommation). Nous voulions donc chercher, dans la société qui est la nôtre, les *causes* de l'athéisation. Là, on parle surtout de la *croissance économique* : ce qu'elle est en elle-même (accumulation de biens, place de l'argent, etc...) et surtout l'idéologie qui lui est liée. Mais, loin de croire que tout serait matérialisme et athéisme, les équipes ont beaucoup souligné les *espoirs* des hommes (même ténus et fragiles), leurs efforts et leurs *luttés* pour changer cette société et ce monde. On a dit qu'il y avait là des « *fois en l'homme* », des « recherches de sens ».

Finalement, dans ce monde, dans notre société, dans les hommes, en nous-mêmes, ne trouvons-nous pas un *mélange* d'incroyances diverses et de diverses « fois » en l'homme, de matérialisme athée et de recherches de sens, de soumission à l'idéologie de la croissance et de lutte pour

changer ? Pour notre part, c'est dans tout cela que nous nous obstinons à chercher et à tracer *des chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus Christ*. Nous voulons vivre et dire notre foi en lui à l'intérieur de tout ce qu'il y a d'authentique dans ces « fois » en l'homme. C'est en assumant tout cela que nous voulons témoigner, par tout notre être et dans toutes les dimensions de notre vie.

Cette Rencontre Nationale, nous l'avons donc préparée et réalisée dans un état d'esprit qu'on peut résumer ainsi : laïcs, prêtres et religieuses, si nous sommes *chercheurs et croyants* du Dieu de Jésus-Christ, c'est en nous laissant *interpeller*, dans notre vie et notre foi, par le sens que d'autres donnent à leur vie, et en nous sachant, en même temps, *responsables de partager*, avec eux, notre propre sens de la vie qui s'éclaire en Jésus Christ.

Cette recherche et ce partage, nous avons voulu les mener de façon très concrète, dans le droit fil de ce qu'est notre vie quotidienne. Pas de grands débats ou exposés sur l'incrédulité dans l'ensemble de la société ou dans l'évolution de la pensée. Pas non plus de partages intimistes sur des dialogues avec des personnes incroyantes que nous aurions cherchées et rencontrées exprès. Mais une confrontation sur ce que nous *vivons, cherchons et réfléchissons avec d'autres, dans de petits collectifs* dont nous sommes membres d'une manière ou d'une autre : on en découvrira quelques-uns dans les témoignages qui suivent, et beaucoup d'autres dans les carrefours...

TÉMOIGNAGES

Nous avons privilégié certains témoins pour nous tenir en éveil par rapport à des réalités essentielles, en particulier le chômage, la vie des femmes, les jeunes, le Tiers-Monde.

Ainsi va-t-on lire des tranches de vie de :

- Eliane et Hubert, en cité de transit
- Yvonne, aide-ménagère
- Jean, chômeur à Lacq
- Marie-Rose, ouvrière en usine
- Jean-Guy et Denis, parmi les jeunes
- René au Portugal et André au Brésil.

Ces témoins ne sont pas des spectateurs, mais des gens qui vivent personnellement ce dont ils parlent.

Ainsi, avec Hubert, est venue Eliane. Elle n'a parlé que quelques minutes. Mais quel coup de poing !

Je m'appelle Eliane

Je m'appelle Eliane. Je reste à l'îlot Saint Maurice (une cité de transit, dans la périphérie d'Amiens) depuis 37 ans. J'ai eu une vie très malheureuse avec mes parents (mon père buvait)... En 50, on était sans argent, sans rien... Nous avons fait la ferraille, puis des pissenlits qu'on allait vendre... Ensuite, je me suis trouvée coincée avec des amis, c'est-à-dire, j'ai fait des bêtises : j'ai été voler du cuivre dans les chantiers. J'ai fait 4 mois de prison. De là, j'ai tombé sur une

amie, enfin une femme qui était là-bas elle aussi, et qui m'a aidée beaucoup à en sortir. Nous nous sommes promis d'aller à Lourdes. Hubert m'a offert d'y aller. J'y ai été. Et c'est un peu de là que ma foi a déclenché : c'est à Lourdes que j'ai découvert que le Seigneur était là vraiment vivant..

Je ne regrette rien, parce que, depuis que je suis croyante, ma vie a changé de 100 % : de caractère... et tout... J'essaie d'éviter ce qui va contre le Christ...

Ce que je fais ? Malheureusement pour moi, je suis au chômage depuis 3 ans, parce que j'ai une scoliose et de l'arthrose. Mais je vais aider le Secours Catholique, et je suis à la disposition un peu de tout le monde.

J'ai beaucoup de choses à vous raconter, trop pour le dire ici : je pourrais faire un livre d'au moins 15 000 pages... Ma vie est bien pleine. Ce que je souhaite, c'est de la remplir encore plus, pour des plus malheureux que moi...

Les pauvres s'approprient l'évangile

Dans le secteur AMIENS-OUEST où je suis inséré depuis quatorze ans, existent trois cités de Transit : la cité du Grand-Marais, l'îlot Saint-Maurice, la cité Emile Lesot, la plus triste de toutes, surnommée le « village noir ». Cette petite cité, en voie de disparition, sans éclairage public, ni eau courante, dans

les bâtiments construits en 1940, est cachée derrière le Grand Hôpital d'AMIENS, comme une honte. C'est le fait d'ailleurs de presque toutes les Cités d'urgence. L'ensemble de ces trois cités représente une population de 500 personnes environ.

La plupart des familles occupent

ces cités de transit parce qu'elles n'ont pas les ressources nécessaires pour en sortir. « On vit comme on peut, disent-ils, on se débrouille pour faire vivre sa famille, au jour le jour ». La population d'AMIENS, dans son ensemble, n'est pas particulièrement tendre pour les habitants de ces cités. Elle les considè-

re comme des gens « pas intéressants », des cas sociaux, des indésirables, des pratiquement irrécupérables.

Avec trois confrères, j'habite dans le faubourg Saint-Maurice, à 500 mètres du village noir, de l'îlot Saint-Maurice et à 2 km du Grand-Marais. Cette dernière cité est voisine du terrain des Itinérants. Nous occupons un prebytère assez confortable, avec chauffage central, douches et de nombreuses pièces mal disposées du fait de la jonction de trois maisons picardes.

Je me sens cependant **solidaire des habitants de ces cités** :

- solidaire par un effort **d'attention** aux personnes rencontrées lors de mes visites fréquentes et régulières ;

- solidaire par un effort continu de **partage** de ce qui constitue leur vie quotidienne, leurs peines et leurs joies ;

- solidaire par un effort persévérant de **participation**, à l'occasion d'activités ou d'événements : deuils, baptêmes, catéchèse, visites à la maternité, à l'hôpital ou à la prison, voyage et fêtes...

- solidaire par un effort continu de présence et de **soutien aux responsables**, quelle que soit leur appartenance politique ou religieuse,

en évitant au maximum de prendre leur place, d'agir sans eux, d'aller trop vite, avec la conviction qu'ils sont capables de s'en sortir par eux-mêmes ;

- solidaire, depuis neuf ans, trois jours par semaine, **par le travail** de manutentionnaire dans une usine de salaisons de cinquante quatre ouvriers. C'est d'ailleurs mon désir de rejoindre les habitants de ces cités qui m'a poussé à chercher du boulot, à l'âge de quarante ans, et à partager la même vie de travail que certains d'entre eux : un travail monotone, pénible par le passage du chaud au froid et les cadences rapides d'une chaîne de jambons qu'il faut peser et classer ; un travail déconsidéré par les patrons, mais un travail qui me permet d'être considéré comme un camarade : d'une part les copains de travail puisqu'ils m'ont élu depuis huit ans comme délégué du Personnel ou comme membre du Comité d'Entreprise ; d'autre part par les habitants des cités qui reconnaissent la valeur de celui qui « n'a pas peur de se salir les mains », et qui suivent avec intérêt le combat collectif des travailleurs auquel je participe au niveau professionnel, interprofessionnel et national.

- solidaire par un souci constant de vivre plus sérieusement **la pauvreté** extérieure et intérieure ;

- solidaire enfin par un **effort continu de réflexion** en notant par écrit ce qu'ils disent, ce qu'ils vivent, et ce que cela révèle comme aspirations profondes.

Tout cela est **partagé en équipe sacerdotale dans la réflexion et la prière**, afin de discerner ensemble les traits évangéliques, les « mirabilia Dei » qui fourmillent dans ces cités. En effet, à travers les faits et gestes des habitants de ces cités, nous retrouvons les Signes de la Présence de Dieu :

Les aveugles voient : c'est-à-dire que des personnes de ces cités ouvrent les yeux, prennent conscience, voient les problèmes de leur cité et commencent à **faire la vérité sur leur vie**. José, un jeune de 16 ans, de la Cité E. Lesot, disait : « On est mal vus, les gens ne nous aiment pas... C'est un quartier de crapules... Il y a toujours des bagarres... Tout le monde y boit, même les gosses ... » Auguste, son père, disait au cours d'une rencontre de Comité : « Nos baraques, ce sont des baraques de cochons, des étables, des taudis pourris. Pour les enfants, c'est pas hygiénique... Le docteur est parfois obligé de venir deux fois la semaine... il n'y a pas de salles de bain, pas d'eau dans les chambres... ».

Les boîteux marchent : c'est-à-dire ceux qui marchaient cahin-caha, ne pensant qu'à eux, sans beaucoup de résultats, se rassemblent, s'organisent, se redressent ensemble, deviennent des « hommes debout », se remuent et se compromettent pour les autres. Avec l'aide du S.O.S. et de moi-même, les habitants de ces cités ont formé des Comités selon la loi de 1901 : d'abord le « Comité de soutien et de défense du Grand-Maraïs », puis « l'Eveil de la Cité E. Lesot », enfin l'« espoir de l'Îlot Saint-Maurice ». Trois titres qu'ils ont choisis eux-mêmes et qui étaient déjà riches de promesse.

Actuellement, avec l'appui de l'« Association Yves Lefebvre », l'ensemble des Comités a formé le C.E.S.F.H.I. (Comité d'Entr'aide et de Soutien des Familles en Habitation Insalubre). Peu à peu, avec des hauts et des bas, **des personnes sont devenues responsables**, et on ne compte plus le nombre d'actions menées ensemble et réussies, avec l'aide, de moins en moins grande, de personnes étrangères à leur cité : colis pour les personnes âgées, arbre de Noël pour les plus jeunes, voyages, fête du 14 juillet avec stands et bal, concours de cartes, match de foot ; surtout de nombreuses démarches pour améliorer les conditions de vie (éclairage, panneaux de signalisation, réfec-

tion des trottoirs et des toitures, revêtement des murs, écoulement des eaux, cabine téléphonique, passage de cars, etc.). Oui, les boîteux marchent, ils courent même, plus ou moins vite il est vrai, selon les moments... et selon les cités...

Les lépreux sont purifiés : c'est-à-dire ceux qui étaient rejetés de la société comme les lépreux, retrouvent leur place et leur dignité. Ils sont fiers d'avoir maintenant leur Comité, leurs statuts, parce qu'ils peuvent être **reconnus officiellement** par la société, avoir droit aux subventions de la ville, avoir droit de faire des démarches officielles. D'autre part, **reprenant confiance en eux-mêmes**, sortant de leur isolement, les uns par rapport aux autres, ils n'ont plus peur d'affronter les personnes extérieures à leur Cité. **Ils osent maintenant s'exprimer librement** pour dire ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent. Ils l'ont fait à l'aide de grands panneaux garnis de photos qu'ils ont fait voir aux gens d'AMIENS, aux journalistes et à Monsieur le Maire. Un slogan lui était adressé : « Toi, qui as le pouvoir, efface de la ville ces cités qui en font la honte. Détruis et pense à cela ». Les membres du CESFHI participent également à des rencontres avec les élus locaux et les architectes ; ils sont consultés sur les projets de

construction des nouvelles cités. Oui, les lépreux sont purifiés.

Les morts ressuscitent : c'est-à-dire ceux qui avaient perdu tout espoir **retrouvent des raisons de vivre**, et parviennent à sortir de leur passivité et de leur écrasement. Avant de démarrer leur Comité, ou dans les moments de découragements, combien de fois ne les ai-je pas entendu dire : « Ici il n'y a rien à faire : c'est une cité pourrie... un quartier maudit ». Les obstacles en effet sont multiples et énormes.

D'abord **l'état sanitaire et social** : n'insistons pas. La **promiscuité** : un rassemblement important au km² de cas sociaux, de gens souvent écrasés par tout ce qui abîme l'homme, la femme, les jeunes. L'**alcoolisme**, cause de disputes, de bagarres, de misères, d'immoralité, de dégénérescence. Le **chômage** qui frappe encore davantage les jeunes travailleurs de cités de transit à qui on refuse l'emploi dès qu'on connaît leur adresse. Leur **passé lourd**, connu de beaucoup. Le « **système D** » : « chacun pour soi ». « On se débrouille ». Le « **paternalisme** » : le danger d'imposer de l'extérieur des activités sociales, des loisirs ; concurrence des secours et aides extérieures qui risquent de maintenir dans un comportement d'éternels assistés. L'**autoritarisme** de certains prési-

dents de Comité qui, forts de leur promotion, veulent agir seuls. Les **jalousies, critiques et calomnies** vis-à-vis de ceux qui veulent s'élever, améliorer leur situation, vis-à-vis de ceux qui prennent des initiatives collectives, vis-à-vis de ceux qui acceptent de prendre des responsabilités dans leur Cité...

Malgré toutes ces difficultés, une poignée d'hommes, de femmes et de jeunes, encouragés par l'équipe du SOS et par les autres responsables des cités, ont **réussi à vaincre leur écrasement et à « passer » du repli sur eux-mêmes à l'ouverture aux autres** : ouverture progressive et prise en charge des problèmes de leur cité ; ouverture aux difficultés des autres cités, volonté de s'entr'aider, de faire « une masse solide », d'agir ensemble... Oui, les morts ressuscitent.

La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres : il y a 10 ans, j'écrivais ceci au sujet de la communauté humaine du Grand-Marais : « Des pauvres découvrent que **cette Bonne Nouvelle est pour eux**, qu'ils ne sont pas jugés mais respectés, estimés, aimés... que leur dignité commence à être reconnue, que ce monde nouveau ne se construit pas seulement pour eux, mais **avec eux et à partir d'eux**. Cela se manifeste, entre autre, à travers leur admiration, leur étonnement,

leur joie... devant ce qui se réalise, les transformations qui s'opèrent, la mentalité qui évolue : une Cité Nouvelle naît où, comme ils disent, « il n'y a pas de bâtards ».

Les hommes espèrent : la confiance renaît, malgré les obstacles, d'une cité plus vivable : **Dieu avec ceux qu'on méprise**, qu'on juge, qu'on condamne, qu'on isole... Tout cela ils le découvrent à travers un prêtre et des militants qui s'efforcent de donner un sens à leur vie, de les aider à devenir une communauté... de les rendre heureux ensemble... Ainsi, en filigrane, c'est la **Révélation du Plan d'Amour de Dieu sur les hommes** : il veut les libérer de tout le mal qui détruit et abîme leurs visages d'hommes et de fils de Dieu ; il les veut heureux ensemble. A travers tout cela, n'est-ce pas **l'Eglise qui se bâtit ?**

Toutes ces richesses vécues constituaient des pierres d'attente, mais la Bonne Nouvelle n'était pas encore annoncée aux pauvres de façon explicite. Elle l'est depuis trois ans grâce à Notre-Dame de Lourdes et Ste Bernadette. Depuis juillet 1976, en effet, chaque année une trentaine de personnes des cités de transit d'AMIENS sont accueillies gratuitement à la Cité-Secours St-Pierre. Ce pèlerinage est,

pour la plupart, une retraite spirituelle, un temps fort de révélation et de conversion. Les familles des cités insalubres se sentent « de la famille de Bernadette », tant leur situation sociale, leur logement, leur santé et leur réputation sont semblables. Pour eux, Bernadette c'était, comme ils disent, « une pauvre gamine malheureuse, la plus délaissée, bousculée, critiquée, la plus pauvre, la moins intelligente. Tout le monde se moquait d'elle : on la prenait pour une folle et cependant elle rayonnait de bonheur. Sa richesse, c'était sa Foi ».

Habituellement exclus, les habitants des cités prennent conscience à LOURDES qu'ils ont **le droit de faire partie du Peuple de Dieu**. « On se sent en famille, on vit ensemble, il n'y a plus de barrières... même quand on voit des malades, on ne sent pas une gêne, on le prend pour un bonheur : ils sont plus éclairés que nous. « A LOURDES ils sont chez eux. Ce sont même les rejetés, comme Bernadette, les malades, les paumés, les marginaux... qui sont à la place d'honneur. » « Ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas... Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est... » (1 Cor. 1/28). A LOURDES, certains découvrent l'importance de **se révéler l'action de l'Esprit-Saint** en eux et chez les autres, et veulent continuer à se

retrouver en carrefours, une fois rentrés à AMIENS.

En 1977, ils proclamaient devant la Grotte : « Nous, le groupe des Cités Ilôt de Saint-Maurice, du Grand-Marais et E. Lesot d'AMIENS, allons essayer : **de persévérer dans la foi que nous avons reçue à LOURDES ; de rendre le bien pour le mal ; de pardonner ; de faire connaître Jésus à notre famille et nos voisins.** Nous décidons de nous réunir, de temps en temps, pour renforcer notre Foi en Jésus et nous soutenir les uns les autres ».

Ils ont tenu parole. Depuis trois ans, **une communauté s'est constituée** petit à petit, et forme actuellement un groupe d'une vingtaine de personnes dont une religieuse, Dominicaine des Campagnes, qui a voulu habiter dans un baraquement de deux pièces dans l'îlot Saint-Maurice et faire le métier de pailleuse de chaises pour vivre au milieu d'eux. Des rencontres mensuelles rythment la vie de la communauté **où la foi se dit, s'écoute, s'accueille, s'approfondit.**

Lucien et Edith, du village noir, avaient leur huit enfants non-baptisés. Ils ont cheminé ensemble pendant trois ans pour préparer le baptême et la communion des plus grands. L'un d'entre eux, André, n'est pas encore baptisé. Au cours

d'une rencontre catéchuménale, Lucien nous rapporta qu'un jour il montait péniblement, à cause de son asthme, l'escalier d'un H.L.M. de quatre étages : « Mon Dieu, que c'est dur », disait-il. Et, reprenant sa marche, il pensait : « Pour aller à la foi, il y en a aussi des étages... pour connaître notre Père et son Fils Jésus, il faut **tous ensemble construire l'immense escalier de la foi** ».

Certains, dont Lucien, Jean-Paul et Eliane ont trouvé ou retrouvé la foi ; d'autres sont en recherche comme François, Pascal, Sylvie, Frédéric ; d'autres ont célébré, après un cheminement plus ou moins long, leur baptême : François, Patrick ; ou leur confirmation ; Jean-Paul et Eliane. Jean-Paul écrit ceci à Mgr Leuliet, évêque d'AMIENS : « Géry, tu remplaces le Christ ici dans la Somme. Donc c'est à toi que je demande ma confirmation. Pour servir avec l'Eglise dans la Foi, mon baptême et ma communion, et surtout être au service que Dieu me demandera à travers les hommes ; ceci, j'espère, sans faiblesse. Ton copain : Jean-Paul ».

A Pâques dernière, cette nouvelle communauté animait la Célébration de la Semaine Sainte à Saint-Maurice et accueillait, pour un repas fraternel après la Cène, les paroissiens, des gens du Voyage du ter-

rain des Itinérants, et quelques sans-abri. En juillet, le même groupe se retrouvait, pour une veillée-pique-nique de partage et de prière, avec quelques malades de l'Hôpital Psychiatrique d'AMIENS qui étaient devenus amis à la Cité-Secours de LOURDES. Comme à LOURDES, il n'y avait pas de barrière. L'Eglise sous nos yeux.

La résolution prise à LOURDES de transmettre leur Foi à leur famille et à leurs voisins est également tenue. Entre les réunions mensuelles, ils se revoient, s'interrogent, s'entraident et n'ont pas peur de parler, dans leur quartier et milieu de travail, de leur Foi en Jésus, et d'inviter ceux qui le veulent à participer aux rencontres. Un catéchumène, Jean-François, nous a même poussés à sortir de la maison de Jean-Paul où, il y a trois ans, on fermait les volets par peur du « qu'en dira-t-on » dans l'îlot Saint-Maurice. Il nous a invités à aller sur la voie publique. Et soixante personnes des cités se retrouvaient au rond-point « La Madeleine », en compagnie d'une quinzaine de manouches, pour partager les merveilles de Dieu, entre dix-neuf heures et minuit, la veille du 15 août. C'est extraordinaire de voir « des pauvres d'argent », avec leur langage et leur expérience, communiquer entre eux leur découverte de Jésus et de son Eglise simplement

et avec conviction... Oui, la **Bonne Nouvelle est apportée aux pauvres. LES MARGINAUX S'EVANGELISENT.**

Cette vie intense de Foi et de prière n'est cependant pas une évacuation des problèmes quotidiens. Un certain nombre **sont engagés** dans les Comités de quartier ou le C.E.S. F.H.I. Ils **portent également le souci**

de ceux qui souffrent en dehors de leur cité. Certains d'entre eux ont suivi de près la lutte des Gens du Voyage pour l'amélioration de leur terrain. Dernièrement, par eux-mêmes ils ont voulu créer et gérer une Caisse de Solidarité pour venir en aide à plus pauvres qu'eux.

Les Actes des Apôtres semblent se prolonger aujourd'hui chez les

« marginaux », « pauvres d'argent » mais « riche de cœur ». **« Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Et le Seigneur adjoignit chaque jour à la Communauté ceux qui trouvaient le Salut »** (Act. 2, 33 et 47).

Hubert Ruyant.

“ Mieux vivre ” aux portes de la mort

Je travaille comme aide ménagère dans un secteur rural de l'Est du Maine-et-Loire. Ce secteur compte 4 500 habitants, répartis sur 4 communes. Dans ce secteur, il y a une Association Familiale, qui comprend en particulier un service « aide familiale » et un service « personnes âgées ». Pour les 4 communes, il y a une seule aide familiale et dix aides ménagères. Je suis une de ces dix. J'habite Vernantes et je travaille sur trois communes.

Tout cela s'est fait petit à petit. Je suis arrivée dans le secteur en 1963 comme aide familiale. En 1967

s'est mis en place, par l'Association Familiale du secteur, le service d'aide à domicile, avec l'arrivée d'une autre aide familiale. En 1969, parce que j'étais bien connue sur le secteur, j'ai eu des demandes et j'ai aidé à la mise en place d'un service d'aide à domicile. Pendant quelques années, j'ai été la seule aide ménagère. Mais les besoins sont devenus plus grands. Seule je ne pouvais suffire. Maintenant nous sommes dix aides ménagères. Je travaille à mi-temps (environ 20 heures par semaine), les autres assurent quelques heures. Notre travail

consiste à aider les personnes âgées qui ont du mal à se suffire pour : cuisine, courses, ménage, toilette,... Notre présence leur permet de rester chez eux plutôt que d'aller en maison de retraite. Notre présence est un certain réconfort car l'aide ménagère n'apporte pas seulement une aide matérielle, mais aussi un soutien moral. Les personnes âgées sont souvent isolées, peu attirantes, délaissées. Elles ont besoin d'être écoutées et de trouver quelqu'un qui accepte de partager avec elles ce qui fait leur vie.

Ce que j'essaie de vivre là-dedans

Tout d'abord, j'essaie de respecter les personnes âgées et de les aimer comme elles sont. Ce n'est pas toujours facile. Elles ont pas mal d'habitudes et d'exigences. Elles redisent souvent les mêmes choses. Mais à travers tout ça, j'essaie de les aider à **mieux vivre**, de les sortir de leur mélancolie, de les aider à porter le poids de la mort qu'elles sentent venir. Elles ressentent très fortement que la vie leur échappe. Car pour moi, « mieux vivre », « vivre plus » a beaucoup d'importance et c'est ce désir que j'essaie de communiquer.

Avec les autres aides ménagères : Nous avons encore peu partagé à ce niveau. Il y aurait sans

doute effort à faire en ce domaine. Pour l'instant, j'en parle seulement avec deux d'entre elles.

Avec Thérèse, l'aide familiale : Ensemble on essaie de « reconnaître » les familles là où elles en sont. On essaie de porter un autre regard que celui de leur entourage, qui facilement les enferme dans un jugement définitif où il n'y a plus l'espérance de changement. Car les familles aidées font souvent partie du milieu « pauvre ».

Avec les responsables du service d'aide à domicile : Je suis la déléguée des Aides ménagères et de ce fait je fais partie du conseil d'administration. Voici ce que dit Agathe, la responsable du service :

« L'objet essentiel de ma responsabilité est de partager les problèmes des familles aidées et d'essayer de les aider et non de les assister ». Les responsables s'engagent bénévolement au service des familles. Certains y passent beaucoup de temps, et il n'y a que le kilométrage qui est remboursé. Ils assurent toutes les démarches, aussi bien au niveau des familles aidées que du personnel salarié du service. Ils ne sont pas employeurs, la Fédération départementale a beaucoup de poids. Je crois que nous portons fortement ensemble le souci d'aider ces personnes à prendre leur vie en main. C'est vraiment ce qu'on essaie de faire.

Nos luttes

La profession d'aide ménagère étant assez nouvelle, jusqu'à maintenant elle n'est pas reconnue. En ce moment, une convention collective s'élabore pour la reconnaissance de la profession et des droits des salariées (chômage, jours fériés, etc...), la garantie de l'emploi, et le financement légal et la différenciation de la profession « aide

ménagère » de celle de « femme de ménage ».

Lutte aussi, depuis le début de l'année, près de la Mutualité Sociale Agricole, qui se déclare en déficit et qui réduit les heures de prise en charge des personnes âgées. Responsables et Employées se retrouvent ensemble pour étudier ces problèmes :

— ou bien les personnes âgées res-

tent sans aide-ménagère, ou bien elles doivent payer plein tarif,

— les employées, salariées se retrouvent avec un travail réduit sans le nombre d'heures suffisant, elles ne sont pas prises en charge par la Sécurité Sociale.

A travers ces luttes, il y a des personnes qui veulent être reconnues : les salariées dans leur pro-

fession d'aide ménagère, les personnes âgées qui veulent être considérées et non tracassées par toutes les enquêtes qu'elles subissent.

Ces luttes et ces démarches permettent à des personnes : une prise de conscience des injustices qui existent, une prise de conscience

du niveau collectif. Seul, on ne peut rien faire. Pour revendiquer un tout petit peu quelque chose, il faut une certaine solidarité.

Chez des responsables : " Chemins possibles "

Arlotte : Mariée, trois enfants, élève 5 enfants de la D.A.S.S., dont deux mongoliens. Mari cantonnier. Milieu populaire. Famille peu considérée dans le pays. Sa responsabilité lui a permis une plus grande ouverture, lui a fait prendre confiance en elle. « Je suis moins timide, j'ai moins peur, je me sens plus considérée dans l'entourage ». Depuis, elle a accepté une responsabilité dans la catéchèse.

Paulette : Mariée, 5 enfants, mari ouvrier. Famille très simple. Après avoir assuré pendant quelques années une responsabilité, elle a jugé bon de **laisser sa place à une autre**, afin de lui permettre de découvrir toute la richesse d'un engagement et de vivre cette expérience.

Ginette : Alcoolique, mariée, 4 enfants. Mari ouvrier. Famille aidée.

Elle accepte de rentrer dans le Conseil d'Administration pendant un certain temps. Momentanément, elle **se sent reconnue**, on a besoin d'elle.

Anne-Marie : Dépressive. Seule... Mariée, 4 enfants, dont deux de la D.A.S.S. Mari artisan. Famille aidée. L'association lui permet de **rencontrer des gens différents**. Elle a aussi sa place. On l'écoute et on tient compte de ses idées.

Jeannette : 8 enfants. Divorcée. Accepte de prendre une responsabilité. Elle découvre le service... En effet « c'est pour rien »... Elle aime le répéter à son entourage qui ne la croit pas. Une **prise de conscience de la gratuité** se fait en elle.

Paulette : Veuve, 3 enfants. Prend, elle aussi, une responsabilité : « Je

me fais aider, je suis bien contente de vous trouver, aussi, **à mon tour, je veux bien rendre service** ». Pourtant, ce n'est pas facile d'aller faire payer... Elle connaît bien les familles. Il faut passer par-dessus tout ce qu'elle entend dire...

Il m'a paru important d'appuyer ces faits par quelques passages de l'évangile : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites », « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance », « Heureux ceux qui ont un cœur de pauvre ! heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! ». N'est-ce pas message évangélique : partager ce qu'on a découvert, permettre à l'autre de vivre plus, chacun peut avoir sa chance. Croire que chacun peut changer, lui faire confiance.

Dimensions d'église

Eglise peuple de Dieu : Pour moi, l'Eglise, ce sont des hommes et des femmes engagés avec le Christ

dans des services différents, avec des dons et des talents différents. Mais, **ensemble**, hommes, femmes,

enfants, essaient de construire un monde plus juste, plus fraternel, là où ils sont, avec ce qu'ils sont...

Et moi, je suis une de ces femmes, attelée à cette construction.

L'Association familiale est une organisation composée de personnes qui s'engagent bénévolement dans différents services et qui essaient de lancer, de soutenir des initiatives pour mettre des gens en route. C'est aussi un lieu de rencontre de gens différents, un lieu d'échanges et de confrontation, où

chacun peut avoir sa place. Pourquoi pas croire que chacun peut évoluer ? Entre responsables, salariées, personnes aidées, il y a une certaine solidarité (au moins chez quelques-uns), un même but : aider l'autre à mieux vivre. Chacun avec ses talents, là où il est, sans en être conscient parfois, porte en lui l'espérance.

Si je pense que ce qui se vit

dans l'Association Familiale (au moins chez quelques-uns) est un chemin possible vers l'Eglise, c'est parce que je crois que lorsque l'on se met gratuitement au service des autres, et qu'on essaie d'en mettre d'autres dans le coup, on est tout proche de la façon dont je pense l'Eglise, ou du moins tout proche de ce que Jésus a dit et de ce qu'il a fait.

Yvonne Brevet.

Chômeur au complexe de Lacq

Mon témoignage voudrait vous apporter un peu de vent du Sud-Ouest de la France. En partant de PAU, capitale du BERN et région agricole par excellence, et en vous dirigeant vers BAYONNE, vous traverserez à un moment un pays insolite de torchères qui brûlent du gaz, de cheminées d'une centrale de l'E.D.F. Vous y sentirez des odeurs de fluor venant de PECHI-

NEY ou des odeurs d'ammoniac venant de RHONE-POULENC : **c'est de là que je vous parle, du complexe de Lacq.**

Ce qui suit est vécu avec des copains, des copines de l'usine... du syndicat... du complexe et d'ailleurs : au total, quelque 200 personnes, qui ont vécu bien des choses depuis plus de trois ans. Mais ce

ne sont pas eux qui parlent... je ne les fais pas parler... ICI C'EST MOI QUI PARLE : **C'est comme cela que j'entends un témoignage.**

Pour plus de clarté, je distingue deux périodes : l'une qui va de janvier 75 à mars 78, date de la fin de l'occupation de l'usine (et date des législatives), l'autre qui part d'avril 78...

De janvier 75 à mars 1978

Le SENTIMENT dominant de la première période est celui d'être les « victimes d'une injustice »,

celle de perdre son EMPLOI du fait de la fermeture de l'usine.. Fermeture jamais motivée par les Char-

bonnages (Société d'Etat). Ceci ne laisse personne indifférent, mais les réactions sont diverses : il y a ceux

qui subissent et se résignent, ils acceptent d'entrée le jeu — la mutation à Dunkerque — « les patrons ont toujours raison » ; il y a ceux qui recourent à l'art. 22 « le piston pour retrouver une place » ; et il y a ceux qui réagissent contre l'injustice et pour cela **s'organisent et luttent** pour ne pas devenir chômeurs.

Parlons de ces derniers : notre lutte s'est concrétisée par l'occupation de l'usine (2 mois 1/2 en 76 et 4 mois en 77/78) et a pris divers aspects :

1) Il faut d'abord **s'organiser pour occuper l'usine...** L'usine fonctionnant à partir du gaz éthylène et produisant en marche continue de Polyéthylène, il faut assurer la sécurité de l'outil de travail que la Direction veut casser (ô paradoxe !) et donc s'entendre pour les roulements de postes jour et nuit, dimanches et fêtes (Noël et 1^{er} de l'An compris) : des hommes gèrent leur temps... s'organisent ; ce n'est pas facile mais c'est là rejoindre et vivre le projet d'Amour de Dieu dans sa création ; à nous hommes et femmes de nous prendre en main, de ne pas subir le chômage, donc de s'organiser pour lutter.

2) Il faut ensuite **établir la discussion** au niveau des O.S. (C.F.D.T. et F.O. se partagent la lutte), se

mettre d'accord en A.G. sur des objectifs, des actions, la revendications... C'est l'A.G., le C.S., etc... : que de richesses dans les analyses d'espoirs suscités dans le sentiment de solidarité... Ce dynamisme, cet espoir suscités dans la lutte collective rejoignent pour moi les énergies et le dynamisme proposés à l'homme par JESUS RESSUSCITE.

3) Il faut aussi **dépasser les conflits** d'opinion et de personne... faire des choses ensemble... se révéler plus profondément les uns aux autres (les uns et les autres) : je me souviens plus particulièrement de cette nuit où, en pleine bagarre, nous étions quelques-uns à nous interroger — pourquoi sommes-nous dans l'action ? quelles sont nos attentes, nos espoirs ? qu'est-ce que c'est la solidarité ? qu'est-ce que c'est « aimer ? » — Oui, je me suis souvenu de Jésus Christ, j'ai fait acte de confiance en Lui, croyant qu'avec Lui c'est Dieu-Amour qui chemine avec nous dans cette lutte et qui donne à cette vie une dimension insoupçonnée de l'homme... celle de demain-éternité.

4) Il faut **populariser la lutte...** en commençant par les épouses... Ce sont toutes les rencontres syndicales et inter-syndicales, les meetings et les galas de soutien : j'ai dit déjà que la fermeture d'une unité chimi-

que et le départ d'une société d'Etat du Complexe posait le problème de l'avenir industriel de la région... mais ce problème a été peu perçu... la dimension collective s'est peu exprimée. Il y a là quelque chose de cassé, l'individualisme dominant l'engagement de solidarité... quelque chose qui va dans le sens contraire de la voie tracée par Jésus Christ, celle de la solidarité humaine nécessaire pour s'en sortir.

5) Il y a le **côté politique...** Les Charbonnages de France étant Société d'Etat, il faut discuter avec les PARTIS, les ELUS, les Pouvoirs publics. C'est l'aspect le plus déprimant de la lutte tant les élus et les gens en place (Préfet et Compagnie) promettent et ne font RIEN, tant le pouvoir de décision (celle qui change toute notre vie) est lointain et diffus : là aussi, dans le même sens que pour le point précédent, je trouve qu'il y a quelque chose de cassé dans la mécanique humaine... et le chemin pour la foi au Dieu de Jésus Christ.

Toutes ces luttes et ces actions d'une première période n'ont mené à rien car, depuis le 15-12-77 (alors que nous occupons l'usine jusqu'à fin mars 78), chacun a sa lettre de licenciement et a rejoint les wagons déjà pleins des CHOMEURS.

Depuis avril 1978

Le sentiment dominant ici (ce qui en fait la caractéristique nouvelle) c'est le **passage du NOUS au JE**, d'une situation collective à une situation isolée et donc individuelle.

1) A partir d'ici chacun se lève le matin avec devant soi **le trou noir** de la journée, de la semaine, le souci inquiet de son avenir : chacun se lève en se sentant l'inutile, déprécié aux yeux des siens et de la société. « Pas de boulot ! qu'est-ce que je vais devenir ? ». Chacun se retrouve comptant de ce qui lui reste comme allocation-chômage.

2) Ce sentiment d'inutilité est accompagné du **sentiment d'être assisté**. Les 90 % c'est bien, très

bien... mais avoir son boulot c'est **gagner son fric**. C'est plus éprouvant quand même.

Ces sentiments, je les éprouvais très fort le jour de pointage à l'A.N.P.E. : **ces jours-là dans la file d'attente avec sa carte de chômeur**, surtout au vu de tous ces jeunes qui pointent... avec des discussions (toujours les mêmes) désabusés, découragés, parfois désespérés... j'éprouvais les mêmes sentiments que lorsque je vais à l'hôpital. Comme le malade inutile et assisté... il fallait pointer pour toucher son mois.

3) Par trois fois, je m'étais déjà trouvé en situation de demandeur

d'emploi. Jamais comme cette fois-ci, je n'avais senti l'aspect collectif de ce cancer social : ça pèse lourd dans la psychologie individuelle d'entendre constamment et de partout parler du **CHOMAGE**, ce chômage présenté parfois comme une fatalité, comme la catastrophe dont personne ne voit l'issue.

Je pourrais parler aussi de la **HONTE** qu'éprouve le chômeur, mais je crois que tout est dit quand on réalise que ce qui arrive au chômeur c'est de voir son **ressort cassé**. Et un ressort, dans une vie qui se veut « dynamique », c'est la pièce maîtresse de la mécanique... **POUR QUE ÇA MARCHE**.

Conclusion

Une vie, ça ne se découpe pas en tranches comme ce que je viens de dire. C'est autre chose ... de beaucoup plus riche et de plus difficile que mon témoignage.

En terminant, une réflexion... c'est

un **constat** et c'est ma **question** : la **dimension EGLISE** dans cette histoire, je n'en ai pas fait l'expérience. Les copains-prêtres, les copines-religieuses, les militants chrétiens, oui, c'est vrai je vis avec, je

partage... mais sommes-nous une juxtaposition d'individus ou un témoignage collectif d'Eglise ? Je m'interroge.

Jean Zaldua (Mourenx).

Femme dans le combat ouvrier

Je fais partie d'une entreprise qui s'appelle AJENA (Atelier du Jouet et des Nouveautés Animées). C'est une usine de jouets en peluche.

L'effectif est de 160 personnes, dont environ 145 femmes : les hommes commandent, organisent ; les femmes travaillent à la fabrication. J'y

travaille depuis 7 ans et demi, comme O.S., c'est pourquoi je me situe dans un collectif de femmes ouvrières.

Ce que nous vivons dans ce collectif

Un certain écrasement par des conditions de travail dures, un rendement à faire : dans certains ateliers, les chronos marchent du matin au soir. Pas le droit de parler, droit que nous prenons, mais souvent des ouvrières sont appelées au bureau du chef du personnel parce qu'elles ont été surprises à parler. Il y a aussi la monotonie du travail répétitif. Et l'exploitation qui se traduit par des bas salaires : **parce que nous sommes des femmes**, nous sommes mal payées. Le

salaires d'une femme, pour beaucoup, c'est un salaire d'appoint. Souvent on entend dire, quand il s'agit du bas salaire d'un homme : « Il ne gagne que ça : c'est peu pour un homme ! ». Ou : « Les 35 heures, oui ce serait bien, pour les femmes ! ». Nous ne voulons pas être marginalisées dans la lutte syndicale.

Nous n'avons pas d'initiatives dans notre travail, aucune responsabilité. Tout ceci à cause de l'au-

toritarisme d'un encadrement qui n'a qu'un but : produire toujours plus, avec de moins en moins de personnel, pour plaire au patron et empocher des primes. La personne disparaît pour n'être qu'une machine à produire : Nadine disant au patron : « On nous traite comme des chiens ! » ou Marie-Antoinette, prenant conscience de notre condition d'ouvrières, me disant : « Est-ce que **le temps de l'esclavage** n'est pas revenu pour nous ? ».

Nos luttes

Dans ce collectif, je vis personnellement un engagement syndical. Je ne suis qu'une petite militante de base : dans l'entreprise, je suis déléguée syndicale CFDT, déléguée du personnel, déléguée au Comité d'Entreprise. Parce que, ensemble, avec les copines, **nous avons pris**

conscience que nous sommes exploitées et écrasées par le pouvoir du patron et de l'encadrement, **nous nous sommes syndiquées**. Nous avons connu, et connaissons encore, une forte et mesquine répression syndicale.

Un fait : Réunion de tout le per-

sonnel par le patron, un matin d'élections : en se servant du tract que nous avons distribué la veille, il attaque personnellement les déléguées et le syndicat CFDT. J'ai répondu au patron. Les camarades ont tous gardé le silence, mais ils se sont exprimés par le vote l'après-

midi : nous avons tous été élus titulaires et suppléants.

Comme femmes, nous rencontrons beaucoup de difficultés. Les hommes nous prennent pour des être inférieurs. **Nous ne sommes pas écoutées, pas prises au sérieux.** La direction ne tient pas compte de ce que nous disons. Dans notre société, le syndicalisme est encore pour beaucoup l'affaire des hommes. Dans l'entreprise, les négociations, toujours difficiles, le sont plus encore pour nous : femmes, nous avons toujours à négocier avec des hommes, qui arrivent aux réunions avec leur assurance, leur supériorité, leur savoir, leur pouvoir et (ce qui n'arrange rien chez nous) leur jeunesse.

Les patrons savent se servir de la sensibilité, de l'affectivité des femmes avec beaucoup d'habileté : à nous d'être vigilantes. Un exemple : A la menace d'une grève, le patron dit : « Ce que je vais vous dire va beaucoup vous étonner, mais pour nous, dans l'entreprise, le syndicat est une structure indispensable : je vous en prie, asseyez-vous et dialoguons... ». Un

fait : le patron prétendait nous avoir donné un jour de congé en trop, cet hiver, et voulait nous en retirer un, cet été. Nous, déléguées, avons refusé ce calcul. Le patron a alors affiché : « Suite à un désaccord avec les délégués du personnel, nous restons sur notre position, mais nous vous donnons quand même ce jour de congé, car nous sommes très contents du travail effectué, mais cette journée fera 0,50 % sur l'augmentation du salaire de l'année ». Face à ce soi-disant cadeau, nous avons dit nettement notre position au personnel, par voie d'affichage. Nous avons fait intervenir l'Inspecteur du Travail, qui nous a donné raison.

Le patron me dit : « Mlle Bonin, nous trouvons que vous avez toutes les qualités requises pour être cadre (quand on entend ça, on est sur ses gardes !), mais si je vous propose cette place vous allez refuser : ce serait d'ailleurs la même chose si je faisais cette proposition à vos camarades délégués... ».

Avec les copines, nous avons réfléchi au problème de l'**engagement syndical pour les femmes mariées**, car moi célibataire vivant en com-

munauté, je suis très consciente que je ne suis pas représentative. En fait, pratiquement, il est beaucoup plus difficile pour une femme que pour un homme, de se syndiquer, de s'engager. A cause de la mentalité de la société, et de la nôtre aussi. Même s'il y a une nette évolution, il reste beaucoup à faire. Pour mes camarades déléguées, il n'y a pas de problèmes pour les réunions qui se trouvent sur le temps de travail (grâce aux heures de délégation). Mais pas de réunion, ou rarement, après le boulot. La sortie de l'usine, c'est les 24 Heures du Mans ; une autre journée de travail les attend : tout le travail de la maison, les courses, la cuisine, la famille, les enfants, etc... etc... donc pas de réunions pour les syndiquées : ça manque ! Nous souffrons aussi du manque de formation économique, sociale, politique, juridique, nous manquons de temps pour lire, ou nous sommes trop fatiguées. Nous nous formons sur le tas, par la vie. La peur du chômage démobilise aussi celles qui ne sont pas vraiment militantes mais simples syndiquées, avec une maison à payer...

Espoirs et " Fois " humaines

Nous vivons dans l'espérance d'un monde meilleur. Nous luttons et recommençons sans cesse la lut-

te. Nous croyons à la solidarité. Annick : « Si toutes les femmes comprenaient : toutes ensemble,

quelle force on serait face au patron ! ».

De temps en temps, on perçoit

cette force, on l'expérimente : quand la section fait retirer une lettre d'avertissement au patron ; quand cessent les chronos, à la menace d'un débrayage ; quand la justice est reconnue ; quand, au lieu de s'écraser, on redresse la tête ; quand l'inspecteur du travail nous dit que la loi est avec nous... Gi-

nette disait : « Youpi ! on a gagné ! ».

Nous vivons **entre nous l'amitié**, qui se traduit par des petits cadeaux à l'occasion des naissances, mariages, anniversaires ou décès. Il y a aussi les photos que l'on se montre parce que l'on n'a pas le

temps de se rendre visite et qu'on veut connaître les maris et les enfants des copines. Et les bons fous rires ensemble, les surnoms donnés au personnel de l'encadrement, les échanges sur les émissions de télé (en ce moment sur la contraception, l'avortement), etc... etc...

Chemins pour la Foi... et obstacles

Voici dans ce que nous vivons ce qui m'apparaît :

| Chemins pour la foi | | Obstacles |
|---|-----------|--|
| <p>1) Vouloir donner toute sa dimension. Se redresser.</p> <p>2) L'ouverture aux autres (ensemble).</p> <p>3) La contestation de l'argent (rester O.S.) alors que pour beaucoup le but... c'est le fric. La contestation du pouvoir (rester avec ceux qui sont écrasés).</p> <p>4) La contestation de la Société discrimination des femmes : « on a besoin de main-d'œuvre : travaillez ! » — « il y a du chômage : restez chez vous ! ».</p> <p>5) S'engager dans un syndicat,, moyen de libération que s'est choisi le monde ouvrier, dans un désir de justice, du respect des personnes et de ses droits. Quand un syndicat dénonce les injustices, son cri est celui du peuple. Exode III, 7. Le cri de Moïse est celui du peuple et le Seigneur le reprend à son compte. C'est le cri du pauvre et du Seigneur.</p> <p>6) Sentir des manques, une insatisfaction qui nous fait vouloir toujours autre chose. « On a obtenu ça, ...mais il y a encore ça... ».</p> | <p>ou</p> | <p>1) La peur, l'écrasement, le découragement.</p> <p>2) L'individualisme (s'en sortir seule, ne voir que son entreprise).</p> <p>3) Se battre plus pour de l'argent que pour de meilleures conditions de vie et de travail. Le syndicat est un contre-pouvoir, mais il y a le risque d'oublier et d'écraser les plus faibles.</p> <p>4) La haine des personnes, sans voir plus loin en ne faisant rien pour que ça change, en critiquant tout.</p> <p>5) Ne pas se mouiller, mais profiter des avantages obtenus par le combat des autres.</p> <p>6) Etre satisfait... « C'est bien, ça va... on se laisse vivre »... C'est la routine.</p> |

Les dimensions qui peuvent être quelque chose d'une Eglise

Nous croyons en l'homme capable de se dépasser, de se réaliser. Dans le fait d'aider les gens à s'en sortir, à se libérer, à agir ensemble ; il y a action libératrice ; mais ce qui est vécu collectivement, **chacun** ensuite le vit et le reçoit individuellement.

Pour moi, l'espérance quotidienne dans la lutte pour la justice, l'expérience collective, le dynamisme qui nous pousse à toujours recom-

mencer, il me semble que c'est déjà le Salut commencé. C'est le Peuple de Dieu qui continue d'écrire l'histoire. C'est le Royaume, fait de tous les hommes de bonne volonté.

Actuellement, avec le **collectif** dont je suis membre, je ne vis que cette dimension.

Pour qu'il y ait vraiment quelque chose d'une Eglise, je dois, pour rendre compte de mon espérance chrétienne, rejoindre des **groupes**

de croyants (équipe de religieuses Mission Ouvrière, équipe associée M.D.F., congrégation). Parce que seule je ne vois pas, avec d'autres j'ai besoin de m'arrêter pour relire, contempler, découvrir, célébrer ce que nous reconnaissons ensemble : comme résonances très fortes de l'Evangile et de l'Esprit de Dieu, dans ce que les autres vivent et dont nous sommes les témoins.

Marie-Rose Bonin (Sarthe).

Ils changent nos questions

« Est-ce que vous ne vous en voyez pas trop avec les jeunes ? »

C'est souvent la question posée par les adultes quand nous disons : « Je suis aumônier de lycée, aumônier étudiant ». Que peuvent donc faire des prêtres, donc des adultes, avec des jeunes, sinon « s'en voir ? »... Jeunesse inconnue...

Les autres membres de l'Equipe associée de St-Etienne pourraient témoigner dans le même sens. Eux aussi ont vécu longtemps avec des jeunes. Et c'est même une approche commune de la tâche ecclésiale auprès des jeunes, dans la ligne de la JEC et de l'Action Catholique Uni-

versitaire, qui a été et est encore un facteur de rapprochement entre nous. Nous ne vivons pas ensemble : nous n'avons pas de responsabilité territoriale commune, mais nous partageons quelques convictions :

- **La foi ne se vit pas ailleurs que dans la vie** : d'où l'importance de la question « qu'est-ce que tu fais ? », importance de la démarche de type syndical ou politique pour les jeunes et pour nous.
- Avant de parler sur l'Evangile, **c'est la manière de vivre qui**

compte pour les jeunes et donne du poids au discours religieux, cette manière de vivre s'inscrit dans la volonté de vivre le ministère comme témoignage rendu à la Bonne Nouvelle de Jésus Christ.

Parmi nous donc, **des aumôniers** — 30-40 ans — vivent tous les jours au contact de jeunes lycéens, étudiants, gars, filles. Trois d'entre eux s'expriment ici pour dire simplement ce que cela donne à tous points de vue d'être engagés dans l'aventure aumônerie, car c'est une aventure. Ils vivent cette démarche

Quels jeunes rencontrons-nous ?

Ils ont de 16 à 25 ans, vont au CES, CET, lycée classique ou technique. Il y a aussi les étudiants, fac, IUT, Grandes Ecoles (Mines de St-Etienne), ceux et celles de l'Ecole Normale, des écoles d'A.S. L'origine sociale est variée, mais se tient plutôt dans les **classes moyennes**. Peu d'étrangers ou fils d'immigrés sinon chez les étudiants. Une minorité de fils et filles d'ouvriers : ce sont alors des enfants de militants (présence chrétienne au sein du mouvement ouvrier local), ou des ruraux-ouvriers (forte tradition religieuse des campagnes voisines) ; une majorité classe moyenne et quelques représentants de la bourgeoisie, enfants de militants ou gens très accrochés au point de vue religieux.

Certains viennent parce que nous sommes aumôniers. « Je recherche de discuter sur des choses, la prière aujourd'hui qu'est-ce que c'est ? Mes questions se rapportent à la foi, à Dieu. Une question pour moi aujourd'hui en quoi l'Eglise a-t-elle le droit d'interdire la pilule ? » Bref, des jeunes étudiants surtout, **s'affirment chrétiens** pratiquants et découvrent combien ils sont minoritaires, d'où nécessité d'ancrer la foi.

D'autres viennent parce qu'à l'au-

mônerie c'est bien : C'est l'un des réseaux par lesquels on peut **connaître du monde, discuter, être écouté**. « Je veux connaître du monde, je suis nouveau à St-Etienne ». « Ça me sort de la famille ». Il y a toujours quelqu'un avec qui causer, écouter un disque : on passe entre 2 cours, le mercredi, le samedi. Nous ne faisons rien dans un sens raccrocheur, cependant il y a des relations simplement humaines, gratuites, à créer, et ceux qui viennent y sont sensibles.

Ils viennent parce qu'à l'aumônerie, il se passe quelque chose. Ce n'est un secret pour personne que s'il y a des lycéens dans les foyers socio-éducatifs et les conseils d'établissements, la **JEC** y a sa part. Dans les milieux bien informés, ce n'est un secret pour personne que de 1974 à 1978, la présence du **MAS** (Mouvement d'Action Syndicale, syndicat étudiant proche de la CFDT) sur la fac de St-Etienne n'a pas été le fait d'une génération spontanée. Ses fondateurs venaient de la JEC et ont trouvé dans l'ACU (l'Aumônerie étudiante) un soutien actif et la possibilité de prendre du recul par rapport à leur action.

Les lycéens et étudiants qui fré-

quentent les aumôneries où nous sommes, ne sont pas et ne seront pas tous militants syndicaux ou politiques, et aujourd'hui moins que jamais, à l'heure où syndicats et partis ne sont guère crédibles auprès des jeunes. Mais à tous ce genre de **question est posée, la réponse ne nous appartient pas**.

Nous nous rappelons un week-end — c'est souvent au cours de week-ends qu'il se passe quelque chose — où il y eut une discussion épique. D'un côté, un thésard de l'Ecole des Mines, futur cadre à Framatome dans le nucléaire, de l'autre un Fédéral JOC, délégué CFDT dans sa boîte de métallurgie, avec un militant du MAS. Je ne saurais pas vous dire le résultat de la discussion qui portait sur l'engagement, je sais seulement que quelques mois plus tard nous recevions un courrier du thésard. C'était un petit chien tout pensif, avec la bulle suivante : « **Je croyais avoir toutes les réponses, et voilà qu'ils ont changé les questions** ». C'est un exemple significatif du travail que nous essayons de faire.

Ils viennent parce qu'ils sortent du lycée, du CET et de la fac et qu'actuellement c'est très difficile de trouver du boulot sur St-Etien-

ne ; le **chômage** des jeunes, c'est pour nous des visages précis, il s'agit de **vivre cette réalité sans se démolir**, se marginaliser, la drogue, la route, la zone.

D'autres enfin continuent de venir, plus âgés : amitié, compagnonnage durable, destin commun.

C'est tout un monde très mêlé

avec des demandes diverses, contradictoires.

Nous là-dedans, il s'agit de rencontrer ces jeunes, qu'ils soient d'école, de facs, au travail ou au chômage, de milieux différents — un abîme sépare la fille d'agriculteur de Haute-Loire, d'avec le fils du cadre supérieur région parisien-

ne, ou celui dont le père est métallo à Firminy.

C'est une véritable expérience humaine dans laquelle nous sommes embarqués (nous en dirons quelques mots), expérience que nous pouvons lire dans notre foi en Jésus Christ (nous en dirons quelques mots aussi).

Une expérience humaine : l'aumônier éducateur

Nous faisons l'apprentissage de la réalité suivante. Si nous sommes monolithiques, durcis dans nos choix humains, syndicaux, politiques, religieux, nous sommes disqualifiés ; mais nous le sommes également si nous n'avons pas de consistance, si blanc et noir ont également raison pour nous. Il faut avoir une ligne mais cette ligne doit intégrer des tas de choses, dans des tas de domaines, travail, loisirs, sexualité, foi, etc.

Educateurs, nous le sommes quand il est question du **lycée** ou de la fac : favoriser tout ce qui permet le passage de la passivité à la responsabilité.

Quand il est question de la **famille**, l'enjeu apparaît important aussi. Comment vivre la dépendance — affective (on reste l'enfant de la maison) ou financière et la responsabilité (avoir sa place), ceci avec le moins de ressentiment possible.

Quand il est question des **adultes**, autre problème. Les adultes, c'est l'administration de la fac, du lycée, les syndicats de profs, les fédérations de parents. Avec eux, c'est long, il faut des tas de démarches pour changer trois fois rien. L'enjeu se situe entre la tentation de se mettre en marge de tout cela et la découverte de l'action collective.

Quand il est question de **sexualité**, d'affectivité — c'est le grand sujet, car c'est le seul lieu où ils ont l'impression que ça leur appartient — l'enjeu est : comment faire la jonction entre la spontanéité et l'engagement ? Comment passer d'une morale du permis/défendu à une morale de la responsabilité basée sur le respect de l'autre et de soi-même ?

Quand il est question de **l'avenir** : l'avenir ça fait peur, « vivons le présent, on verra plus tard ». C'est la peur d'un travail bête : « A

part gagner du fric, à quoi ça sert le travail ? ». L'enjeu se situe entre l'apathie, le manque d'imagination, faire sa situation... ou croire à un autre possible, inventer, créer.

Quand il est question du **rêve**, du vivre autrement, il y a deux pistes :

- **la militance** avec ses embrassements, lutte en lycée contre la loi Debré, lutte qui débouchait sur la fête, mais la fête a disparu du lycée, grève de 76 en fac, la militance avec son quotidien, les réunions, les revendications à faire avancer.
- ou **le spontanéisme**, le petit groupe bien chaud où l'on se récupère et où l'on se fait récupérer : bistro, moto, groupe pop, charismatique, le copain, la copine, la drogue, etc...

Dans la vie concrète, lycéens et étudiants naviguent entre ces deux pistes, mais que faut-il : la mili-

tance avec durée pour avoir un impact ? Ou le lieu d'aise qui permet de faire passer la pilule amère du quotidien ? L'expérience militante n'est-elle pas la plus riche ?

Bref, remuer toutes ces questions avec les jeunes nous marque pro-

fondément, l'impression de **mourir plus ou moins à nos propres générations**, celle de la guerre d'Algérie et du Concile, celle de 68, pour vivre celle de l'après 68, avec toujours ce qu'on nous envoie par la figure en toute amitié : un abîme

nous sépare des jeunes, nous sommes des adultes, et dans le monde des adultes des gens encore à part, de par notre travail (« mais qu'est-ce que tu fabriques ? ») et notre statut sans responsabilité de couple ni de famille.

Une expérience lue dans notre Foi en Jésus-Christ

Nous vivons l'expérience d'une « dé-route », d'un dépouillement.

Dans la vie elle-même : rencontrer l'autre c'est accepter de ce décentrer, de se dépouiller, surtout si c'est un jeune. Cet accueil n'est pas facile : façon de vivre, s'habiller, langage, habitude, attitudes soit apathiques soit agressives devant l'école, la famille, toute forme d'autorité... autant d'éclats de vie qui vous rentrent dedans.

A propos de la société en général : si nous nous mettons à réfléchir sur la vie sociale et les grands problèmes qui y sont véhiculés, si on essaie de trouver un sens à la vie... alors on apprend peu à peu à dire « peut-être »... on n'impose plus, on propose. Les grandes valeurs dites traditionnelles éclatent très vite. Ils sont là, les jeunes, avec leur innocence qui vous transperce, ils acceptent de se dire, s'ils se sentent aimés, écoutés, et souvent ils n'attendent aucune réponse, surtout pas moralisante.

A propos de l'Eglise : bien sûr en ces lieux, nous nous disons d'Eglise, mais en fait, ce n'est pas l'Eglise pour eux, ça ne ressemble pas aux modèles qu'ils connaissent... On n'est même pas le curé... Parler de la foi, pour les uns, c'est un sujet intéressant, ça fait partie de la culture, d'ailleurs ne voit-on pas fleurir ces débats dans des exposés de classes ? Pour les autres, ça n'offre aucun intérêt... le grand discours des choses de la foi, des choses à croire ne passe plus, dans une culture où tout est vérifiable et doit être vérifié. Là encore, on apprend plus à être qu'à parler.

On peut noter que si nous ne voyons pas de candidats au sacerdoce se lever parmi les jeunes que nous rencontrons, par contre plusieurs d'entre eux sont prêts à devenir pour 1, 2, 3 ans et peut-être plus « animateurs et permanents en aumônerie ».

Cette expérience est celle de la

dé-route, du dépouillement, il ne s'agit pas de se renier, mais d'apprendre à être autre ; et peut-être moins à répondre qu'à apprendre à l'autre à trouver lui-même la réponse et son chemin... Dans cette expérience, j'y lis un peu ce qu'est **la mort et la résurrection du Christ**.

Nous vivons l'expérience de la **solidarité**.

On nous reproche souvent d'être « démagos »... vous avez essayé de dire à quelqu'un : « jette-toi à l'eau, moi je reste sur la berge » ? Je crois que c'est un peu pareil... Si vous accompagnez des jeunes dans des responsabilités et si vous mêmes n'êtes pas engagés quelque part... ce n'est pas sérieux, en plus on ne vous croira pas... Si **nos actes** ne parlent pas, ne traduisent pas une réelle solidarité, je crois qu'il n'y a pas de communication possible. Expérience d'incarnation.

Nous vivons l'expérience de la **pauvreté**, elle découle du reste. En effet, j'ai beau avoir un beau pro-

jet de vie, avoir choisi un engagement précis, etc..., etc... Eux, ils choisirent le leur. J'ai beau avoir un beau discours sur la foi en Jésus Christ, la foi ce n'est pas moi qui la donnerai.

Tout cela voudrait-il dire que nous ne servons à rien ? Non, absolument pas, ce n'est pas ce que je dis, mais je parle le langage de la liberté et de l'amour, c'est celui que Dieu tient avec nous en Jésus Christ... **Dieu aurait pu faire tout le travail, ce serait plus simple, mais nous sommes là comme des**

témoins, nous faisons l'expérience du témoin.

L'**avenir** de la foi et de l'Eglise se joue dans notre capacité à rentrer en contact avec les hommes de notre temps, mais plus particulièrement **avec les jeunes** : il ne s'agit pas de nous renier, ni de faire le travail à leur place, ni de leur tracer des autoroutes, mais d'essayer d'être croyants aujourd'hui dans le monde tel qu'il est, savourer la vie, lutter concrètement contre l'inacceptable, être capable de comprendre un monde différent

et lui donner la possibilité de s'enraciner lui aussi dans l'Évangile : oui, je crois qu'il y a là de quoi vivre le Mystère pascal, mourir à son pouvoir, son savoir, pour naître à une relation nouvelle plus profonde que je crois être la vie.

Non, on « s'en voit » pas trop avec les jeunes, et grâce à eux, nos vies ne manquent pas de saveur !

Jean - Guy et Denis
(Saint-Etienne)

Des voix qui viennent d'ailleurs

Merci pour l'invitation à la Rencontre Nationale, même si on ne peut s'y rendre...

Nous sommes une communauté de 4 Frères Missionnaires des Campagnes, au Portugal, à 60 km au sud-est de Lisbonne...

La région où nous vivons est un peu une région charnière entre les deux parties très différentes du Portugal. Nous sommes entourés de petits propriétaires, mais les grands domaines (4 000 à 15 000 hectares) sont tout proches, ainsi qu'une ville en expansion : Setubal...

Je voudrais dire un peu la nou-

veauté que représentent certaines manières d'être prêtre...

Etre là, au milieu d'un peuple qui ne nous a pas demandé et qui ne nous attend pas... Mais un peuple qui nous accueille sympathiquement, après un premier temps de méfiance. Dans ce peuple, il faut prendre racine humaine, devenir l'un d'eux. Pour cela, il n'y a pas de meilleur chemin que celui des relations quotidiennes et ordinaires vécues par tous : le travail, le voisinage, les tavernes, les cafés, les marchés, les fêtes, les événements villageois...

Pour notre part, nos professions sont variées : électricien, ouvrier agricole (taille de la vigne, vendanges), employé dans un magasin de produits pour l'agriculture.

Aucune structure ecclésiale importante n'est là qui nous situerait d'emblée dans un réseau de relations, au moins avec une partie des gens et avec un certain « prestige » de fonction.

Il nous faut créer ces relations de toute pièce, **à la manière de n'importe qui, qui arrive quelque part**, et qui veut creuser son trou.

C'est la modestie de toute présence, qui s'invente ainsi au jour le jour, sans savoir où cela conduira, car **on s'embarque avec d'autres qui nous entraînent**, à leur tour, sur leur propre chemin d'expérience qui n'est pas le nôtre.

Il semble que le **premier temps est de se taire**, de travailler humblement, à travers un engagement authentique qui soit compris des gens : durable, pour être sérieux ; sans prétention, pour être admis.

C'est une **situation de pauvreté** par laquelle il faut spirituellement passer. Ce n'est pas un refus de parler. C'est une impossibilité de le faire en vérité : un temps de patience et d'enracinement qui authentifiera et assoiera la parole.

Mais cette situation n'est-elle pas déjà une parole qui « parle » plus

que des mots ? N'est-ce pas une **situation parlante** par elle-même, car elle fait « causer » les gens et les gens essaient d'en déchiffrer par eux-mêmes tout ce qui en fait l'aspect insolite pour eux.

De temps en temps, cependant, l'occasion nous est donnée de nous expliquer à partir d'une question posée au hasard des circonstances, entre deux pieds de vigne... Pour moi, c'est toujours une joie de **risquer une parole**, même maladroite, dans ce contexte de demande.

Si je prends comme repère le cheminement pascal des pèlerins d'Emmaüs, je constate que **le début du compagnonnage : marcher aux pas des hommes...** est aussi important que **l'étape finale : la fraction du pain**. Ces deux pôles ne s'excluent pas ni ne s'ignorent. Si

je suis au début du cheminement, je ne perds pas de vue le bout du chemin où se fera et se célébrera la reconnaissance d'une Présence. Si je célèbre cette Présence avec ceux qui l'ont déjà reconnue, je ne suis pas dispensé pour autant de la démarche initiale toujours à refaire et à actualiser.

Dans cette présence, dégagée d'une organisation pastorale immédiate, je suis attentif au moindre mouvement qui pourrait être **signe de l'Esprit dans la vie** des gens. Je sais que Dieu agit en dehors de l'Eglise et je veux être aussi saisi par Lui. Je vis alors mon sacerdoce comme une **tête chercheuse du Royaume qui est là**, en attente d'une communauté Eglise à constituer et qui en sera le signe.

René Sourice (Portugal)

Ne pouvant pas participer à votre Assemblée, au moins j'y serai de cœur...

Je vis en équipe avec un gars de la Mission de France... Je fais 48 heures d'usine par semaine, et j'ai neuf communautés en charge pastorale...

Le principal de notre travail est une présence d'animation en tout ce qui se fait de conscientisation d'un peuple opprimé à tous les points de vue, d'aide pour que ce peuple s'unisse toujours davantage, au nom de l'Evangile de Libération : à **l'usine** nous essayons de nous

joindre à tous ceux qui essaient de rendre le syndicat à la classe ouvrière, celui-ci étant encore au service de l'Etat, protecteur des **Multinationales**, le grand fléau de ce pays et de bien d'autres. (Le syndicat est lié au Ministère du travail, reste du fascisme de Getulio

Vargas). **Dans les quartiers**, le plus clair de notre travail est la présence aux groupes ou communautés de base, qui réfléchissent sur les conditions de vie à la lumière de l'Évangile et contribuent à unir le peuple pour l'action de libération.

Notre évêque, que vous avez sans doute vu à Paris l'an dernier, est le meilleur garant de cette pastorale pour **que l'Église soit des pauvres, par les pauvres et pour les pauvres**. Et ainsi va la lutte quotidienne, avec des hauts et des bas bien sûr, des oppositions, ve-

nant surtout des classes aisées qui voient ainsi leurs privilèges menacés, et quelquefois aussi du peuple formé autrefois dans une religion déliée de la vie et de ses combats.

Mais notre grande joie est de voir une fois de plus **l'Évangile renaître du peuple des humbles**, comme au temps de l'Évangile : « Je te bénis, Père, d'avoir révélé cela aux humbles ». Il est extraordinaire de voir, nous qui nous pensons encore souvent les connaisseurs « authentiques de l'Évangile », comment le peuple retrouve de lui-

même, sans cours spéciaux, le vrai sens de l'Évangile ; qui me dira que l'Esprit de Dieu ne souffle plus ?

Chers amis, **nous sommes donc bien dans le même combat**, participant à notre manière à la « Révolution » qui fera que l'homme enfin sera apprécié suivant ses vraies valeurs et non à partir de la grosseur de son porte-feuille.

Merci de votre présence, de vos services, bonne Assemblée en novembre et croyez que je reste bien fraternellement uni en Christ.

André R. (Brésil)

Trois cents milliards de vieux mineurs...

Trois cents milliards de paysans...

Trois cents milliards de forgerons...

Qui peut compter tant de foules

tant de rires et tant de cris ?

Mais ce n'est pas une foule

c'est le peuple de l'esprit !

Carrefours

« Allumée » par les témoignages, l'Assemblée s'est répartie en carrefours. Après que chaque participant ait présenté le « collectif » dont il est membre, et sa propre participation à ce collectif, l'échange s'est développé, par tour de table ou débat. En voici un aperçu.

Des échanges autour de 3 questions

250 personnes réparties en 22 groupes

| 1. Dans ce collectif, qu'est-ce que nous vivons comme luttes, aspiration, « <i>fois humaines</i> » ? Et aussi comme <i>obstacles</i> ? | N°s des Carrefours | « Collectifs » | Proportion à la Rencontre Nationale |
|--|---|---|---|
| 2. A votre avis, dans tout cela, qu'est-ce qui est (ou peut être) <i>chemins pour la foi</i> au Dieu de Jésus-Christ ? Et qu'est-ce qui est <i>obstacles</i> ? (Ceci pour d'autres... et pour moi personnellement : en quoi et comment la foi est-elle interpellée ? nourrie ? housculée ? etc...) | 1 et 2 3 et 4 5 6-7-8 9 et 10 11 12 13 et 14 15 16 17-18-19 20 21 et 22 | Jeunes Militants syndicaux Militants politiques Vie locale Immigrés et Tiers-Monde Femmes Enfants Marginaux Troisième âge Monde de la santé Copains de travail Chômeurs Educateurs, sciences humaines | 8,5 % 7 % 6 % 17 % 8 % 5 % 3,5 % 8,5 % 3,5 % 6 % 14 % 4,5 % 8,5 % |
| 3. A travers ces itinéraires, comment sont vécus (ou pourraient l'être) des <i>germes d'Eglise</i> ? | | | |

(N.B. Dans la suite de ce compte rendu, les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros d'ordre ci-dessus des carrefours).

Nous et nos collectifs

Enfants - Jeunes

Un simple regard sur le tableau précédent fait apparaître que nous sommes présents et parties prenantes dans un assez grand nombre de réalités humaines de la société actuelle. Avant de se rendre compte des luttes et des « fois » qui ont été partagées dans les carrefours, voici quelques premiers échos.

Nous les rencontrons surtout en des lieux comme l'aumônerie ou la catéchèse, mais aussi des mouvements (A.C.E., J.E.C., J.O.C., M.R.J.C.) et, pour certains, dans le cadre de l'enseignement. On note : « L'adulte est toujours marginal par rapport aux enfants, son intervention est un peu plaquée : leur vrai collectif est autre... » (12). Avec les jeunes, on s'efforce, comme l'a déjà souligné le témoignage de Saint-Etienne, de tenir ensemble deux choses que souvent les jeunes séparent : la *militance*, qui est le phénomène d'une petite minorité, et le *spontanéisme* : actions spontanées, et limitées dans le temps : « tout, tout de suite ». Mais, alors que bien des jeunes refusent de lutter (2), nous estimons qu'il est toujours important de former des militants (1).

Copains de travail

Avec eux, la situation est autre, et donc aussi la manière de se comporter (19) : « Dans la vie de travail, avec les copains, j'essaie d'abord de vivre *l'amitié*... » « ...cela aboutit à un *dialogue* : progressivement, on parle de ses problèmes ». « Suite à cette amitié, des *actions simples* sont possibles, par exemple installation d'une cantine ». « A partir de là, se monte parfois *une petite équipe* où on prend conscience de ce qu'on est ». « Il faut des actions simples comme cela pour entrer dans une *action syndicale* ».

A noter qu'il y avait là des travailleurs aux situations très diverses, par la taille de l'entreprise (de la très grosse à l'artisanale) et par le genre de travail (de la secrétaire à l'ouvrier agricole). A noter aussi cette réflexion d'une religieuse enseignante devenue salariée dans une usine de 400 personnes : « D'institutrice considérée, je suis devenu ouvrière malmenée » (18).

Militants syndicaux

C'est un autre son qui s'exprime avec les militants syndicaux, comme en témoigne un relevé sommaire de leurs principaux mots et expressions (4) : prendre en compte les mécontentements, participer à des *structures*, à une organisation, démonter les *mécanismes* de notre société, arriver à une *conscience de classe*, prendre des *positions*, s'engager, mener des *actions*, aller jusqu'aux *luttés*, à la bagarre, vivre la *répression*, car il y a des retombées, *durer*...

Militants politiques

Ils étaient là une dizaine, tous prêtres, dont six engagés dans un parti (2 au P.C., 4 au P.S.). Voici un peu comment ils décrivent leur cheminement et leur situation : un long *compagnonnage*..., une *option* personnelle... pour un *choix de société*..., une *analyse marxiste*..., une *bataille idéologique*.

Chômeurs

Ils étaient plusieurs à vivre cette situation. Qu'ont-ils surtout dit : « Le chômeur est un homme isolé ». Mais, comme dans le témoignage de Jean Zaldua, ils ont tout de même montré des solidarités et des actions : on retrouvera cela plus loin.

Femmes

Ce carrefour rassemblait une douzaine de membres (dont un prêtre et un évêque). Malheureusement le compte rendu ne dit rien de leurs collectifs : on peut compenser partiellement en se rappelant les témoignages d'Eliane, Marie-Rose et Yvonne.

Vie locale

Un peu partout, ceci est apparu clairement : quand nous disons partager la vie des gens, ce n'est pas uniquement par le travail et l'action syndicale et politique. Les trois groupes « Vie locale », par exemple (qui représentaient aussi bien l'urbain que le rural), ont mentionné des *lieux de solidarité et de partage* fort divers : clubs sportifs, syndicats d'initiative, comité des fêtes, foyer d'éducation populaire, fédérations de parents d'élèves, groupe local d'Amnesty, structures d'accueil, associations familiales, association d'aides-ménagères, association de défense de l'environnement, comité de quartiers, groupe d'action municipale, comité de locataires, etc...

Solidarités très naturelles, le plus souvent : tel prêtre est entré dans un club de foot parce qu'il avait envie de jouer, puis, tout naturellement, il est devenu secrétaire du club (6) ; tel ménage, parce qu'il habite en H.L.M., s'engage dans un comité de locataires (8) ; etc.

Immigrés, marginiaux, troisième âge

Deux manières très différentes de se situer et « d'être avec » (9) apparaissent : certains d'entre nous participent à des *organismes d'accueil et de promotion* (ex. A.S.T.I., pastorale des Migrants) ou des Mouvements où ils « accompagnent » les intéressés ; d'autres se trouvent *dans la même situation qu'eux* : travaillant avec les immigrés (en particulier dans les Travaux Publics ou parmi les saisonniers du Midi), *habitant avec eux* en H.L.M., ou dans des baraquements parmi les marginaux. Ces deux manières de se situer ont-elles assez dialogué entre elles ? Se sont-elles assez confrontées ? Par exemple, être aide-ménagère, et être soi-même du 3^e âge qui a besoin d'aide, ce n'est pas tout à fait la même chose !

A vrai dire, même dans des catégories apparemment homogènes, on pressent des nuances, et parfois bien plus que cela. Par exemple, parmi ceux du 3^e âge, certains ont parlé longuement de la perspective de la mort, tandis que telle retraitée syndiquée revenait constamment aux conditions socio-économiques des anciens. De même, sous le titre global « *marginiaux* » se sont révélées deux catégories très différentes : d'une part ceux qui sont exclus de la société (gitans, gens des cités de transit, jeunes des classes de transition, handicapés...), d'autre part ceux qui se retirent loin de la société (et là, on a mis ensemble des gens qu'il faudrait encore distinguer : les drogués, et les communautés de jeunes qui sont parties dans les Causses ou ailleurs...).

Monde de la santé

C'est une situation particulière que celle du monde de la *santé* (16). Infirmiers divers, médecin, aide-soignante, travailleuses familiales, qui étaient là, ont montré que, à la différence d'autres travailleurs qui ont affaire à de la matière inerte, eux ont affaire non seulement à leurs *colègues* soignants ou travailleurs sociaux, mais aussi, et même d'abord, à des *malades ou handicapés* qui ont leurs problèmes propres.

Enseignants et éducateurs

Sans doute faudrait-il dire la même chose des *enseignants* et des *éducateurs*. Mais les carrefours n'en disent rien, et c'est dommage quand on pense à cette affirmation de l'une de nous : « Mon travail : lutter pour que les jeunes ne deviennent pas des robots disciplinés ou des machines rentables ». Ce silence des enseignants tient à ce qu'ils étaient dans des carrefours dont le titre premier était *Sciences humaines* et qui ont dit en particulier ceci : « Tout le monde a abordé, quelque jour, aux rivages des sciences humaines, ou au moins en a entendu parler ». Cela révèle la disparité des participants au carrefour. On sent bien que c'est aujourd'hui

d'hui un des grands problèmes posés à l'Eglise. Mais, dans le même temps, on note la méfiance de l'Eglise (et aussi de nous-mêmes) vis-à-vis des sciences humaines (22).

Ce ne sont là que quelques « flashes » sur les quelque 250 personnes présentes à la Rencontre, et sur leurs collectifs. Cela permet d'entrevoir les « richesses » présentes de l'Association... et aussi l'appel à d'autres partages et confrontations. Cela permet surtout, dans l'immédiat, de voir l'ampleur et la profondeur des questions que nous avons voulu nous poser... et qu'il faut maintenant aborder.

Nos luttes et nos “Fois”

Quelques faits et situations

Certes limités, mais précis, ces faits et situations traduisent bien les luttes, les « fois », les questions... tout ce qui ne manque pas de surgir dans le partage du quotidien.

● A X., un club de foot est né de la volonté personnelle de notables. Puis il est re-né d'une volonté populaire ayant pour but l'épanouissement physique des jeunes par le sport, et la fraternisation d'une population autour d'un club. Mais ce dynamisme humain, parce que mélangé d'ambition, est ambigu : esprit de sélection, abus de pouvoir de certains dirigeants, joueurs traités comme des pions pour la réussite... N'est-ce pas au détriment du désir de gratuité, de la promotion collective, de l'attention aux plus pauvres ? Et cette loi de la sélection ne rejoint-elle pas la compétitivité dans le domaine économique ? (6).

● Se rendant compte des idées fausses qui conduisent beaucoup de gens à la xénophobie et au racisme, à Saint-Brieuc, l'A.S.T.I. a organisé une exposition sur la voie publique. Le but était d'éclairer les gens sur le

problème des immigrés : question de la scolarisation, problème du racisme et de la violence, problème de la culture d'origine, chômage et crise actuelle, décrets Stoléru, Bonnet et autres... Des femmes ont accepté de passer une journée à répondre aux questions de tous ceux qui s'intéressaient aux panneaux réalisés à cette occasion (9 et 10).

⊛ *Omar, Marocain, 56 ans*, a eu bien du mal pour retrouver du travail d'électricien dans le bâtiment. Il accepte des conditions très dures... jusqu'au jour où la sécurité *des copains* est en cause : pas de chaussures, pas de casques, même pas de pansements. Cette fois, au-delà du chef de chantier, il joint le patron et « *tant pis, dit-il, je fais confiance à Dieu* » (id).

⊛ Une femme, monitrice de cours ménagers *avec des femmes étrangères*, raconte : à l'occasion de la Bourse aux vêtements, une amie me dit : « c'est dommage que de si beaux vêtements aillent aux Bounoules ». J'ai hésité s'il fallait laisser tomber, ou réagir au risque de perdre une amie et de me faire des ennemis. J'ai couru le risque, sinon je n'avais plus de raisons de continuer à faire ce que je faisais... (id).

⊛ *Un groupe de 4 enfants*, trois garçons et une fille. Grandes différences aux plans culturel et social. La fille est d'abord rejetée par les trois garçons, qui sont appuyés par leurs parents. La prise de conscience se fera lentement avec l'aide de l'adulte... et la nouvelle relation tient depuis deux ans (12).

⊛ *Dans un village de la Sarthe*, à propos des « gens du voyage », une pétition, puis des coups de fusil. Mais il se crée un « Comité d'entraide pour les gens du voyage ». Dans cette assemblée, chacun s'exprime. Il en sort un changement de mentalité... et aussi des installations (13).

⊛ *Dans une équipe d'A.C.O.*, une institutrice titulaire se sent gênée et comme culpabilisée parce qu'il y a là deux chômeurs. Un jour, l'équipe lui fait découvrir que c'est dans son travail qu'elle doit être solidaire des chômeurs. Alors, ouvrant les yeux et les oreilles, elle découvre les parents chômeurs de ses élèves, et elle voit le poids de ce chômage sur

le comportement de certains enfants. Elle en parle en salle de professeurs. Pour elle, c'est un nouvel équilibre, une place nouvelle dans l'équipe d'A.C.O., et une redécouverte de la foi (20).

● *Des enseignants* refusent les grèves périodiques et « rituelles » pour chercher (sans toujours trouver) d'autres moyens d'exprimer leur désaccord et d'avancer. Des chercheurs refusent les catégories hiérarchiques qui les pousseraient à leur promotion personnelle : ils continuent leur travail en équipe, qu'ils estiment plus enrichissant, et ils font une péréquation de leurs revenus (22).

Des aspirations

Certaines aspirations paraissent assez particulières. Jeunes : « aspiration profonde à quelque chose, mais à quoi ? » (1). Militants politiques : « recherche du pouvoir » (5). Travailleurs : « volonté de justice » (17). Par contre, on peut être plus étonné de trouver *des aspirations semblables chez des gens très différents* : même besoin de « relation » chez les jeunes (1) et les femmes (11) ; même besoin de « rêve » chez les jeunes et les immigrés (9) ; même besoin de « vérité » chez les jeunes et les marginaux (13). Ou encore, même besoin de « solidarité, d'amitié, d'épaulement réciproque » dans l'action syndicale (4) ou dans l'action avec les marginaux (14).

Le besoin de reconnaissance semble universel : « être reconnu, considéré » (2 et 17), « sortir de l'anonymat » (7), « être accueilli, accepté » (6), surtout pour les plus pauvres (13 et 14) ; et le 3^e âge précise : « aspiration parfois douloureuse à aimer et être aimé » (15).

De même pour le *besoin de responsabilité* : « s'exprimer par des associations » (8) ou par le sport (7) ; « être partie prenante » (6), « se prendre en mains » (7). Un exemple frappant : les alcooliques : pour s'en sortir, il faut qu'ils décident eux-mêmes de la cure (14).

Cela suppose, chez les bénéficiaires, « refus de se laisser accaparer ou utiliser » (13). Et cela suppose aussi une certaine forme d'action. Avec les migrants : « *ne pas travailler POUR eux, mais AVEC eux* » (10). Pour les marginaux : « les organismes peuvent être utiles : D.D.A.S.S. ou autres... mais rien ne peut se faire sans la prise en charge des intéressés » (13). Et, avec les anciens ou les malades : « ne pas se pencher sur les handicapés, mais qu'ensemble nous soyons debout » (16).

Autres aspirations mentionnées : « qualité de vie » (1) ; « une vie meilleure, au moins pour les gosses » (14) ; « dignité, gratuité, solidarité » (18)...

Des luttes

Luttes *contre quoi* ? « Contre les projets de lois pour l'expulsion des immigrés » (9 et 10) ; « contre le pouvoir qui veut la disparition des H.L.M. » (8).

Luttes *pour quoi* ? « Pour obtenir la non-augmentation des loyers, la réfection des peintures » (8). « Pour que l'A.S.T.I. ne devienne pas l'apanage d'un parti » (10). « Pour que les personnes âgées prennent en mains, elles-mêmes, leur propre destin » (15).

Lutter, *comment* ? Les jeunes, quand ils luttent, choisissent des « actions spontanées, limitées dans le temps » (1) ; tandis que les militants syndicaux soulignent l'importance des « structures qui permettent d'agir » (4). Tel carrefour « Vie locale » parle volontiers de « dynamisme des minorités qui font entendre leur voix » (7) ; tandis que les militants politiques parlent de « bataille idéologique dans une société marquée par la lutte des classes (c'est un fait) » (5).

Mais surtout lutter *avec d'autres*. Là, des mots reviennent souvent (1, 4, 6) : solidarité (pas un mot : une réalité qu'il faut mesurer dans sa peau) ; sérieux (la vérité finit par en sortir) ; cohérence, être soi-même, s'engager... ; durée (c'est important) : rester présent, sans ambition mais sans découragement, pour montrer qu'il y a toujours quelque chose à faire, même si c'est imparfait.

Des " Fois " humaines

Certains, spontanément, ont pu s'étonner de ce pluriel, habitués qu'ils étaient à parler de « la foi », comme s'il n'y avait pas d'autres « fois » possibles que leur foi chrétienne. Mais il semble bien que, tout au long de la préparation et du déroulement de la Rencontre, l'unanimité se soit faite sur la pluralité au moins possible des « fois », qui peuvent être d'autres fois religieuses ou des fois humaines. Avec, d'ailleurs, bien des nuances et des diversités...

Les uns expliquent longuement : « Avant de parler de Dieu, il faut reconnaître l'homme. Notre foi humaine est fondamentalement une foi en l'homme. Cette foi est une écoute de l'autre : par le fait même d'être entendu et pris au sérieux, il se trouve libéré. Celui qui n'est pas cru, comment pourrait-il croire ? » (21).

D'autres notent simplement : « Nous parlons volontiers de « fois humaines » quand des gens essaient de s'accueillir, de créer des liens, de faire quelque chose ensemble... » (16).

Et les militants politiques : « Notre engagement politique n'est pas seulement une question de tactique, mais aussi une FOI en la capacité des hommes à transformer ce monde » (5).

Voici quelques aperçus sur divers objets ou diverses démarches de foi. Chez les *jeunes* : « recherche de ce qui est essentiel » (1). Chez les *militants syndicaux* : « aspiration à quelque chose de meilleur, où l'argent n'est pas premier » (3). Chez les *militants politiques* : « l'homme est capable de transformer ce monde » (5). *En vie locale* : « s'accueillir, créer des liens, faire quelque chose ensemble » (6). Avec les *copains de travail* : « un homme, quel qu'il soit, a du prix » (19). En *sciences humaines* : « croire en l'autre, c'est l'écouter, l'accueillir, croire qu'il est capable de... » (21). Un groupe conclut : « cette exigence d'absolu (vérification de soi et accueil des autres) a les dimensions d'une authentique mystique naturelle » (13).

Obstacles, difficultés, ambiguïtés

On a été particulièrement abondant sur ce chapitre. Non sans humour, parfois. Témoin ces trois réflexions-types d'un père à son fils (2) : trois attitudes fréquentes qui sont trois impasses : « Quoi qu'il arrive, tu seras toujours mon fils » ; « ferme ta g... : c'est moi qui commande » ; « tu as raison, je suis un vieux c... ».

Un obstacle signalé par le seul carrefour Jeunes : « l'école, le boulot, c'est con ! » (1). C'est massif, mais n'est-ce pas fondamental ?

Des obstacles tiennent à *l'espace* : en rural, les distances (8). D'autres, au *temps* : « manque de temps : les responsables sont très pris » (8). Et cela même pour les enfants : « la vie des enfants est très découpée et très planifiée, même leurs loisirs » (12).

On signale beaucoup d'*obstacles d'ordre structurel*. Par exemple la taille d'une entreprise : quand elle est trop petite, qu'on est trop près du patron, toute action est difficile (4). Mais aussi la nature même de toute structure : « tout groupe tend toujours à se fermer » (7). « Pour être efficace, on accepte de gérer une association ; mais alors, pris dans les problèmes de gestion, il devient difficile de maintenir les orientations qu'on s'est données, par exemple le souci des pauvres » (8).

Autre gêne pour l'action : « *les jeux obscurs du pouvoir* » (8 et 21). Ainsi des centrales nucléaires ou des hypermarchés sont créés à la jonction

de plusieurs petites communes, de telle façon que les gens concernés ne peuvent pas dire leur mot (6). On dénonce aussi certains travailleurs sociaux qui pensent pour les marginaux et ne favorisent pas la « prise en mains » du groupe ou des personnes par elles-mêmes (14). Et on dénonce la récupération politique ou religieuse du 3^e âge (15), la création de boîtes intérimaires par les usines qui licencient, et le comportement capitaliste des sociétés nationalisées (20).

Dans plusieurs carrefours on souligne *le poids des mentalités*, plus ou moins diffuses, « influences » de toutes sortes (21) qui sont explicitées de diverses façons : « les enfants ont des réactions racistes parce que leurs parents les ont » (10), « ils ingurgitent avec facilité les modèles ambiants » (12), « les anciens ont parfois une mentalité d'assistés et de *vieilles habitudes de soumission* » (15). On dénonce en particulier l'influence de la *valeur* « travail » dans les mentalités : « cela fait que les personnes âgées, les jeunes et les chômeurs sont classés comme non-productifs, inutiles, et donc comme des personnes qui n'ont pas la parole » (15). De même pour la *valeur* « rentabilité », même dans le monde de la Santé : « La Santé est un grand lieu d'investissement actuellement : un décret qui ne demande que la rentabilité » (16). Et plus largement : « l'ambition, le système de la compétition, la loi de sélection et l'argent... » (6 et 7).

Un obstacle majeur : « *le fric* » (17). Il peut pourrir le sport, le travail, et toute la vie : « L'argent va à l'argent. Il faut toujours produire plus. Ma femme travaille, parce que les salaires sont insuffisants. Mais le soir, re-travail, énervement... » (19). « Ecœurement du facteur qui porte le courrier dans des appartements de luxe. Ou du maçon qui fait une maison de 50 millions, alors que lui a de la peine à réunir 8 millions, en travaillant beaucoup » (19). « Qui anime maintenant les clubs de 3^e âge ? N'est-ce pas souvent la même bourgeoisie bien pensante qui a exploité ces gens pendant leur jeunesse ? » (15).

De nombreuses difficultés tournent autour de *l'engagement* :

● Difficultés *pour* s'engager, d'abord : « Parfois, dans des communes qui se meurent, on organise la fête locale, au lieu de chercher les raisons qui amènent cette mort : n'est-ce pas un refuge ou une évasion, plutôt qu'une foi humaine ? » (6). « Il y a peu de militants qui acceptent des responsabilités » (4). « Je ne suis pas un bagarreur » (4).

● Difficultés *dans* l'engagement (5), ensuite : « s'engager dans un parti... en continuant à se poser un certain nombre de questions sur les limites du politique » ; mener une bataille idéologique au milieu des diverses interprétations et courants du marxisme » ; « le décalage entre l'idéal du projet et la réalité concrètement vécue (recherche et exercice du pouvoir, pays de l'Est, vie interne des partis...) ». « Dans une entreprise du bâtiment, un seul syndiqué sur 25 : un vieux travailleur ! » (18). Et puis « l'individualisme : chacun demande individuellement et ne dit rien aux autres » (10 et 18).

● Enfin les « *retombées* » de l'engagement : « Maigre résultat des luttes » (17) ; « démobilisation politique depuis mars 78 » (5) ; « les responsables sont critiqués... : erreurs, répressions, retombées qui épuisent ; ceux qui font des revendications sont remplacés par des plus dociles » (4) ; « les délégués ne sont pas soutenus : les autres leur disent : "c'est ta faute si on licencie !" » (18).

D'autres obstacles et ambiguïtés ont été signalés, le plus souvent par un seul carrefour. A leur lecture, on verra qu'ils concernent des personnes très diversement situées dans la société actuelle. « Les décalages culturels », dont il a été question à propos des immigrés, n'existent-ils pas aussi entre diverses appartenances sociales, religieuses, etc... ? C'est peut-être là qu'il faut situer *l'Eglise*, dont le carrefour Femmes a parlé ainsi : « le langage de l'Eglise est disproportionné suivant les thèmes traités : armement ou avortement... Ce que nous attendons de l'Eglise, ce n'est pas une permission : nous attendons une rencontre, et nous nous heurtons à un mur... » (11). Les femmes ont aussi dit du travail qu'il pouvait être une façade, qu'il pouvait isoler ; le troisième âge a parlé de la solitude et du désœuvrement ; dans la santé, on a fait état des cloisonnements, d'une insécurité de l'emploi qui rend les personnes passives, du sentiment de culpabilité éprouvé suite à l'avortement, etc. Tout cela se rencontre dans bien d'autres milieux professionnels, catégories sociales, tranches d'âges. Ceux et celles qui pratiquent les sciences humaines ne sont sûrement pas les seuls à souffrir de « la foi sacrale des chrétiens traditionnels ». N'entend-on pas aussi dire en divers milieux : « la politique, c'est pourri », ou encore : « Jésus-Christ n'a pas prêché la lutte des classes » ? Tout ne pouvait être dit dans tous les carrefours. Ces dernières réflexions exprimées par l'un ou l'autre sont donc ici renvoyées à l'ensemble.

Quels chemins possibles pour la Foi ?

Repérer « des chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus-Christ », cela suppose une certaine idée de la foi. C'est pourquoi nous avons dit beaucoup de choses sur la façon dont nous sommes croyants (ou essayons de l'être).

Deux relations essentielles

1) Dieu et Jésus-Christ

La façon dont nous parlons de la foi et de ses chemins est très révélatrice d'un certain type de relations : d'une part à Dieu et Jésus-Christ, d'autre part aux autres.

A propos d'une vie faite de partage et de luttes solidaires, on dit prudemment : « Dieu est là-dedans... peut-être » (3). Ou : « Nous chrétiens, on peut y voir quelque chose de Dieu » (4). Notons cette perception aiguë de l'altérité de Dieu, et ce vocabulaire conscient que les mots expriment mal Dieu.

On se réfère évidemment à l'*Évangile* (14). Mais on souligne qu'il entraîne pour nous des « tensions » et qu'il ne donne pas une « assurance » tous risques : « Pour être efficace, j'ai envie parfois d'autres moyens. Par exemple, je reçois des coups : j'ai envie de les rendre. Sur ces points, l'*Évangile* apparaît comme un frein » (7).

Au total, on se méfie de « baptiser » trop vite des actions ou des valeurs (telles que générosité, altruisme) : « On se sent plutôt porté à une grande discrétion pour dire que Jésus-Christ était là » (22). « Nécessité d'un travail sérieux sur Jésus-Christ, comme dans nos syndicats : il faut démonter les mécanismes, cerner l'idéologie dans laquelle la Bible a été écrite, arriver à retrouver ce que Jésus a vécu et ce que ça veut dire aujourd'hui » (4).

2) « Les autres »

(*incroyants, autres religions...*)

Les carrefours ont manifesté, à l'évidence, que beaucoup d'entre nous vivent habituellement leur foi au milieu de gens qui ne la partagent pas. Des « incroyants » : « ils vivent solidarité, justice, paix, au nom d'un combat humain, et mieux que des chrétiens » (19).

Des Musulmans : « Un père se réconcilie avec son fils, à la fin du Ramadan. En Turquie, un vieil homme improvise une longue prière publique où il parle à Dieu de toute sa famille dispersée » (9). Ceux qui vivent quotidiennement un tel compagnonnage pourraient tous dire : « Je sais par quels chemins je veux rencontrer Jésus-Christ. Ce sont les chemins de l'homme : ils s'appellent vérité, justice, liberté... Mais, sur ces mêmes chemins, je rencontre aussi d'autres marcheurs qui, eux, ne connaissent ni ne reconnaissent Jésus-Christ comme compagnon de route pour aller de l'avant » (21).

Les convictions des autres, nous voulons les prendre pleinement au sérieux, telles qu'elles sont : « Quand des ouvrières prennent des responsabilités, ce sont *peut-être des chemins* possibles pour la foi. Mais des incroyants diront qu'elles deviennent plus femmes, simplement » (19). Il y a là, pour nous, un réel dépouillement : « Ma conviction : j'ai besoin de Jésus-Christ. Je vis épanoui, et çe se voit. Mais des gens aussi vivent les mêmes engagements et les mêmes épanouissements... mais sans lui. Alors ? » (7). Une récente convertie en a fait la dure expérience : voulant dire des tas de choses sur Jésus-Christ, elle s'entend répondre : « Il n'y a pas que les croyants capables de faire quelque chose ! » (18).

Cette vie continuelle au milieu des autres et dans le respect de leurs convictions comporte un « risque » réel : la foi peut s'amenuiser (4). Mais on souligne l'aspect positif : notre foi est acculée à se faire très humble, sans preuves ni évidence : « Le lien foi-combat, on le sent, mais il est bien difficile d'en parler » (20). « Foi et lutte, ça se tient pour nous. Mais pour les autres ?... Là, pour nous, chrétiens, il peut y avoir quelque chose de Dieu » (4). Ces trois expressions (« pour nous... il peut... quelque chose ») sont typiques d'une *foi qui met sa force dans sa faiblesse...*

On souligne d'ailleurs que les autres peuvent nous apporter beaucoup. Par exemple, les analyses marxistes sérieuses ne font plus du « dépérissement de la foi » une suite automatique de la disparition des aliénations (5). Et le Coran nous invite à regarder Jésus-Christ comme « messenger de Dieu » (9). Finalement, entre les autres et nous, la question est tout à fait mutuelle : « *Pourquoi fais-tu cela ?* » (19). Alors, vis-à-vis de ces autres, l'un est soucieux de « dire » ce qu'ils ne savent pas ; à quoi un autre répond : « il ne s'agit pas de parler, mais de vivre. Jusqu'au jour où, à travers un événement, une circonstance de vie, des gens sont capables de balbutier les premiers mots de la foi » (7).

Affirmations et questions préalables

Avec de telles indications au départ, où vont nous mener les chemins de la foi ???

« L'expression "chemin vers la foi" est prétentieuse. Les gens dont nous parlons n'accéderont jamais à cette foi. Pourtant ils sont peut-être plus près du Royaume que nous-mêmes » (18).

« *La foi n'a pas de chemin* : elle est ou elle n'est pas. On peut bien prendre tel ou tel chemin : la foi n'est pas forcément au bout. Tout événement est neutre... Mais, *pour nous, nous reconnaissons des signes* » (19).

« Ce ne sont *pas les situations* qui sont chemins vers Jésus-Christ, *mais les personnes*. Il faut réussir la communication entre les personnes, et ainsi, les uns par les autres, nous nous ouvrons à l'humain et, par là, nous allons vers Jésus-Christ » (21).

« L'objectif des sciences humaines, c'est d'expliquer les activités humaines, personnelles et collectives. *Découverte des conditionnements* économiques et culturels de l'agir humain. Cela développe un *soupçon méthodique* vis-à-vis de tout altruisme. Cela heurte des croyants qui seraient tentés de "baptiser" assez vite cette dimension de la vie » (22).

qui parfois mériteraient une sérieuse discussion. En voici quelques-unes : « La foi est-elle de partager, lutter avec, etc... ? » (3). « Le salut gratuit comme venant d'ailleurs ? Saluts collectifs arrachés par nos bagarres : Dieu là-dedans, et nous... ? » (4). « L'attention aux personnes est-elle un chemin vers la foi ? *N'y a-t-il pas un piège à vouloir voir des chemins vers Dieu partout* ? » (6). « Est-ce que la foi en Jésus-Christ s'enracine dans la foi humaine ? » (7). « Les contours de la foi : où commence-t-elle ? » (8). « Accueil, fraternité, permettre que les handicapés aient leur place, etc... : pierres d'attente ? L'incarnation peut en être une relecture ? » (16)...

Déjà, avant la Rencontre, telle équipe avait signalé que, si l'élan missionnaire paraît s'user, ce pourrait bien être parce que « cette société, dont nous sommes, se matérialise ». Et tel atelier que l'athéisme concret est massif et peut-être plus important que l'athéisme marxiste : « Pour les copains, il y a le boulot, le fric, la voiture ! ». A la rencontre, les carrefours ont signalé et dénoncé *l'argent* car on est ligotés par lui (8), *l'individualisme* érigé en système (8), la fermeture à l'autre qui est toujours une fermeture à la foi (21), et aussi une *théologie du travail* complètement dépassée (20).

1) Certains affirment :
« Il n'y a pas
de chemin »

2) Beaucoup
de questions
sont posées

3) Des impasses
sont dénoncées

Des chemins possibles, pourtant

Chemin, en sciences humaines : « *la communication* » (2). Avec les jeunes : « le partage, le dépassement, l'authenticité » (1). Les militants insistent pour dire que *l'engagement politique* peut être un chemin : « L'Eglise, qui a longtemps perdu ses militants engagés politiques sur sa gauche, faute de les accompagner dans leur démarche, sera-t-elle la dernière à reconnaître, à travers ce type d'engagement, un chemin possible pour une foi authentique ? » (5). Dans la vie locale, les chemins s'appellent « *défense des plus pauvres*, conscientisation (il y a autre chose que le boulot, le chacun pour soi...), aspirations à plus de justice, à être reconnus, à créer des liens (8). Parmi les immigrés, on considère comme un chemin « *les diverses fois religieuses* » (9).

Du côté des marginaux, « courage devant la vie, *détachement des biens* (on n'a rien, mais on partage tout), *le temps passé ensemble* (solidarité, dialogue, communion), l'humilité (simplicité, pas de masques : cf. Jésus et Nathanaël) ». En somme, on considère comme chemins possibles vers la foi « toutes les valeurs que vivent les pauvres gens ». Mais on ajoute : « Seuls les gens de leur milieu peuvent leur dire : c'est Jésus-Christ ! » (13 et 14).

Avec les copains de travail, on considère comme chemin « *tout ce qui va à la promotion humaine* », par exemple la volonté d'être « reconnu dans leur dignité humaine », et « les convictions qui donnent un véritable sens à la vie humaine ». Et aussi « tout ce qui est fait pour *transformer le visage de l'Eglise* : avec une Eglise qui prend le parti des pauvres, la foi est crédible, intéressante... » (19).

Mais une question importante se pose : *au nom de quoi disons-nous que tout cela est chemin possible pour la foi ?* Il ne semble pas qu'on se soit attaqué à cette question pour elle-même. Mais on ne l'a ni évitée, ni esquivée. Voici les principales mentions faites au passage. On dit que la défense des pauvres « n'est pas étrangère à l'Evangile » (8) ; que le droit à la parole, « c'est la volonté de Dieu sur l'homme » (8) ; que les efforts de promotion humaine sont en « accord avec Dieu qui veut l'homme debout » (19). Et un carrefour Sciences humaines déclare : « Par la communication, nous nous ouvrons à l'humain et, par là, nous allons vers Jésus-Christ » (21). Indications peut-être sommaires et rapides, que l'exposé théologique nuancera ou approfondira...

Parmi les chemins possibles pour la foi au Dieu de Jésus-Christ, l'échec a été souvent mentionné. Echecs nombreux et de toutes sortes : *chômage, pauvreté, exclusion, échecs syndicaux ou politiques, alcoolisme,*

Un chemin particulier : l'échec

et finalement la mort... On reconnaît bien que l'échec peut engendrer « la peur » (15) ou la « démobilisation » (5), et que l'échec peut être lié à bien du « péché » personnel ou collectif (14). Mais on n'en reste pas là...

Plusieurs ont souligné que l'échec est d'abord une situation humaine, et qu'il peut avoir *humainement un sens*. « Echec avec les jeunes : échec pour qui ? pour eux ou pour nous ? Echec en fonction de quoi ? de nos vues ? » (1). « J'ai vécu l'échec d'une section syndicale : ça a permis de voir plus clair » (3). « Au-delà de l'échec politique de mars 78, des gens savent tirer les leçons qui permettent sans cesse la relance et le renouvellement de leurs forces pour l'action » (5). « Dans les réalités, je ne parle jamais d'échec. Qu'est-ce qu'échouer ? Telle chose est-elle vraiment un échec ? Cela ne peut-il pas être un départ, un dynamisme ? » (16). « Avec les marginaux, il faut d'abord regarder tout ce qui mène à l'échec, toute la vie qui conduit obligatoirement à l'échec. Par ailleurs, dans un échec, souvent beaucoup de gens se mettent à l'action. Par exemple un homme passé par l'alcoolisme dit : c'est là que j'ai compris l'humilité et la béatitude de pauvreté. Il faut voir comment vivre un échec sans en être démoli. Et inscrire l'échec au programme : accueillir l'autre tel qu'il est, lui laisser la liberté de vivre sa vie » (14).

Sur cette base, l'échec peut avoir *signification dans la foi*. Quelqu'un affirme : « L'échec, je le crois, est un sacré chemin vers la foi », mais il ajoute aussitôt : « je le dis du bout des lèvres » (7). Et une autre, parlant du Christ : « Ton visage, c'est celui de l'échec, de la Croix » (18). Mais on n'en reste pas là et on dit : « Mystère de Mort et de Résurrection » (14). Première référence : l'Exode : « c'est dans l'Exode que le peuple s'est forgé... et il n'a compris cela qu'après » (20). Plus généralement : « Toute l'histoire du Peuple de Dieu est faite d'échecs, d'avancées et de reculs, de fidélités et d'infidélités » (14). Plus profondément : « Dieu respecte notre liberté. Il nous accueille toujours tels qu'on est : nous aussi, nous avons nos rechutes... Dans la foi, on ne voit plus de la même façon : on est incapables de juger à nos vues humaines, à nos dimensions » (14).

Parmi les échecs, deux carrefours ont parlé de *la mort*. Chez les marginaux : « La mort reste un grand questionnement » (13). Chez les anciens : « Certains en ont peur : peut-être le goût du troisième âge pour les voyages et rencontres provient-il un peu d'un besoin de diversion face à la mort. D'autres ont acquis à cet égard une sorte de sagesse : la première démarche (pas la plus facile) est de se réconcilier avec soi-même. Toute

la vie prépare à la mort. Vivre l'aujourd'hui de Dieu. Dernière étape : la grande grâce est de garder assez de lucidité pour assumer la décrépitude de notre corps » (15).

Quels germes d'Eglise ?

Comme à propos des « chemins possibles pour la foi », les réponses ici ont été complexes et nuancées...

D'abord des griefs

Avant — ou au lieu — de parler des « germes », plusieurs carrefours ont parlé de « l'Eglise » telle qu'elle apparaît, et telle qu'elle est majoritairement. Ils ont quelques comptes à régler, des griefs à faire, ou du moins des questions à poser...

Du côté des *jeunes*, par exemple, qui disent : « On n'a pas envie de faire partie de ce truc-là ». Et nous ? « Nous sommes mal à l'aise, étant de cette Eglise... et avec les jeunes. *On est des rabatteurs ! L'Eglise nous envoie pour qu'on les amène dedans, mais elle n'est pas prête à se renouveler...* » (1).

Tension aussi chez les *militants politiques* : « Grâce au compagnonnage multiple de militants chrétiens ou de prêtres, des camarades marxistes et des sociologues commencent à ne plus voir l'Eglise comme hostile ou globalement conservatrice ou rétrograde. Mais nous continuons de nous interroger devant la *méfiance persistante de l'Eglise officielle par rapport à l'engagement politique du prêtre*. Il y a trente ans, l'Eglise déclarait le travail manuel incompatible avec le ministère sacerdotal. Puis ce fut l'engagement syndical. Tout cela est dépassé. Pour nous, l'engagement politique est un chemin possible » (5).

Les *femmes* aussi se trouvent en porte-à-faux : « Ceux qui parlent, dans l'Eglise, sont ceux qui ont un langage intellectuel, théologique. Nous, nous sentons les choses, mais nous n'avons pas toujours les mots pour le dire... ». Elles se reconnaissent une part de responsabilité : « Nous ne sommes pas assez audacieuses, nous ne conquérons pas notre place ». Mais elles disent surtout : « On consulte les femmes, mais la parole définitive est aux évêques (livre blanc sur l'avortement) » (11).

Et, à propos des *marginiaux*, on est catégorique : « Pour un marginal, toute communauté existante est un obstacle. Les communautés traditionnelles, même ouvertes, sont, consciemment ou non, des obstacles » (13).

Eclaircissements et questions

A propos de *l'Eglise*, mentionnons d'abord quelques *affirmations* nettes, qui ne sont pas toutes « dans le vent », mais qui ont le mérite de clarifier le débat : « L'Eglise n'est pas le Royaume (9)... Faire du syndicalisme, ce n'est pas faire naître l'Eglise (4)... Je n'ai pas mission de faire l'Eglise, mais de faire Eglise (4)... Dans l'Eglise, c'est hommes et femmes que nous avons à avancer dans le respect (attention au « respect » qui idéalise et enferme !) (11)... *Vivre le Peuple de Dieu partout où nous sommes*, c'est difficile ! (17)... ».

Dans le même sens, de nouvelles *questions* sont posées qui, elles aussi, ont besoin d'être reprises : « Est-ce que tout collectif est Peuple de Dieu ? (7)... Peut-on dire qu'il y a Eglise quand P.O. et militants d'A. C. O. sont présents en *monde ouvrier* ? (19)... Dans la *vie locale*, au contact des autres, des liens se créent, et on a vraiment quelque chose en commun, mais est-ce un germe d'Eglise ? (6)... Pourquoi *les femmes* désirent-elles une place dans l'Eglise ? Est-ce dans une perspective missionnaire ? ou pour le plaisir de l'avoir, cette place ? (11)... Finalement, quelle Eglise demain ? Que faire ? (18) ».

Germes ou pas ?

Invités à parler des « germes d'Eglise », des carrefours soulignent surtout qu'il y en a « peu en monde ouvrier » (19), qu'ils sont « *difficiles à déceler* » (15) : « Des communautés nouvelles ? On n'en voit pas ! On voit du vieux qui se rajeunit, mais pas de naissances nouvelles » (20)... « Nous voyons germer des groupes. Nous essayons de réunir des germes. Nous ne voyons pas le nouveau type d'Eglise à naître » (12)... Dans telle ville nouvelle, il n'y a plus d'Eglise, c'est le désert » (18)...

Pourtant, dans ce « désert », bien des *germes* sont repérés. Par exemple, les militants syndicaux signalent « les mouvements (A.C.O., etc.), les communautés de religieuses », et aussi « parfois les étapes de la vie (naissance, mariage, décès) sont de véritables partages en Eglise » (4). Du côté des enfants, on dit : « l'A.C.E. leur donne la possibilité de faire l'apprentissage de la prise en mains de leur vie d'enfants ; certains dimanches, ils ont l'occasion de témoigner de leur vie d'enfants ; tout cela parfois malgré la concurrence du sport, la dispersion géographique, l'incompréhension » (12).

Un carrefour Marginaux (13) signale deux germes : « la *contestation* de notre société, décapage des fausses valeurs ; et *l'accueil de l'Eglise*, l'acceptation du cheminement, même s'il n'aboutit pas ». Et il ajoute deux constats qui entraînent deux questions : D'abord, pour un marginal, « toute communauté existante est un obstacle ; alors, est-ce que les marginaux

doivent rejoindre l'Eglise telle qu'elle est ? ou bien comment une communauté marquée de Jésus-Christ peut-elle *naître d'eux-mêmes* ? ». Ensuite : « Ouvrir une communauté de marginaux à d'autres qui n'ont pas vécu la même existence (de pauvreté, de partage) est un danger ; alors, ne faut-il pas se résoudre à *vivre en groupe particulier* ? ».

L'autre carrefour Marginaux (14) souligne l'importance de Lourdes (cf. témoignage d'Hubert et d'Eliane) en précisant pourquoi : « là-bas, à la Cité-Secours, on rencontre d'autres genres de marginaux (alcooliques, handicapés mentaux), et on découvre qu'on est FRERES tous ensemble ».

En somme, on trouve des germes d'abord *dans la vie quotidienne* avec tous les engagements qui y sont pris, et avec les mouvements qui soutiennent ces engagements. On vient de le voir pour les syndicalistes, les enfants, les marginaux. Il faut ajouter le troisième âge qui signale « les liens d'amitié, quand on fait quelque chose ensemble » (15). Et les éducateurs qui parlent des « lieux de liberté, où on peut dire ce qu'on pense et être écoutés », et qui ajoutent : « tout homme qui se situe humblement, dans le combat pour l'homme, est porteur d'espérance : quelque chose germe » (21). Et cette femme : « Dans notre ville, il n'y a plus d'Eglise, c'est le désert. L'essentiel, c'est de faire exister l'homme, de faire vivre plus » (18).

Alors, on peut chercher (et trouver) des germes d'Eglise dans des *célébrations* : celles précisément qui sont en fidélité avec la vie. On l'a vu pour les syndicalistes et les enfants. Le troisième âge signale aussi « la prise en charge, par des gens âgés, de célébrations à l'occasion d'événements concernant leur génération : noces d'or, inhumations... » (15). Les gens de la Santé évoquent telle célébration de Noël « avec des événements vécus ensemble » (16). Et les prêtres engagés dans leur localité remarquent : « Le compagnonnage vécu dans la vie locale force à *plus de vérité* qui peut se répercuter sur des aspects de la vie ecclésiale (demande de sacrements) » (16). Par contre, le groupe Enfants soulève un difficile problème : « Les gens ont besoin de SIGNES pour se reconnaître membres d'un groupe humain qui se rattache à Jésus-Christ, et nous n'avons pas autre chose à leur proposer que des sacrements » (12). Tandis que d'autres ouvrent une piste : « Pour les marginaux, il est difficile d'imposer un sacrement, même après une longue préparation. Ne faudrait-il pas songer au *Sacrement du Frère* de l'Eglise Orthodoxe ? (cf. Pascal : si je ne peux pas communier à la tête, je communierai à son Corps souffrant) » (13).

Clément Pichaud

**Membre du Bureau Responsable de l'Association
et de l'équipe des Services.**

Ouvrier à mi-temps en ostréiculture, en équipe à Beauvoir-sur-Mer.

Joseph Merlet

Sociologue, mais homme de terrain :
dans le cadre des Centres d'Etudes et d'Action Sociale (C.E.A.S.),
il participe à l'animation de multiples associations,
avec les partenaires sociaux les plus variés.

Michel Dagrás

A la fois théologien, professeur à l'Institut Catholique de Toulouse,
et animateur dans un organisme de formation permanente.
Il participe habituellement à la vie d'une équipe Mission de France.

Essai de synthèse

Je vais parler à partir des carrefours d'hier, mais plus encore à partir de ce que j'observe, depuis des années, dans l'Association. Car mon but n'est pas seulement de « faire remonter » ce qui a été dit dans des carrefours d'un jour. Il est plutôt que nous puissions nourrir ensemble notre conscience collective d'être associés. Je ferai simplement trois séries de remarques.

Autour de : “ être avec ”

Etre homme (ou femme) avec les autres, c'est capital pour nous. Peut-être que le point où ça se sent le mieux est le **travail salarié des prêtres**. Normal : environ la moitié des prêtres de l'Association ont un travail salarié. Un carrefour disait : « Au travail, la première chose à vivre, c'est l'amitié, qui aboutit à un dialogue, qui permet d'arriver à des actions ». J'insiste sur l'importance du travail salarié des prêtres, car certains pensent que c'est un anachronisme qui doit disparaître ou un luxe qu'on ne peut plus se permettre. Eh bien ! nous pensons, nous, que c'est une réalité et un signe dont nos équipes ne peuvent pas se passer.

Mais les réalisations évoluent :

— d'abord, il n'y a guère de **prêtres** qui « passent » maintenant au travail : ça fait maintenant des années que ces prêtres sont membres à part entière du monde des travailleurs.

— et puis il y a les **jeunes** récemment ordonnés, qui disent par exemple : « J'ai toujours été au travail, depuis l'âge de 14 ans. Je suis un manuel, c'est une dimension de moi-même ». Et nos évêques ordonnent des ouvriers-prêtres.

— il y a les **religieuses** qui ne se privent plus (heureusement !) de dire aux prêtres qu'elles sont au travail depuis toujours.

— et les **laïcs** qui parfois disent : « A quoi bon envoyer des prêtres au travail, si l'équipe reste centrée sur son organisation pastorale... et que les laïcs de l'équipe n'ont pas la possibilité de parler de leur travail dans l'équipe ? ».

Autre point, à bien souligner : si nous tenons ainsi au travail, ce n'est pas que nous l'idolâtrons, ni même que nous lui accordons toujours beaucoup de valeur. Si le chômage est une plaie, le travail n'est-il pas une calamité ? Je veux dire : le travail tel qu'il existe bien souvent. Comme dit le carrefour Chômeurs : la

théologie du travail est complètement dépassée. Et un autre : quand nous employons le mot « travail », il n'a pas précisément le même sens que dans les encyclopediques. Hier, quand nous avons parlé du **travail réel**, nous l'avons appelé « chagrin », « esclavage », « prostitution ». C'est cela que nous voulons contribuer à changer, avec d'autres. Si nous tenons à être dans le monde du travail, c'est parce que nous sommes contre ce que le travail est devenu. Si nous tenons au travail, ce n'est pas tant pour le faire, que pour le transformer.

Faut-il ajouter que le travail (avec sa suite logique : l'engagement syndical) n'est pas la seule façon d' « être avec » ? A première vue, hier, on a mentionné d'autres moyens tels que :

- l'habitat et le style de vie : certains ont choisi d'habiter en H.L.M. au milieu des immigrés, ou dans un baraquement d'une cité de transit...
- la participation à des groupes ou associations : comité de quartiers ou syndicats d'initiative, clubs sportifs ou groupes d'action municipales...
- sans parler des milles formes de relations et de solidarité à partir du voisinage, de l'amitié, etc...

Par ailleurs, le travail n'est pas le tout de l'homme ni de la vie. Il y a aussi l'amour et la vie de famille, l'enfance et la vieillesse, la santé et la mort, la science et la politique... et même la religion. Sur tous ces points, cette seconde Rencontre Nationale, avec les témoignages et les carrefours d'hier, doit marquer pour nous un grand pas en avant. Voici seulement quelques tout petits aperçus :

- le témoignage et le carrefour « **Jeunes** » nous ont aidés à percevoir la relativité de nos valeurs et de nos militances d'adultes : avec les jeunes, pour qui sincérité et spontanéité sont des valeurs primordiales, que pouvons-nous vivre ?
- le carrefour « **Femmes** » a parlé ferme, par exemple en disant que le travail peut être libérateur par les possibilités de relations qu'il offre ; que le langage de l'Eglise sur l'avortement est disproportionné par rapport à son langage sur l'armement ; que dans l'Eglise les femmes ont de l'influence, mais aucun pouvoir... Quand on pense que notre Association se féminise, il est probable qu'on va avoir des choses à se dire !...
- le carrefour « **3^e âge** » nous rappelle que notre chemin à tous passe par la mort (il paraît même que la floraison des voyages d'anciens pourrait manifester leur fuite devant cette perspective).
- les carrefours « **Vie locale** » ont bien souligné que, pour servir efficacement les paumés, il faut savoir s'engager dans des organisations... mais qu'à ce

- moment-là les soucis de gestion risquent de faire oublier les plus paumés : contradiction, ou du moins tiraillement, dont il faut être bien conscients...
- le carrefour « **Militants Politiques** » rappelle que l'Eglise continue d'ignorer la lutte des classes, tandis que l'analyse marxiste continue de nourrir une espérance ; et il a cherché à quelles conditions la « lutte pour le pouvoir » peut être évangélique...

A ce propos, je crois devoir souligner que, si nous ne sommes pas tous militants politiques (loin de là ! peut-être pas assez ?), par contre nous sommes de ceux qui ne se contentent pas de tenir sur « les pauvres » un discours religieux ou simplement humanitaire. De plus en plus, me semble-t-il, **nous nous risquons dans des langages, des choix, des actions, des alliances, qui ont une dimension nettement politique.** Parce que, pour nous, la lutte des classes est un fait, et l'homme est sacré, surtout le plus bafoué, le plus opprimé. Alors, nous luttons contre ces 2 choses dénoncées par plusieurs carrefours : **la domination de l'argent et celle du pouvoir**, dominations qui semblent s'aggraver aujourd'hui avec le renforcement du libéralisme et les aberrations de la droite dite nouvelle. Plusieurs carrefours ont parlé des hommes traités comme des « machines » ou des « marchandises » et « logés comme des cochons » : devant des choses comme ça, comment rester les bras croisés ? Evidemment, avec les risques que nous prenons, il doit nous arriver d'avoir les mains sales : nous préférons ça, plutôt que de ne pas avoir de mains...

Autour de : “incroyance” (?) - foi - témoignage

Souvent, ceux qui parlent de la Mission de France ou de l'Association disent que nous sommes d'abord et avant tout relatifs à « l'incroyance ». Peut-être ne faut-il pas supprimer cette façon de parler (et de penser), mais il faut sûrement mettre de gros bémols à la clé :

- d'abord, « l'incroyance », c'est bien abstrait : nous, nous sommes venus ici, ces 2 jours, parler **d'hommes et de femmes bien concrets** avec qui nous vivons ;
- ensuite, nous parlons le moins possible d'incroyants, parce que nous savons que beaucoup sont plutôt **des gens qui croient autre chose que nous** ;
- en tous cas, ces hommes et femmes autrement croyants (ou qui peut-être n'ont aucune foi), nous ne cherchons pas à les « rejoindre » comme on entend dire parfois : **nous vivons avec eux** à longueur de jours, à longueur de vie.

- nous ne cherchons pas à « instaurer le dialogue » avec eux : avec eux nous vivons, avec eux nous agissons et là, **tout naturellement, nous dialoguons.**
- nous ne cherchons pas à les « convertir » : nous nous efforçons d'**avancer avec eux vers la Vérité**, qui les dépasse, certes... mais qui nous dépasse tout autant.

Autre chose, à propos d'incroyance : chez nous, ici, maintenant, qu'est-ce qui est le plus menaçant pour la foi ?

- est-ce l'athéisme, le refus de Dieu?... ne serait-ce pas plutôt le **matérialisme** ? Un carrefour a souligné combien les immigrés sont frappés par l'ambiance matérialiste : ils cherchent des croyants, et n'en trouvent pas.
- est-ce l'absence de Dieu ? ...ne serait-ce pas plutôt la **surabondance des dieux** ? Le dieu fric, la déesse bagnole ou baraque, le surhomme du stade, les idoles du show-business, les vedettes politiques ou autres...
- est-ce l'athéisme marxiste ? ...ne serait-ce pas plutôt l'**idolâtrie capitaliste** ? C'est-à-dire une bonne partie des « obstacles », que les carrefours ont signalés sur les chemins de la foi : tout ce qui pousse nos camarades et nos voisins, les jeunes et les moins jeunes, nos amis et nous-mêmes... à être des petits pépères (ou des petites mémères) à l'horizon borné, abrutis de travail et de télé, de fatigue et d'énervement, accablés de publicités et de gadgets, difficilement accessible à la fraternité et à la solidarité, finalement peu capables de s'ouvrir à l'autre ... et à l'Autre !

Justement, notre pari, c'est qu'il est possible de vivre pour les autres et de croire au Dieu de Jésus Christ. Et le sens de notre vie, c'est de nous y engager corps et âmes. Pour nous, **croire en Dieu et changer le monde**, ce sont les 2 faces d'une seule et même foi. Croire au Père et bâtir un monde de frères, ce sont les 2 faces d'une seule et même vie. Partager notre foi et lutter contre les injustices et les inégalités, ce sont les 2 aspects d'une seule et même tâche.

Cette foi, il n'est pas facile d'en dire quelque chose. Je trouve éclairantes ces réflexions du Père Bossuyt, qui fut prélat de la M.D.F. Quand on accepte de se défaire de la foi dans l'habillement qu'on a été habitué à lui donner, quand on s'aventure à essayer de vivre et dire la foi avec d'autres en respectant leur différence, alors, disait le Père Bossuyt, « on est comme plongé **en pleine mer** sans plus avoir aucun rivage à l'horizon pour s'y repérer ». Et, après cette comparaison marine, il en donne une autre, pour les terriens : « On se sent **à peu près totalement démuné** de ce trousseau de clés qui nous permettaient d'ouvrir toutes les portes ». On n'est pas si loin de cette réflexion rapportée hier matin : « **Je croyais avoir toutes les réponses, et voilà qu'ils ont changé les questions** ».

Mais, globalement, le pôle essentiel de notre témoignage est bien celui de la vie, plus que celui de la parole. Tel est le sens profond de notre « être avec ». Equipe de Saint-Etienne : « Si nos **actes** ne parlent pas, il n'y a pas de communication possible ! ». René Sourice : « Notre **situation** n'est-elle pas déjà une parole qui parle plus que des mots ? ». Atelier Travail et Action Catholique : « Il s'agit de donner un **signe** d'espérance, en refusant de se laisser écraser soi-même ». Et André Depierre : « **La seule parole** qui puisse exprimer quelque chose de Dieu, et qui puisse être comprise de ceux qui ne le connaissent pas (c'est ça qui compte), **c'est une vie partagée** ». (cf. L.A.C. n° 76, p. 12).

Si nous voulons, au cœur de cette vie, vivre de Dieu et parler de lui, il nous faut le chercher sans cesse dans cette vie même. Il nous faut être, comme René, « **têtes chercheuses du Royaume** ». Ou, comme André, « **des chiens de chasse** » : « Nous flairons l'Esprit partagé à tant de monde autour de nous ».

Autour de la dimension “Eglise”

Nous voulons vraiment, profondément, « faire Eglise ». Non pas, dit un carrefour, « faire l'Eglise », en tant qu'organisation et système, avec ses structures et ses équipements. Mais « **faire Eglise là** », c'est-à-dire : à travers notre vie de tous les jours et nos réseaux de relations, contribuer à faire exister des collectifs de croyants, des groupes qui se réfèrent à Jésus Christ et qui en même temps se réfèrent les uns aux autres. De ce point de vue, il est très important que l'Association soit constituée d'**équipes**, et que ces équipes soient de plus en plus composées de laïcs - religieuses - prêtres. Parce qu'une vraie équipe est comme une cellule d'Eglise. Et même, dit l'un de nous, comme une « **matrice ecclésiale** », qui peut et doit engendrer sans cesse l'Eglise de Jésus Christ.

D'autre part, ce que nous voulons, c'est « faire Eglise » et non pas des chapelles. Certes, dans la logique du « vivre avec », il est normal et même indispensable que **ceux qui se ressemblent** s'assemblent (comme nous l'avons fait hier dans nos carrefours, comme nous le faisons habituellement dans nos ateliers) pour pouvoir plus facilement partager, de façon à construire une église qui soit faite de notre chair. Mais, en même temps, pour ne pas tomber dans le « piège du même », nous refusons tout ce qui ne fait que quadriller et compartimenter, et nous nous obstinons à **rencontrer l'autre** : l'autre personne, l'autre milieu, l'autre mentalité, l'autre culture, l'autre continent, finalement l'autre moitié du monde...

Et cela nous amène à parler de **la place du Tiers-Monde** dans notre vie et notre souci. C'est une dimension permanente de la réflexion, grâce aux ateliers

« Tiers-Monde » et « Immigrés » lancés par la M.D.F. Et plus encore depuis 3 ans, avec la confrontation hexagone — T.M. Et ici même, il y avait 2 carrefours « Immigrés — T.M. ». Dans nos organisations syndicales, politiques ou ecclésiales, cette dimension T.M. est loin d'être toujours évidente ; et quand enfin on essaie de la prendre en compte, il n'est **pas facile** de voir quoi faire, et encore moins facile de le faire. Mais il ne fait aucun doute que c'est là **un lieu essentiel** de nos efforts à venir... et aussi de nos bagarres (contre les autres... et contre nous-mêmes) !

Finalement, pour nous, la rencontre de l'autre et la **confrontation** ne sont pas un exercice d'ascèse, ni un effort pour je ne sais quel consensus. Non ! **c'est notre façon très concrète** (et parfois très onéreuse) **d'être d'Eglise** ; je me confronte avec toi, nous nous confrontons les uns aux autres, parce que nous savons qu'il est impossible à une personne ou à un groupe de faire le tour de Jésus Christ et de son Eglise. N'est-ce pas pour cette raison, au plus profond, que cette Rencontre Nationale est pour nous un grand moment ?

Regards sociologiques

En empruntant une partie de votre langage — le terme de « visée » a été assez souvent employé — je retiens deux éléments :

Le premier élément, c'est que, dans l'effort de réflexion qui est ici mené, la visée est « promotionnelle ». Il s'agit de promouvoir l'homme.

Le second élément de cette visée : cette promotion ne peut se faire sans une transformation assez radicale des rapports sociaux et, à travers cela, de la société tout entière.

Une visée promotionnelle

1) En caricaturant un peu, on peut dire qu'il y a d'une part l'action de correction et, d'autre part, l'action de promotion.

L'action de correction (ou de réparation) se situe par rapport à des handicaps sociaux : les personnes du 3^e âge sont délaissées, les immigrés ne sont pas accueillis et ne trouvent pas de logements décents, les chômeurs n'ont pas les moyens d'équilibrer leur budget... On va donc faire appel à des « correctifs », à des aides : appel à la générosité et aux institutions spécialisées... Ces correctifs sont assez caractéristiques de l'action dite caritative et de l'action dite sociale : les assistants sociaux et assistantes sociales passent une bonne partie de leur temps à corriger les erreurs de la société économique. Le Secours Catholique, sur un autre registre, distribue une bonne part de ses ressources dans cette perspective de correctifs.

Prenons acte de ces différentes formes d'action. D'après ce que j'entends aujourd'hui, ces formes ne vous apparaissent pas suffisamment accomplies. Votre « visée » se situe bien au-delà : dans une perspective globale de la promotion de l'homme.

Il y a donc une prétention de votre part à situer ce que vous faites dans cette perspective que j'appelle « promotionnelle ». Que signifie cette prétention ? En quoi est-elle plus ou moins annonciatrice de l'évangile, ou bien est-elle indifférente au message évangélique ? D'autres gens, non croyants, ont une idée semblable de la promotion des hommes.

2) Cette « **visée promotionnelle** » — d'après ce que j'entends — s'appuie sur une valeur qui apparaît fondamentale : la capacité des personnes à inventer, à imaginer leur propre devenir ; certains parmi vous ont dit : la capacité à « rester debout ».

L'action « dite sociale » souvent en France veut remédier aux handicaps sociaux. Les institutions qui aident les hommes aujourd'hui dans une perspective de promotion — que ce soit les institutions sociales, les institutions politiques, les institutions de justice — vont rarement au-delà du remède aux handicaps. D'ailleurs elles sont ordinairement très pessimistes sur l'homme. En ce sens elles sont à droite. Elles ne font pas confiance à l'homme. Elles lui mettent des garde-fous. L'institution Eglise leur est très proche dans bien des cas. Alexandre Sanguinetti affirmait récemment : l'Eglise ne peut être qu'à droite, à ce sujet. Or tout le discours entendu ici va contre cette perspective : c'est un discours optimiste, qui tend à « responsabiliser » les gens, à leur permettre d'être « partie prenante » — on a dit « du Peuple de Dieu » — j'ai envie de dire : « du Peuple » tout court...

Peut-être, d'ailleurs, est-il plus facile de faire partie du Peuple de Dieu et d'y prendre sa place, que de faire partie du Peuple tout court... pour un certain nombre d'exclus aujourd'hui...

3) Cette visée promotionnelle s'accompagne de la nécessité d'être au clair sur ce que l'on vit. Les carrefours ont insisté pour dire combien il était nécessaire aujourd'hui d'être informé de la réalité des choses. Il ne semble pas possible de rendre l'autre capable de son propre combat sans compréhension de ce qui se passe, sans analyse sérieuse. Le carrefour Vie locale a insisté là-dessus.

Il est vain de croire à l'autonomie des gens, si les **moyens de cette autonomie** ne sont pas donnés. Certains carrefours ont insisté pour faire apparaître qu'au niveau des travailleurs, des exclus, d'un certain nombre de gens qui ne participent pas aux biens de la société, il y avait une demande forte d'**information** et de **compréhension** de ce qui leur arrive... Cette demande est-elle honorée ? En quoi l'action que nous menons prend-elle en compte cette insistance ?

4) Cette visée promotionnelle ne doit pas ignorer l'efficacité. Deux stratégies sont apparues :

Une stratégie de présence : on veut vivre l'amitié et la partager avec d'autres. Cette amitié — on l'a vu — est capable d'amener et d'entraîner des gens à l'action.

Pour certains, cette stratégie de présence est insuffisante. Son lien avec les structures économiques n'apparaît pas.

D'où une **stratégie de transformation des structures**, par l'action dans les partis politiques, dans les syndicats. Certains ont exprimé que si on n'allait pas jusque là, l'action menée était « in-signifiante » au sens précis du terme. D'autres exprimeront quelques réserves à ce sujet. « La militance n'est pas forcément un chemin pour la foi ».

Alors faut-il privilégier l'une ou l'autre des stratégies ? Faut-il les combiner ?

En fond de tableau, la question déjà ancienne de l'engagement politique et syndical des clercs et des religieux.

5) Cette visée promotionnelle touche au domaine du politique. Et semble-t-il pas avec n'importe quelle **action politique**. Sachant que la relation au niveau du politique se fait toujours **sur fond de violence** — dans un carrefour quelqu'un a dit : je reçois plein de coups, est-ce que j'ai le droit d'en donner ? — il faudra pousser plus avant l'interrogation. On en est resté ici à une approche superficielle.

Une transformation des rapports sociaux

On a parlé « partage du combat des hommes ». Il y a, semble-t-il, assez large accord sur l'enjeu de ce combat.

1) **Toute l'organisation économique semble brimer** les gens et s'opposer à cette « promotion des hommes ».

D'une part, il y a chez un certain nombre d'entre nous la volonté de **déplacer**

la notion de travail. Le rêve du travail « épanouissement de l'Homme » a atteint ses limites. Le travail est plutôt perçu dans sa dimension d'aliénation. Clément en a parlé et je n'insiste pas. Encore qu'apparaisse une contradiction intéressante. Au moment où le travail apparaît surtout avec ses aspects négatifs, les femmes, elles, ont revendiqué le travail dans son aspect de libération ; au moment où des collectifs de chômeurs se disent : « On nous a bourré le mou avec toute l'organisation de la société autour de l'idée de travail » ; au moment où les événements de 1968 et la crise de société que nous vivons aujourd'hui remettent en question cette conception du travail comme base de la société, on entend les femmes dire : « Pour nous, le travail est peut-être un type d'approche pour la libération ».

Récusant cette notion de travail comme base de la société, la critique a été sévère, d'autre part, sur **l'idée de profit et de gain d'argent...** Il y aurait intérêt à préciser ici la pensée. L'alternative est-elle dans les économies planifiées ? Mais celles-ci font réapparaître aujourd'hui la notion de profit...

Certes des jalons ont été posés pendant ces deux jours concernant la nouvelle organisation économique :

Une **conception différente de l'aménagement de l'espace.** Le groupe « Vie locale » en a longuement parlé. Quand des communes sont en état de mort lente, faute d'activités, on peut toujours organiser la fête, la rencontre, témoigner du compagnonnage avec la population, l'aboutissement est la disparition.

Il faut poser d'autres interrogations. La fête peut jouer un rôle de voile. La gestion des intérêts à court terme d'une commune n'est plus suffisante. Les citoyens ont sans doute l'obligation de poser d'autres questions.

Une **conception différente de l'aménagement des conditions de vie :**

Le groupe « femmes » s'est longuement exprimé pour indiquer la nécessité qu'il y a d'aborder les problèmes du couple et de la sexualité de manière nouvelle ;

Le groupe « jeunes » a plus qu'évoqué la nécessaire réorientation du système scolaire actuel tourné vers l'entrée au travail. Les choses de la cité sont peut-être plus importantes que les choses du travail.

Cette prise en compte des affaires de la cité est une perspective dans laquelle il y a urgence à se situer. Le Travail n'est pas une finalité. Or alors la vie apparaît sans issue : les jeunes expriment cela à leur manière : Tout est con pour eux ; l'école c'est con ; le boulot, c'est con ; tout est con.

2) Cette transformation radicale des rapports sociaux implique **un autre système de répartition des pouvoirs...** qui fasse droit aux pauvres, aux exploités, aux

immigrés, et en général à tous les exclus ... qui ne parque pas les gens dans des réserves, ainsi que l'a rappelé le groupe 3^e âge...

Si l'on regarde les groupes sociaux aujourd'hui, on peut distinguer en gros et pour faire bref, trois catégories de population (cf. la typologie d'A. MEISTER) :

- 1^{re} catégorie de population : ceux qui ont les biens sociaux et les biens économiques, et qui se les partagent, et qui se les répartissent. Ils n'ont pas de peine à s'adapter à la vie d'aujourd'hui, puisqu'ils ont justement en jouissance ces biens, y compris les biens politiques (pouvoirs).
- 2^e catégorie de population : ceux qui espèrent arriver à obtenir une partie de ces biens sociaux et économiques. Leur aspiration a vraisemblablement des chances d'être satisfaite. Ceux-là vont justement s'investir dans le travail, pour parvenir à cette possession.
- 3^e catégorie de population : elle sait qu'elle ne parviendra jamais à partager ces biens économiques, sociaux, culturels, politiques. Elle répond, par rapport à la société, sous deux formes aujourd'hui :
soit sous forme de **marginalisation** par rapport à ces biens,
soit sous forme de **délinquance**.

Il y a, semble-t-il, apparemment entre l'ensemble des conceptions entendues et l'**option socialiste**, si j'en crois certains propos. Mais où se trouve ici la certitude ?

Quand on pose les problèmes de conquête du pouvoir — certains l'ont souligné — il y a fréquemment apparition de sectarisme, d'intolérance, de coups bas.

La **conquête du pouvoir** fait surgir de nouveaux notables, dont on n'est jamais sûr qu'ils soient plus « partageurs » que les anciens. De toute façon le risque doit être couru. Peut-être faut-il réfléchir à quelques garde-fous... On a fait allusion et souligné l'importance de l'engagement dans une institution ou une association, parce qu'il avait valeur de témoignage. Dans le même temps, cet engagement porte une ambiguïté. Il peut être écran à la démarche de foi : les institutions peuvent devenir rigides. Elles vieillissent. Elles peuvent chloroformer les initiatives, aseptiser la militance, récupérer les dynamismes.

Pour autant, il faut vivre avec cette ambiguïté. Comment faire dès lors que cette répartition nouvelle des pouvoirs, semble-t-il très souhaitée, prenne en compte de **faire droit aux exploités, aux pauvres, aux exclus ?**

Ce désir d'organiser d'une autre manière la répartition des pouvoirs ne peut pas ignorer la **lutte des classes**. Clément y a fait allusion et la plupart d'entre vous aussi.

Enfin, cette perspective décrite va à l'encontre de l'ordre économique et politique actuel. L'organisation actuelle ne fait pas droit à l'expression de ceux dont on a parlé pendant ces deux jours.

3) Troisième volet dans cette action qui vise à une transformation radicale : faire droit à la **prise en charge des gens par eux-mêmes**. Allusion a été faite à un certain nombre de moyens :

Tout d'abord la **diffusion de l'information** : Il y a souvent rétention de l'information, derrière le paravent de l'opportunité. Il y a mise sous clé de l'information par ceux qui détiennent le pouvoir.

Mais aussi la réflexion pour un **effort critique** par rapport aux stratégies des pouvoirs en place. On a souligné deux faits qui apparaissent assez significatifs :

- La centrale de Belleville placée à la périphérie de 4 communes, et non au milieu d'une seule commune. Quand on sait la difficulté des pouvoirs locaux à se concerter, on rend de cette façon la réflexion précaire et désordonnée...
- Le supermarché entre deux villes, qu'on installe sur le territoire d'une commune de 100 habitants, de manière à ce que les commerçants des deux villes n'aient pas leur mot à dire.

Voilà deux exemples de stratégies qui sont développées, qui révèlent des intérêts opposés. On s'est insurgé contre cela. Est-ce parce que le rapport de forces n'est pas en notre faveur ou est-ce parce que la démarche ne fait pas droit à ce qui est fondamental : l'expression de ceux qui sont concernés ?

A travers tout cela, quels enjeux se révèlent ? Faire droit à la prise en charge des gens par eux-mêmes nécessite de faire apparaître une inversion dans l'actuelle conception de la démocratie. **D'une démocratie descendante et concédée, passer à une démocratie ascendante et participative**, le mot « participation » ayant été quelque peu galvaudé : sur cette notion, il me semble que notre débat ne fait que s'ouvrir.

Quelle cohérence est la nôtre ? Nous pouvons tenir des discours sur la démocratie ascendante et de participation, et là où nous vivons, ne pas la pratiquer.

Enfin, il nous faut être conscients que, dans l'institution Eglise, et qui est perçue de l'extérieur comme n'importe quelle institution, cette démocratie ascendante n'est pas toujours mise en valeur. Nous avons quelque peu à balayer devant notre porte.

Voilà quelques-unes des réflexions qui me sont venues en vous entendant et que je soumets à votre critique ...

Joseph Merlet.

Approches théologiques

Il fut un temps où des missionnaires pouvaient prétendre annoncer l'Évangile sans avoir à se préoccuper outre mesure des « chemins » sur lesquels leurs auditeurs avançaient déjà (peut-être) vers ce même Évangile. Aujourd'hui la sensibilité commune semble différente, nettement. On estime en effet, assez généralement, que des voies se dessinent au cœur des expériences humaines, comme autant d'accès « possibles » vers la foi. Il s'ensuit, pour les témoins de l'Évangile, un changement d'attitude assez remarquable : de possesseurs tranquilles d'un message à transmettre, les voici devenus observateurs attentifs d'une vie qui peut être riche des prémices de la Bonne Nouvelle qu'ils ont mission d'annoncer !

Toutefois, cette conviction et le langage dans lequel elle s'exprime ne sont pas sans poser de problèmes de fond. On a lu ou entendu par exemple que « pour aller à la foi, il y a des étages »..., qu'il existe des « pierres d'attente », que la foi est en « filigrane dans les événements », que « des dynamismes rejoignent le dynamisme de Jésus Christ », et que « les Actes des Apôtres semblent se prolonger » dans des événements actuels. Tout ceci pour rendre compte de « chemins possibles » vers la foi. Mais après tout, de quelle « possibilité » s'agit-il ? Celle d'une simple éventualité ou celle d'une solide espérance ? De quelles pierres d'attente ? Seraient-elles déjà ouvragées en fonction d'une certaine construction, ou disponibles pour des édifices fort disparates ? Et si la foi se tient en filigrane dans la vie, précéderait-elle donc, réellement, toute annonce, ce qui ferait alors des « chemins possibles » une expression bien faible ? Enfin pour les dynamismes qui rejoignent celui de Jésus-Christ, seraient-ils dès le départ prédestinés à s'orienter vers l'Évangile, quoi qu'il en soit des intentions de leurs promoteurs ?

Ces différentes interrogations signalent que les rapports entre foi et réalités humaines, au niveau en tout cas des expressions citées, ne paraissent pas très clairs.

Nous nous proposons ici de réfléchir à leur sujet pour essayer autant que possible de lever le flou apparent qui enveloppe le type de relation qui noue la vie des hommes et la foi de l'Évangile.

Par ailleurs une autre question se pose. Nous remarquons habituellement les signes de l'Évangile à propos d'actions, de dynamismes, d'engagement aux effets positifs et bénéfiques (éveil des consciences, respect des autres, liberté,

solidarité...). Il arrive, pourtant — c'est au moins le cas d'un témoignage — que nous soyons surtout confrontés à l'expérience de l'échec : le chômage qui dure et dont on ne sait comment on peut sortir, l'insuccès d'une action... Mais alors, rien n'est dit de l'Évangile ni de sa lumière pour « lire » dans la foi ces expériences « négatives ». Quel est le sens, quelle est la justification de cette « élection » pour le seul positif, aux deux sens possibles du mot élection : démocratiques, puisque une majorité de témoignages opte pour ce type de lecture, et au sens ignatien, celui d'un choix délibéré.

Ces deux questions de fond surgissent des témoignages entendus, d'expressions des carrefours, et d'exposés dont l'objectif était pourtant de clarifier, si possible, ce que nous entendons par « chemins de la foi ». Les propositions qui suivent se présentent dès lors non comme des réponses, mais beaucoup plus comme des pistes de travail. Peut-être même n'offriront-elles qu'une organisation des questions, selon la petite phrase entendue au moins deux fois depuis le début de notre rencontre (ce sera donc la 3^e) : « je croyais avoir les réponses et on m'a changé les questions ! ».

Réalités humaines “ autonomes ”

Il serait bon de distinguer dans nos comptes rendus et nos appréciations ce qui correspond à des « fois » humaines de ce qui correspond à des besoins, à des aspirations humaines élémentaires, à des réalités incoercibles dont l'absence fait mal, abîme ou même mutile. Ces besoins et aspirations se tiennent en deçà des idéologies ou des « fois ». Ils concernent l'essentiel et le prioritaire, le fondamental, hors duquel il deviendrait bien difficile de vivre.

Aussi pourrions-nous essayer tout d'abord un inventaire de ces besoins essentiels si fréquemment exprimés dans nos rapports et dans nos échanges. Pour cela sortons des chemins qui nous sont habituels, laissons les présentations anthropologiques coutumières, et partons simplement de propositions beaucoup plus existentielles, élémentaires, telles que, par exemple, certains psychologues aujourd'hui les formulent. Je m'appuierai pour cela sur la proposition d'un auteur peu fréquenté chez nous, Maslow. Imaginons une pyramide (un triangle sur nos papiers) à cinq étages. Celui du bas sera bien entendu le plus large, le plus important. Sa disparition entraînerait l'écroulement des autres. Par contre celui du haut pourrait s'en aller : le triangle deviendrait simplement un trapèze ! Le premier étage, fondamental, correspond pour Maslow aux **besoins physiologiques** (manger, boire, dormir, se vêtir, ne pas avoir froid). Ceci correspond dans les

carrefours et les comptes rendus, à tout ce qui tourne autour du salaire en tant qu'il conditionne le vivre et le couvert, en tant qu'il permet de gagner vraiment sa vie. Une telle approche de la notion de travail est peut-être contestable, mais elle est concrètement vérifiée : ne cherche-t-on pas un travail pour vivre ? et Cette exigence est tellement profonde et première qu'elle n'est pas uniquement le propre de l'homme mais celui de tout vivant : la faim fait sortir le loup du bois ! Militer pour avoir de quoi manger n'est donc pas obligatoirement comme tel le royaume de Dieu qui avance, mais un réflexe naturel, sans lequel on serait proprement dénaturé et, à la limite, proprement détruit puisqu'il en va de la vie au sens le plus élémentaire du mot.

A ce sujet l'Eglise a même envisagé des possibilités, souvent tues ou oubliées, dont il serait pourtant, éventuellement, utile de se souvenir. Quand, par exemple, un homme a vraiment faim au point de risquer, pour lui ou les siens, les pires dangers de la pénurie alimentaire, il peut « voler » (en fait le terme est alors impropre) de quoi survivre. De même la morale envisage la pratique de la « compensation occulte » lorsque l'employée de maison, par exemple, payée injustement au-dessous du traitement normalement convenable, peut récupérer sur les biens de ses maîtres, et de façon suffisamment discrète pour ne pas perdre sa place, ce qui lui est dû !

Le deuxième palier correspond pour Maslow au **besoin de sécurité**. Ce besoin est en relation étroite avec le précédent, mais il le situe dans le temps, dans l'histoire. Au besoin de travailler pour vivre s'adjoignent ainsi ceux de la sécurité de l'outil de travail, de la sécurité sociale, de l'assurance, de la retraite, de la sécurité de l'emploi. Autant de dispositions sous-tendues par l'idée que, sans sécurité, les hommes risquent d'être emprisonnés par une angoisse obsessionnelle, une peur des lendemains fondée sur l'expérience cruelle des méfaits de la pénurie. Cette prison aliène et peut même devenir mortelle : la peur qui naît de cette insécurité peut en effet devenir extrêmement dangereux et dégradante. Répondre à ce besoin de sécurité apparaît donc tout à fait humain, au sens le plus naturel du mot, quelle que soit l'idéologie ou la foi à laquelle on adhère par ailleurs.

Au troisième palier nous rencontrons **les besoins de coopération**. Il faut entendre par là tout ce que nous mettons, nous, sous les termes de solidarité ou de relations avec les autres. L'homme ne peut pas vivre seul, il n'est pas fait pour vivre seul. Ce n'est pas un privilège biblique que d'affirmer cette conviction ! Tout ce que nous sommes provient en effet d'un collectif, comme on dit aujourd'hui. Nos chromosomes, notre physiologie, notre psychologie aussi, la langue que nous parlons, l'accent que nous prononçons, notre culture, c'est-à-

dire notre façon d'entrer en rapport avec les autres et avec l'univers... autant de réalités tributaires de collectifs qui, lorsqu'ils sont supprimés ou simplement gravement altérés, entraînent vers des dérives mortelles : l'homme seul est un homme perdu. Certains se suicident de solitude, de manque d'amitié ou tout simplement de solidarité. Du coup il est probable que les « manifs » et l'ensemble des solidarités dans lesquelles elles s'inscrivent ne sont pas seulement motivées par des requêtes pour l'amélioration de la vie dans la mesure où, justement, elles offrent en même temps le signe et l'expérience d'une authentique solidarité. L'ordre du politique intègre également cette exigence : pas d'homme qui vive hors d'une organisation, d'un groupe — qu'il en soit bénéficiaire passif ou membre actif —. Les carrefours et les témoignages se sont fait l'écho de ce désir profond de faire quelque chose ensemble (cf. le témoignage des chômeurs) ou, à l'inverse, du mal que l'on éprouve lorsqu'on est isolé, laissé de côté, indésirable ou jugé irrécupérable. Ainsi l'expérience syndicale signifiera-t-elle bien souvent plus qu'une simple organisation pour des améliorations matérielles ou de sécurité.

Dans un autre registre, celui de l'accueil des chemins différents, des différences de langage et d'expressions (reprises ce matin par Clément en particulier) nous reconnaissons comme une richesse la rencontre avec l'autre comme différent de soi. Expressions multiformes du profond besoin de coopération. Mais ce n'est pas du tout là encore une propriété évangélique : des hommes tout à fait incroyants aiment bien discuter avec d'autres, échanger des idées, et s'enrichir au contact de différences humaines. L'amour est d'ailleurs à ce prix. Aussi, l'importance que nous donnons à l'être-avec et notre désir profond de rencontrer l'autre sont-ils donc d'abord redevables de préoccupations humaines essentielles et indispensables.

En avant-dernier palier de la pyramide apparaît **l'estime de soi**.

Il ne s'agit pas du tout, pour Maslow, d'une espèce d'orgueil ou de présomption, mais du besoin d'être reconnu, estimé, d'être quelqu'un. C'est à ce palier que l'on pourrait situer quantitativement la plus grande partie des remarques et des réflexions entendues, et c'est là que notre retentissement paraît le plus fort.

Quelques exemples :

- La requête des femmes à être reconnues comme des personnes humaines.
- La volonté d'être respecté, reconnu, à peu près dans tous les carrefours et les témoignages.
- Le salaire perçu comme la reconnaissance de ce qu'on est, comme valorisation de l'homme et, au contraire, « l'humiliation » de devenir chômeur, inutile.

- Le refus d'être écrasé, la souffrance qu'on éprouve lorsqu'on ne reçoit pas d'explication, car on n'est plus alors « quelqu'un », mais l'exécutant passif de décisions qui viennent d'en-haut.
- La souffrance d'être assisté, d'être déprécié aux yeux des siens.
- Les chômeurs qui s'entendent dire « on n'a plus besoin de toi ».
- L'interdiction de parler (cf. le témoignage sur l'esclavage), la souffrance de ne pas pouvoir proférer une parole dans laquelle on exprime ce que l'on est.
- Cette sorte de mutilation de l'être humain, brimé dans sa personnalité la plus profonde avec des jugements ou des perceptions comme « être un pourri, un maudit », « on nous traite comme des chiens », « nous sommes logés comme des cochons ».
- Le désir des jeunes d'être reconnus et celui du 3^e âge de vivre une véritable indépendance.

Nous avons ainsi entendu une quantité d'expressions qui gravitent autour de ce que Maslow appelle l'estime de soi.

Dans notre langage, nous parlerions plus volontiers de dignité et de respect de la personne humaine. Mais les requêtes signalées à l'instant ne sont-elles pas souvent chez nous sous-tendues par des préoccupations de type idéologique dans la mesure où cette majoration de l'estime de soi dans nos témoignages se réfère aux options propres à notre foi. Cependant, de toute façon, quelle que soit l'importance que nous lui donnions, cette exigence demeure absolument nécessaire pour l'homme et aujourd'hui peut-être plus que jamais car nous vivons un temps où elle est fréquemment bafouée, non seulement au niveau économique, social et politique, mais même à celui de lectures scientifiques et philosophiques (il faudrait intégrer ici l'impact de philosophies structuralistes au terme desquelles la réalité de la personne humaine devient un leurre).

Au cinquième et dernier palier, Maslow parle d'**auto-réalisation**. Il s'agit pour l'homme de se réaliser lui-même, d'être responsable de sa propre réalisation, notamment par une œuvre, une action dont l'accomplissement devienne langage sur ce qu'il est lui-même et dont une expression sublime sera par exemple l'œuvre d'art. De façon plus prosaïque il s'agit du travail au sens noble, du bel ouvrage que l'on accomplit comme un acte de vocation. On peut ainsi aimer

être aviateur ou être pâtissier, car à ce niveau il n'y a pas de sot métier s'il correspond à un désir d'accomplissement profond de l'homme. Nous voyons bien le décalage qui se creuse entre ce travail comme expérience d'auto-réalisation et l'expérience concrète du travail tel que nous le pratiquons bien souvent. Il faudrait situer dans ce contexte les remarques entendues sur la solitude du désœuvrement pour le 3^e âge, et celles sur l'irresponsabilité propre à certaines tâches. L'homme frustré de cette dimension se perçoit vide et stérile ou, ce qui revient finalement au même, réduit à n'être plus qu'une mécanique.

Deux remarques complémentaires :

1. La disparition, ou la grave atténuation de l'une de ces dimensions, sera vécue comme une mutilation. A la limite, il n'y aura plus qu'un homme gravement dénaturé. Toutefois cet échec pourra être vécu, au cœur même des frustrations qu'il provoque, comme question ou comme stimulation. Ceci demanderait à être étudié à partir de la deuxième question posée au début sur la signification chrétienne de l'expérience de l'échec.

2. Les différents paliers de cette pyramide fonctionnent normalement en tension les uns par rapport aux autres, et les frontières d'un étage à l'autre sont parfois bien floues. Un exemple : l'exigence de coopération se traduira en termes d'oubli de soi pour le bien commun, et en même temps la requête d'estime de soi demeurera vivante. Mgr Ferrand citait tout à l'heure la remarque suivante : « Si mon engagement, disait quelqu'un, devait briser l'équipe, je retirerais ma candidature ». .

Ce n'est pas obligatoirement là le témoignage d'une expérience chrétienne.

Quelqu'un qui a besoin de vivre une solidarité avec les autres et qui, seul, livré à lui-même, se trouverait perdu, est capable de signer une phrase pareille, quelle que soit la foi à laquelle il adhère par ailleurs.

Réalités, valeurs et finalités humaines

Les réalités humaines ont leur consistance propre. La fameuse pyramide de Maslow les décline comme conditions élémentaires pour rendre l'homme « humainement » heureux. Par conséquent le souci de les faire respecter est susceptible de mobiliser une existence humaine et de lui donner l'occasion de s'accomplir. Nous en avons des exemples concrets dans la rencontre de nombreux « heureux » qui ne cherchent pas du tout du côté de la foi ou de ses requêtes, du

moins provisoirement. Cet « humain » qui a son ordre est même parfois présenté et vécu de façon organisée et cohérente. On passe alors de la **réalité humaine à la valeur humaine**. Ainsi la pyramide de Maslow est-elle déjà une proposition finalisée car elle présente une hiérarchie, un classement : Maslow met au sommet de sa pyramide l'auto-réalisation, puis au-dessous l'estime de soi. Pourquoi pas l'inverse ? Il opère donc un choix. Il organise des réalités humaines selon une **finalité et donc un ordre de valeurs**. On pourrait imaginer, par exemple, la valorisation d'autres étages de la pyramide en relativisant les autres en fonction de cette nouvelle hiérarchie. Ainsi, en restant dans la ligne de ce qui a pu être exprimé entre nous et du point de vue strictement humain, on pourrait dire de notre groupe : il a un sens profond de la personne humaine et tout le reste tend à être organisé en fonction du respect et de la dignité de la personne humaine. Pour lui les luttes et les exigences des dynamismes collectifs visent que les gens soient respectés, responsables... Toutes les valeurs et leurs contraintes s'éclairent et se situent alors à cette lumière. « Injustice », par exemple, s'appliquera aux organisations ou aux dynamismes qui contrarient notre organisation de valeurs, perçue bien entendu, secrètement au moins, comme la meilleure.

Mais il y a une autre façon de considérer les choses : l'organisation en question peut s'articuler sur des réalités extérieures à la fameuse pyramide. A ce moment-là on ne gonfle plus un des étages pour satelliser les autres autour de lui, mais on les réfère à un « ailleurs ». Un exemple de cette sortie des limites de la pyramide apparaît lorsque des personnes ou des groupes se tournent vers la drogue, grâce à laquelle ils partent en « voyage » hors des frontières de la tristesse et de la morosité habituelles. Peut-être la grave frustration de l'un des étages de la pyramide provoquera-t-elle le désir d'une telle fuite. Qu'importe : le fait est là. Mais il arrive aussi que le regard vers cet « ailleurs » soit motivé par des raisons que nous estimons au moins, nous, plus nobles, celles qui correspondent aux fameuses « fois » humaines, aux idéologies et à leur propre transcendance (au sens où l'égalité, la vérité, la justice, sont des réalités inaccessibles, toujours à poursuivre, et donc, en quelque sorte, transcendantes). Idéologies, mais aussi religions et, parmi elles, le christianisme. Dès lors, devant cet éventail de possibilités « idéologiques » **les valeurs** dont il vient d'être question deviennent véritablement disponibles. **Non pas « neutres »** comme on l'a entendu une fois depuis hier, **mais disponibles**. Ces valeurs sont en effet susceptibles d'entrer dans des organisations idéologiques ou religieuses fort différentes. Un exemple : la valeur d'oubli de soi, chère aux prédications de retraites, n'est pas, en fait, propriété chrétienne. Il existe en particulier une nouvelle méthode de vente qui la compte sans problème dans ses principes premiers, en

faisant même référence explicite à la philosophie de Rogers ! Plus un vendeur est capable de s'oublier lui-même, c'est-à-dire de ne plus penser à lui ni à son chiffre d'affaires, mais au véritable bien du client, plus il est efficace ! Oubli de soi, vertu chrétienne ? Oui mais il faudra voir de près ! Un chrétien sera appelé à vivre l'oubli de soi, mais l'oubli de soi comme tel ne sera pas une valeur chrétienne.

Autres exemples : la solidarité des Waffen SS ou celle des gangs, ou encore celle des trusts est authentique ! Et pourtant, s'il y a vie chrétienne il y aura solidarité. La confrontation : il suffit d'être philanthrope pour l'accepter et pour se rendre compte avec un peu de bon sens que la « différence » est capable de nous enrichir. Oui, les valeurs sont disponibles. Qu'est-ce qui les finalise ? Voilà le problème et, déjà, la réponse.

Foi chrétienne et réalités humaines

Nous pouvons désormais approcher de plus près les questions concernant le rapport entre les réalités humaines et celles de la foi. Partons d'une expression entendue parmi nous : « Sur les chemins de Jésus-Christ on trouve d'autres chercheurs ». Il faut ajouter que certains de ceux-là vivent épanouis et généreux, sans avoir pour autant à se référer à la foi. Heureusement ! Ainsi défendre les paumés ne sera certes pas étranger à l'Evangile. Peut-on dire autre chose ? Mais oui : défendre les paumés pourrait de soi ne rien à voir avec la foi de l'Evangile. **La foi est en effet absolument « gratuite »** ! A la limite, d'un point de vue strictement humain, elle ne sert à rien ! Si elle « servait » à quelque chose, nous serions contraints, obligés de croire. Où serait alors la liberté dans la foi ? Peut-être qu'avec de telles remarques nous ouvrons les portes de la mystique. Ce ne sont pas des portes interdites.

Pour mieux situer ce qui est proprement de l'ordre de la foi, nous pourrions ici faire intervenir la notion de pauvreté, en la distinguant bien de celle de misère. Lorsque la pyramide de Maslow perd en effet l'un ou l'autre de ses étages, il se crée une situation de misère, infra-humaine, impossible à supporter pour qui a foi en l'homme et a fortiori pour le chrétien pour qui tout homme est image de Dieu. Il faut lutter contre cette « misère », c'est l'urgence des urgences, qu'elle étende ses méfaits au plan physiologique, ou de la sécurité ou de la coopération ... La tradition de l'Eglise nous le rappelle même largement : combien de congrégations religieuses se sont constituées en ayant pour objet la proposition de la foi au cœur de dynamismes de « libération de l'homme », comme on dirait aujourd'hui (soigner, instruire, loger, secourir de la misère...).

La pauvreté à laquelle nous nous référons se présente comme tout autre chose. Elle consiste dans la capacité de dire : je ne peux pas m'en sortir tout seul, j'ai besoin de toi qui est différent de moi, pour être véritablement moi-même. Pauvreté et amour deviennent alors très consonnants et l'amour n'est jamais obligé mais toujours donné et reçu de façon gratuite.

La foi chrétienne est radicalement reconnaissance et expérience de cette pauvreté. Je ne m'en sors pas seul car Dieu a quelque chose à dire et à faire dans ma vie, et l'organisation des réalités humaines devient aimantée par cette certitude. Il m'a aimé le premier. Il est ressuscité, cet amour est donc vrai aujourd'hui même, tout est focalisé par cette certitude.

En bref, les fondations d'un édifice sont nécessaires pour sa construction mais ce n'est pas au niveau des fondations que l'on perçoit ce que sera la bâtisse. Ainsi pour **les réalités humaines** : elles seront **nécessaires** pour édifier le royaume de Dieu, mais, comme telles, elles sont absolument **insuffisantes**.

La symbolique du veau d'or ne la révèle-t-elle pas ? Le taureau symbolise la force, la puissance, la fécondité, la vie : nous faisons allusion au veau d'or à chaque fois que nous souhaitons, à l'époque des vœux, « et surtout la santé » ! L'or représente la puissance budgétaire, grâce à laquelle on peut faire des réalisations sociales, humanitaires. Le problème du veau d'or n'est donc pas le veau d'or en lui-même mais la finalité dans laquelle on engage les valeurs qu'il représente.

“ Chemins possibles ”

Jusqu'à présent nos réflexions ont pris un tour critique au nom du souci de respecter l'humain, de l'autonomiser convenablement par rapport à la foi. Entrons maintenant beaucoup plus dans une perspective positive de reconnaissance des réalités de la foi au cœur de nos expériences d'hommes. Pour cela, plusieurs exigences se présentent. Chacune est importante, mais ne prend son vrai sens que reliée aux autres.

1. L'Evangile, les signes du Christ, le Christ lui-même (mais déjà ces trois expressions tentent de dire le mystère selon diverses sensibilités spirituelles) ne pourront être reconnus que **sur le territoire d'expériences humaines** parce que le Ressuscité, le Christ parmi nous aujourd'hui, est Dieu fait « homme ». Or « l'humain » est un ensemble dont les principaux éléments correspondent à ceux de la pyramide envisagée tout à l'heure. Aussi la première des choses à

faire sera d'instaurer ou de restaurer cet humain, ou tout simplement de lui permettre d'advenir. Tout ce que nous mettons sous l'expression « libération humaine » devient à ce moment-là, non une préoccupation annexe, mais un objectif absolument fondamental.

Que l'homme existe sera, bien entendu, comme préoccupation chrétienne, source de multiples ambiguïtés, parce que si Dieu se dit dans l'homme, alors qu'il est le tout-autre, il faudra toujours compter avec le risque de le récupérer, de le séculariser, de le réduire aux dimensions de l'homme. De toute façon l'exigence restera indispensable, voilà une première piste, un premier chemin, non pas « possible », mais absolument obligatoire.

Au lieu d'un discours idéologique, nous sommes partis tout à l'heure d'un inventaire de besoins essentiels vus par un psychologue. On peut prendre, bien entendu, d'autres voies. A chacun de trouver la sienne, pourvu qu'elle respecte ce qui est absolument essentiel pour que Dieu puisse se dire dans l'homme, à savoir que cet homme vive et espère des relations et des solidarités qui lui permettent d'être responsable, qu'il ait une conscience et une liberté vivante. Même au sein des plus dures oppressions, il est vrai que lorsque Dieu rejoint l'homme, il rejoint un homme au cœur libre, hors de quoi l'amour qu'il propose et qui sauve serait un mot creux.

Nous ne pouvons donc engager la reconnaissance de l'Évangile, opérer une lecture chrétienne des événements ou une révision de vie que sur la base d'événements véritablement « humains » ou criant le désir de cet « humain ».

2. Pour reconnaître les réalités de la foi, il nous faut en outre **entrer dans l'ordre des significations**. En effet, seule l'histoire révèle le sens de ce que l'on vit. Sans elle nous resterions piégés dans l'instant et les interprétations les plus diverses deviendraient possibles : l'instant est comme un carrefour, d'où partent plusieurs routes, et l'histoire permet de reconnaître en la prenant l'une de ces routes. Les réalités de la foi n'apparaîtront pas au solde d'un inventaire de valeurs mais à la lumière du sens, du projet, qui révélera leur organisation concrète.

3. Une troisième exigence de lecture consiste à reconnaître que l'Évangile se signifie au cœur d'une vie d'homme, en termes de dépassement, **en termes d'ouverture** à l'autre et finalement au Tout-Autre. En Jésus-Christ, l'homme rencontre réellement Dieu sans se confondre avec Lui. N'est-ce pas l'une des leçons évangéliques du levain dans la pâte et du sel de la terre ? Il ne s'agit

donc pas pour la foi chrétienne de réaliser un être-avec qui n'aboutirait qu'à faire vivre comme un peu plus de pâte dans la pâte ou de terre dans la terre. Le sel ou le levain provoquent et manifestent en effet des ruptures, des différences, une ouverture sur autre chose, et autre chose à l'intérieur de l'humain. C'est pour cela que nous aurons toujours à questionner, par exemple, la façon dont nous nous exprimons (ce matin, Clément parlait de deux versants, deux faces. Mais quand une réalité est intérieure à une autre, peut-on parler de faces ?), en sachant que, de toute façon, notre discours pour dire le mystère sera toujours boîteux, ambigü, à reprendre.

Ce dépassement s'exprimera finalement en termes de grâce pour reprendre un mot classique, en termes de vie éternelle, c'est-à-dire en reconnaissant l'existence d'une autre vie, distincte de la vie naturelle, vraiment autre et pourtant si proche, réellement intérieure, car le Christ des Béatitudes nous conduit vers le Père.

4. Autre composante fort importante aussi : l'Evangile instaure **des relations spécifiques entre les hommes**. Ces relations se situent et se nouent au degré de profondeur de l'ouverture précédente. La phrase qui pourrait servir de repère et de source en même temps serait ici : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite en avez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Aimez vos ennemis ! ».

Vivre des liens avec des gens qui pensent comme nous, qui sont du même bord, n'offre de ce point de vue aucune originalité chrétienne. Il est « naturel » de vivre ainsi. Le ferment chrétien, lui, commence à partir du moment où cette assise, humainement nécessaire, certes, va s'ouvrir (j'allais dire souffrir, mais c'est corrélatif) pour que s'instaure la relation à la différence. Ceci suppose une certaine mort, mais pour une autre vie. On retrouverait à ce propos bien des situations indiquées dans les témoignages. Le Seigneur veut ainsi son Eglise comme au jour de la Pentecôte.

5. Enfin l'**aventure d'une lecture chrétienne** de l'événement est tellement « mystérieuse » que nous sommes toujours malhabiles lorsque nous l'entreprenons seuls. La subjectivité en l'occurrence est certes très importante parce qu'en définitive chaque personne reste responsable de son engagement dans la foi, mais la sincérité reste insuffisante pour éclairer les domaines de la vérité, et c'est là que l'Eglise joue un de ses rôles essentiels.

D'abord au seul niveau humain, l'objectivité naît toujours de la confrontation entre des subjectivités. Il est toujours utile de voir relativiser son propre point

de vue personnel par l'opinion des autres sauf bien entendu si tous pensent et réagissent à l'unisson. On ne fait alors que conforter et multiplier un point de vue individuel. D'où la difficulté dans laquelle on se trouve par exemple quand on écoute un orateur dont on sait à l'avance qu'il va dire ce que l'on pense déjà : l'applaudir à tout rompre pourrait bien n'être qu'applaudir de n'avoir rien appris !

Ensuite parce que l'expérience d'Eglise promet, assure, la présence du Seigneur ressuscité vivant au milieu de ceux qui se réunissent en son Nom. Si l'on veut reconnaître le Christ, ou ses signes, ou son action, il vaut mieux le mettre dans le coup de la recherche !

Du bon usage de la parole de Dieu

Dans le témoignage sur « aider, non assister », une petite phrase est significative : appuyer les faits par quelques textes de l'Evangile.

Ce propos (l'intention et la pratique vécues dans le témoignage évoquent autre chose) dénote l'une des plus belles ambiguïtés dans lesquelles se trouvent traditionnellement empêtrés nos pratiques et nos usages de la Parole de Dieu. Nous ne la prenons pas comme source mais comme preuve. Ceux qui ont des souvenirs du séminaire se rappellent la trop fameuse « preuve scripturaire ». Ce qui est vraiment à l'inverse de ce que nous dit la foi. Aussi pour nous inviter à poursuivre la réflexion et mettre en question un certain nombre de nos certitudes-réflexes, voici quelques propositions :

La lecture de la Parole de Dieu nous confronte à un problème de langage. Nous devons décoder un texte écrit il y a fort longtemps, et ce n'est pas parce qu'il est mis en français qu'il est traduit ! Ce décodage qui est le propre de l'exégèse et de l'herméneutique consiste à trouver le sens des textes. Déjà le problème est considérable. Pour deux raisons : il suppose un transfert culturel bien délicat. Ensuite, au-delà de ce transfert, il confronte au mystère d'une Parole de Dieu dite dans des langages d'hommes. Aussi, devant l'exigence de ce nécessaire décodage, la seule référence à la subjectivité est-elle très risquée. Le texte du témoignage qui parle des boiteux qui marchent, des aveugles qui voient et des morts qui ressuscitent, fournit-il par exemple une interprétation convenable ? De quelle claudication s'agit-il dans l'Evangile, de quelle cécité, de quelle mort ? Le décodage ou l'interprétation qui fonctionnent au niveau du témoignage sont nécessaires, certes, mais en même temps insuffisants pour rendre compte de la Parole de l'Evangile. Il ne s'agit pas de disqualifier le témoi-

gnage, mais de poser une question sur son interprétation afin de respecter la Parole de Dieu qui, peut-être, nous dit autre chose. Nous éprouvons bien cette difficulté en A.C.S. lorsque nous citons le Sermon sur la Montagne en oubliant que la « Montagne », dans la thématique biblique, comme le « désert » ou la « nuit », signifient la rencontre de Dieu. Aussi la récupération de ce discours au seul niveau socio-politique par exemple comporte-t-elle quelque chose de très ambigu. Le texte dit autre chose, plus en tout cas que l'interprétation habituelle que nous en faisons spontanément. Cette difficulté qui est de l'ordre du langage présuppose donc de notre part un dépassement par rapport à notre culture pour un accueil convenable de la Parole de Dieu. On objectera que l'Évangile est pour les petits et les humbles. Bien. Mettons-leur alors l'Apocalypse dans les mains, sans plus d'explications ! Or le phénomène apocalyptique déteint peu ou prou sur tous les textes de l'Écriture. Nos subjectivités, même collectives, sont prises à contrepied, comment s'en sortir ? Régulièrement nous tombons dans le piège d'interprétations subjectivantes, qu'elles soient le fait d'individus ou de groupes, emprisonnés dans leurs cadres de références particuliers. Pour sortir de cette difficulté ou au moins la gérer convenablement voici une triple référence :

- D'abord, bien se convaincre que **la Parole de Dieu est une source** et non pas un outil de travail. Elle est la publication permanente et normative du vécu de l'Église de Jésus-Christ. La Parole « publiée » un événement, selon le mot du texte conciliaire sur la Révélation. Cette Parole véhicule des ruptures par rapport à ce que nous vivons, ce que nous pensons, que ce soit au plan culturel ou même au plan spirituel. Cette Parole est bien de ce point de vue comme un glaive dans l'édifice de nos représentations et de nos habitudes.

- La Parole de Dieu porte en elle-même d'être **un modèle d'expression de la foi pour les hommes d'une époque donnée**. Les auteurs inspirés ont publié le mystère de Jésus-Christ avec les mots et les mentalités de leur époque. Si donc nous voulons le respecter comme Parole de Dieu, il nous faut faire à notre tour comme eux et entreprendre de dire le mystère du Salut avec les langages d'aujourd'hui. Ce n'est pas en nous contentant de répéter les textes antiques que nous respecterons et honorerons la Parole de Dieu. Elle demeure référence normative, mais nous appelle à ce titre à opérer comme ont fait nos pères dans la foi : l'exprimer dans nos langages actuels. Un exemple significatif est celui

de la prière des psaumes. Respecter la prière des psaumes, c'est dire notre parole à Dieu avec les langages vivants (événements et paroles) dont nous disposons aujourd'hui.

❶ Enfin, si la Parole de Dieu est **mystère confié à un groupe**, seul ce groupe peut en exprimer la véritable interprétation. Si la Parole de Dieu est Parole du Christ confiée à son Eglise, nous ne pouvons faire l'économie de l'Eglise dans la recherche du sens et de la nourriture que ce sens propose. D'innombrables difficultés apparaissent à ce propos : quelle est cette Eglise qui interprète valablement la Parole ? Comment fonctionne son interprétation ? Remarquons simplement qu'à partir du moment où apparaît la nécessité d'une Eglise pour interpréter, cette nécessité et cette Eglise ne peuvent pas être le fait d'une décision séculière ou humaine. L'Esprit même de Dieu qui anime la Parole intervient dans l'opération, et il y aurait à entreprendre ici une méditation sur le magistère comme service capable, moyennant l'assistance de l'Esprit, de publier régulièrement dans l'Eglise et au nom de l'Eglise le sens que la Parole éternelle ne cesse de proclamer dans l'histoire. Evidemment, là aussi nous retrouvons des problèmes d'exégèse et de décodage en fonction des systèmes culturels à travers lesquels s'exprime l'Eglise. Nous pourrions par exemple (à titre de boutade, mais non sans intérêt) tenter une justification du langage romain ! Si Rome en effet s'exprimait dans notre langage, les catholiques des autres continents crieraient à la persistance indue de l'impérialisme occidental ! Si Rome parlait « africain », c'est nous qui crierions à l'invasion de l'authenticité africaine dans l'Eglise. Si Rome optait pour un langage asiatique, nous lui reprocherions de placer ses assurances en fonction du péril jaune !

Alors, pour que tout le monde soit d'accord et appelé aux mêmes exigences, à vivre l'exode des cultures particulières pour cheminer vers cette vérité de Dieu fondamentalement « différente », il faut bien que Rome use d'un langage que personne ne parle !

Une dernière entreprise serait à engager, la plus utile pour notre travail. Il faudrait en effet, maintenant, reprendre les expressions qui ont été au point de départ de notre réflexion, et les confronter aux principales propositions qui viennent d'être faites. Cette démarche critique ne viserait pas tellement la recherche d'une bonne écriture mais bien plus la remise en cause et l'approfondissement de nos façons de lire la foi dans nos vies pour mieux y discerner, et avec toujours plus de vérité, les signes et l'action du Ressuscité.

Michel Dagrás.

Des bilans...

...des germinations...

...des appels

En novembre 1976, la première Rencontre Nationale fut l'occasion de prendre conscience d'un certain nombre de choses importantes, et même concrètement d'ouvrir certains « chantiers » (cf. L.A.C. N° 62). Trois ans plus tard, et sur quelques points seulement, voici où l'on en est et vers où l'on va...

Au travail et en Action Catholique

Au départ, un constat : dans les équipes associées, de plus en plus nombreux sont ceux qui se retrouvent à la fois en responsabilité A.C. et au travail. Or, il n'existait jusqu'alors aucun lieu où pouvaient se confronter ces deux types d'expériences. Les responsables du B.R.A., ayant perçu chez un certain nombre le désir d'approfondir le sens de cette situation, ont donc lancé un appel auquel une douzaine ont répondu positivement pour une première rencontre en octobre 77.

Le groupe se répartit d'une façon à peu près égale entre A.C. Monde ouvrier et A.C. Monde Rural, avec, selon les cas, un travail salarié à plein temps ou à mi-temps depuis quelques années au moins, ou, chez certains, des responsabilités d'animation d'ensemble au service de l'Association ou de la Mission Ouvrière. Mélange de membres des Equipes Associées, Mission de France et autres.

Très vite un premier constat : c'est peut-être la première fois que des gens situés dans des mondes ou des *milieux*

différents (M.O., M.R.) se retrouvent autour des mêmes questions. C'est une sorte d'originalité.

Une autre originalité, c'est que, prêtres en A.C. avec des responsabilités d'ensemble, nous sommes aussi, pour la plupart, prêtres au travail, et que nous entendons bien ne pas abandonner dans notre réflexion cette *double appartenance* effective.

Notre visée de départ

Elle s'appuie essentiellement sur cette double appartenance, en évitant de trop la systématiser ou, au contraire, d'en faire deux compartiments étanches.

Nous ne prétendons pas avoir la vérité sur ce que nous faisons. Seulement, en contact avec des militants par l'A.C., ou en relation avec les copains de boulot, partageant un peu de leur histoire, nous essayons de prendre en compte les questions qui surgissent de ces situations ; car dans l'un et l'autre cas, il y a enjeu ecclésial assez semblablement appréhendé par chacun.

Ce qu'a été notre réflexion

Venant d'horizons humains et ecclésiastiques fort différents, avec chacun son histoire ou ses histoires, il nous a fallu un peu de temps pour dépasser certains a priori. Nous n'étions pas là pour défendre des projets humains ou ecclésiastiques que d'autres avaient parfois opposés en les systématisant... partisans de l'A.C. et partisans du travail salarié...

Cela dit, nous nous sommes d'abord retrouvés pour nous dire comment, en tant qu'*aumôniers d'A.C.*, nous participions à la vie et au combat des hommes, en quoi, par le *travail salarié*, cette forme de participation a pu être modifiée, et comment, à partir de ces situations, nous sentions possible une *autre manière de vivre l'Eglise*.

L'A.C. met en contact avec des questions toujours neuves, celles qui partent de la vie, en contact avec des tendances et des organisations propres aux différents groupes humains, avec des analyses nouvelles émanant de ces groupes ou de ces organisations ; ce qui amène à une sorte de révolution culturelle, consolide ou fortifie « l'être social » et « l'être ecclésial » de chacun.

Par le *travail salarié*, ces constats sont enrichis d'apports nouveaux : « ...je fais l'expérience de la lenteur des relations humaines, de la lourdeur du passé, de la persistance de l'individualisme.. » mais aussi partage réel de certaines conditions de vie dans leur aspect pénible et dans leur aspect dynamique, sorte de commu-

nion avec une existence faite surtout de petites choses...

Tout cela ouvrant sur une *vie en Eglise perçue autrement*, par une présence à la vie qui a force de Témoignage : « ...il s'agit de donner un signe d'espérance en refusant de se laisser écraser soi-même... ». Témoignage qui révèle peu à peu un visage autre de l'Eglise : « on descend de son piédestal traditionnel ». On ne fait plus cavalier seul. Et même si une certaine timidité nous gagne lorsqu'il faut dire une parole (timidité ou prudence ?) avec d'autres, il y a la conscience d'être de quelque part, branché sur des espérances qui deviennent peu à peu nos espérances.

Tensions - Complémentarité Cohérence

Ces premiers échanges ont permis de préciser un peu plus des questions que le groupe se formulait autour de trois maîtres-mots : *Tensions - Complémentarité - Cohérence* (de notre situation). Questions qui ont fait durer le groupe assez longtemps, avec des hauts et des bas dans le taux de participation.

Les *tensions* viennent d'une situation pourtant voulue (travail salarié) mais pour laquelle nous n'étions pas préparés ; quand on ne sait rien ou presque du travail, on reste apprenti... et l'apprenti dépend de ceux qui savent. Elles viennent des lenteurs des prises de conscience (chez nous, chez les autres), len-

leurs pour aboutir à des relations vraies. Elles viennent de l'appartenance progressive à deux cultures... deux mondes qui s'ignorent, ou qui s'opposent. Elles viennent de la suspicion exprimée par des chrétiens, des militants, des prêtres, de l'autorité diocésaine...

Complémentarité et cohérence : a priori, ça semble aller de soi, et pourtant, quand on y regarde de près, ça n'est pas toujours évident : le décapage progressif de tout ce qui a pu être certitudes amène une certaine forme d'agressivité ... on se sent parfois mal dans sa peau, ça écartèle d'autant plus parfois que le rôle d'aumôniers nous fait buter sur des analyses que nous avons du mal à encaisser.

Pourtant, par son *travail d'éducation*, l'aumônier participe à la vie du monde ouvrier, il donne identité au groupe qui se réunit au titre d'un mouvement d'Eglise. Par le *travail salarié*, il devient plus réaliste, plus discret, vivant dans sa propre chair la richesse d'une existence souvent faite d'habitudes ou de répétitions, expérimentant à son propre compte une forme de pauvreté qu'il a souvent dénoncée en d'autres lieux : « on ne peut plus se contenter de dénoncer le péché collectif, parce qu'on y participe... ». Nous mesurons avec d'autres ce que nous sommes, ce que nous devenons.

Dans ce contexte, *la Foi*, après avoir été certitude ou assurance, devient interrogation, recherche de sens, avancée hésitante, dans un compagnonnage stimulant dont on a besoin pour ne pas risquer la désescalade : c'est une histoire

laborieuse. Et cette histoire, celle de la recherche de Foi, est laborieuse au point que, parfois, comme pour un certain nombre de chrétiens, il y a pour nous la tentation de ne plus vouloir dire quelque chose, de vivre l'enfouissement... Cette histoire passe nécessairement par une période de silence ; silence qui n'est pas d'abord le refus de dire une parole, mais attente, prudence, intériorisation d'une situation nouvelle dans laquelle on a parfois de la peine à bien se situer, intériorisation enfin de l'Évangile comme Parole qui nous atteint d'une façon nouvelle.

Dans ces conditions, parler de la fondation de *l'Église* là où nous sommes peut paraître prématuré. Pourtant la préoccupation est présente, mais d'une façon différente, selon que nous faisons référence au monde du travail ou aux hommes en recherche de sens à partir de leur existence concrète. Dans un cas comme dans l'autre, une certaine lenteur est nécessaire, c'est l'incarnation, histoire toujours en cours qui n'exclut cependant pas la mise en place de jalons nécessaires pour se repérer.

Et l'avenir ?

Désormais, pour progresser l'atelier veut s'ouvrir à tous ceux et celles qui peuvent être concerné(e)s et intéressé(e)s ; et en même temps regarder encore plus concrètement les situations, car chacun(e) se trouve dans tel travail et à telle place dans tel mouvement d'A.C.

Association et jeunes

On est ici ou là, on fait ceci ou cela : on vit. *Aujourd'hui* est tellement plein qu'il pourrait suffire à remplir notre temps et notre horizon.

Mais *demain* ? Demain que ferons-nous ? Demain qui sera la ? Demain ne dépend-il pas de vous, de toi ? Demain : n'est-ce pas à nous de le préparer *aujourd'hui* ?

N'est-il pas urgent que nous nous mobilisions pour *l'avenir de la mission de l'Eglise* et que nous nous stimulions dans l'engagement au service de cette mission ?

Ces questions, nous nous les sommes posées, en 1976, lors de notre première Rencontre Nationale. Par la suite, plusieurs jeunes en formation se sont trouvés placés dans des équipes associées, ou ont noué des liens avec elles. Avec ces jeunes, six week-ends ont eu lieu (de l'été 77 à l'été 79). Et trois d'entre eux ont été ordonnés au ministère presbytéral, et nommés dans des équipes associées.

Tout en restant à sa place, l'Association entend continuer avec des *jeunes* ce qu'elle a commencé voici 3 ans : s'adressant à des *jeunes en perspective de ministère presbytéral* (ou de vie religieuse, ou de service d'Eglise caractérisé), et des jeunes actuellement en *for-*

mation (ou en recherche de formation), l'Association voudrait leur permettre de partager et d'approfondir la question suivante : comment préparer ou vivre notre vie (de prêtre, religieuse...) dans la ligne d'une réelle priorité à la mission ?

Voici des « pistes » concrètes, que le groupe a déjà abordées, et qui sont à prolonger :

- motivations et significations du *travail salarié* par rapport au ministère sacerdotal (et à la vie religieuse) ?
- qui que nous soyons, et quelle que soit notre action, avons-nous une *théologie* qui prenne en compte vraiment notre pratique (pour l'animer, la provoquer, etc...) ?
- pourquoi et comment vivre ensemble en *équipe* (en communauté, en fraternité) ?
- quand notre façon de nous situer dans la vie et dans le monde pose problème, n'est-ce pas au fond le problème du *lien vie-foi* ? Enjeux, profondeur, question...

Comme on le voit à la lecture de ces quelques pistes (non limitatives), c'est une réflexion qui ne concerne pas seulement des jeunes, mais aussi des *moins jeunes*, désireux de « creuser » ce qui

les mobilise pour la mission (en particulier dans l'Association), et prêts à faire ce travail avec des jeunes.

D'autre part, dans le groupe actuel, il y a non seulement des prêtres (ou futurs prêtres), mais aussi des *religieux* (prêtres ou non). A l'avenir, pourquoi des *religieuses* (ou futures) n'y auraient-elles pas leur place ? Déjà telle ou telle s'est dite intéressée par cette perspective...

En somme, il s'agit que le groupe jusqu'ici embryonnaire et tâtonnant devienne vraiment un *Atelier Association Jeunes*, mais à condition de bien s'entendre sur chacun de ces trois mots :

— « Jeunes » parce que c'est d'abord pour et avec des jeunes... mais on a

aussi besoin que des « non jeunes » se portent volontaires.

— « Association » parce que c'est vraiment l'Association qui lance cet atelier... mais nous ne voulons pas faire de récupération (déjà plusieurs jeunes y sont passés, qui ne sont pas entrés dans une équipe associée) ; et nous ne pouvons être un organisme de formation (seulement un lieu de confrontation, ce qui est essentiel pour des jeunes en préparation... et pour d'autres).

— « Atelier » parce que les responsables vont faire l'effort de se donner des moyens (temps, personnel) pour un travail efficace ; en échange, cela exigerait des participants une adhésion claire et une participation régulière.

Equipes laïcs - religieuses - prêtres

A notre première Rencontre Nationale (Nov. 76), il n'y avait que 14 religieuses et une laïque. Pourtant, déjà nos équipes étaient beaucoup plus « mixtes » que ne le laissent entendre ces petits chiffres. Mais nous n'avions pas encore une connaissance claire de ce qui se vivait à la base, ni des enjeux et problèmes connexes. D'où l'appel à ouvrir un « chantier » (cf. LAC N° 62, pp. 81-82).

Ce chantier prit la forme d'un « laboratoire » : groupe volontairement très

restreint qui se mit au travail en octobre 77. Pendant un an, ce « labo » collecta des expériences très diverses d'équipes laïcs-religieuses-prêtres, et les analysa pour en tirer des points de repère. On note, par exemple, que de vraies équipes de ce genre supposent un certain style de vie et de présence chez les prêtres. On souligne l'importance des *petites co-responsabilités*, limitées mais réelles, pour s'acheminer ensemble vers une co-responsabilité plus globale. Une certaine

« formation » (par exemple celle organisée par le CMR) est fort utile pour permettre aux laïcs d'exister en face des prêtres. Laïcs et prêtres ont parfois peine à comprendre ou admettre la *vie religieuse* et la communauté religieuse dans leur particularité : souci d'être plus que de « faire » ? Vivre en fraternité, est-ce suffisant pour la mission ? De toutes façons, faire équipe à plusieurs, cela suppose un réel *partage du pouvoir*, ce qui n'est pas toujours facile. Par ailleurs, il est capital de se redire inlassablement que *la co-responsabilité est un moyen au service de la mission, ce qui suppose que tous s'affranchissent des pesanteurs qui ramènent toujours à la « tentation de gérer l'Eglise »*, que les laïcs de l'équipe ne soient pas n'importe lesquels mais vraiment des laïcs « d'après la chrétienté », et que le partage de la vie et du pouvoir soit réalisé dans la vie quotidienne et non pas seulement dans l'Eglise.

Au bout d'un an, fort de toutes ces réflexions, le « labo », en accord avec le Bureau Responsable de l'Association, décidait de se mettre au service de l'ensemble de l'Association, en favorisant des *confrontations* entre équipes laïcs-religieuses-prêtres. C'est ainsi que, le 10-11 février 79, se rencontrèrent les équipes de Chasseneuil (Charente) et Briare (Loiret). Deux équipes qui paraissent assez semblables pour pouvoir dialoguer, et assez différentes pour que leur confrontation soit enrichissante ! Pour donner une idée des équipes, voici un aperçu de

celle de Chasseneuil : trois foyers de jeunes agriculteurs en GAEC, un foyer d'enseignants, un foyer aîné agriculteurs, une femme de notaire, un foyer de technicien, une femme en retraite, une religieuse en maison d'anciens, cinq prêtres (dont trois au travail à plein temps)...

Le week-end des 10-11 février fut bien rempli, et stimulant. Très vite il apparut que les deux secteurs et leurs réalités ecclésiales étaient divers, ce qui donne des visées différentes. A Chasseneuil, où c'est le désert ecclésial, laïcs et prêtres se retrouvent pour essayer d'être ensemble une oasis : se ressourcer eux-mêmes, ouvrir des chemins nouveaux à la vie et à la foi, pour eux, pour leurs enfants, et pour d'autres. A Briare, où la réalité paroissiale est nettement plus importante, et où les options missionnaires sont beaucoup plus récentes, les laïcs sont venus plutôt au titre de leurs engagements ecclésiaux, pour « être responsables avec les prêtres de ce secteur ». Chaque équipe, sans chercher à « faire la leçon », a du moins pu interroger l'autre. Et le dialogue fit apparaître des choses nouvelles... Une femme de Briare dit qu'elle ne cherche pas seulement à faire marcher ce qui existe, mais plutôt « à créer de nouvelles formes d'Eglise » ; une femme de Chasseneuil reconnaît que, pour sa part, elle a le souci des « gens » pour qui la paroisse c'est quand même quelque chose ; et un prêtre de Briare : « chez nous aussi, c'est bien le désert, comme à Chasseneuil, mais ça n'apparaît pas. On est en pleine incroyance,

mais il faut faire comme si ce n'était pas... ». Ainsi la confrontation inter-équipes appelait-elle des confrontations à l'intérieur de chaque équipe.

De fait, chacune de ces deux équipes, revenue chez elle, a pu prolonger la réflexion, avec l'aide d'un membre de l'équipe des Services. En tous cas, même quand on ne fait pas explicitement allusion à ce week-end de confrontation, il reste que celui-ci a été vécu comme

un « révélateur » et comme un « coup de fouet ». Si bien que chaque équipe cherche maintenant à se confronter avec une équipe associée assez proche : Chas-seneuil avec La Crèche ou Sauzé, Briare avec Puiseaux.

Ailleurs, bien d'autres équipes laïcs-religieuses-prêtres existent. Un bon nombre se rencontrent et se confrontent, pour avancer. D'autres pourraient le faire...

Evêques dans l'Association

L'Association est née conjointement du désir de plusieurs équipes et de la volonté de plusieurs évêques. Elle n'est pas une fraternité d'individus ni un regroupement d'équipes : elle a été voulue, et elle se veut toujours, comme une Association de diocèses entre eux (en même temps qu'avec la MDF).

De fait, treize évêques ont participé aux deux jours de rencontre (plusieurs absents étaient représentés par leur délégué diocésain), et ils étaient seize pour la journée épiscopale qui a suivi : là, avec quatre membres du B.R.A., ils ont partagé sur ce qu'ils vivent avec nos équipes, et aussi sur quelques-unes des questions que la récente Assemblée de Lourdes a posées lors du débat sur la M.D.F. Et ils ont désigné leur délégué au B.R.A. : le P. Yves BESCOND.

Voici le témoignage que le Père FER-RAND, archevêque de Tours, a donné au matin du deuxième jour de la Rencontre.

« Il m'a été demandé d'exprimer en dix minutes « l'avancée qu'il y a pu avoir, dans ma conscience d'Evêque, grâce à l'Association ».

Une remarque préalable : cet examen de conscience se situe dans le contexte de l'orientation diocésaine d'éveiller des laïcs à leurs responsabilités en donnant au monde ouvrier une attention privilégiée dans la réflexion et dans les décisions.

Au cours d'une longue, histoire, écrite par le Père Vinatier et que je n'ai pas à rapporter ici, les membres de l'Equipe Mission de France, qui œuvraient dans le diocèse depuis 1954, venaient constituer deux équipes associées, en 1970

avec des prêtres du diocèse. (Il y a donc trois équipes : deux équipes associées, dont chacune compte un membre M. D.F. ; et par ailleurs les quatre prêtres M.D.F., tous au travail à plein temps, se retrouvent en équipe M.D.F.).

Je me bornerai à trois réflexions, constituant des aspects de l'avancée de ma conscience plutôt que des étapes d'un développement au cours des années.

1^{re} réflexion — Pour être fidèle à l'orientation que j'ai indiquée, dans la multiplicité des tâches qui sollicitent un évêque et par là dans une continuelle dispersion de la réflexion, *j'ai besoin d'être provoqué*, de prendre du temps pour ranimer en moi cette inquiétude pastorale. Pour moi, la rencontre de ces équipes diocésaines associées et plus encore la rencontre des équipes de la Région Centre, sont un de ces lieux privilégiés, je ne dis pas le seul, mais celui où la réflexion est plus fondamentale et plus provocante. Autre enrichissement : la participation à *une autre démarche*. Je suis habitué à une réflexion et à un agir, dans la ligne de l'éveil et de l'animation d'un laïcat, spécialement par les instruments apostoliques de l'Action Catholique. Ici, je chemine avec des frères plus directement en prise avec le monde de l'incroyance dans lequel, comme prêtres, ils sont plongés, et dont ils partagent les valeurs et les foies humaines. C'est un autre cheminement, suivi par un pluralisme de ministères (prêtres au travail et prêtres engagés à temps plein ou à mi-temps dans les ministères de la

vie pastorale) dans l'unité du sacerdoce ministériel. Dans cette diversité des cheminements, une plus grande *souplesse*, une plus grande authenticité apostolique, en face d'un certain absolu qui règne à l'heure actuelle, dans nos visées presbytérales.

2^e réflexion — Un fait de vie d'une des équipes associées m'a marqué : l'engagement d'un prêtre au travail (M.D.F.) sur la liste de la gauche et même comme leader de cette liste, aux dernières élections municipales. J'ai participé à cette réflexion qu'il n'est pas possible de résumer, et même à la souffrance de chacun au nom même de la mission commune, dans la diversité de leurs tâches apostoliques.

Un débat de conscience, dans la clarté, entre : d'une part, les prêtres, engagés dans le ministère de la *pastorale locale* : « Comment la communauté locale recevra-t-elle pareil engagement politique d'un prêtre, sans ruptures et éclaboussures ? » ; ensuite, le *prêtre de la M.D.F.*, engagé dans le *ministère du travail* : « *Comment apparaître authentiquement engagé avec les camarades, si à cette heure, pour eux décisive, j'abandonne ma solidarité avec eux ? Et cependant, je choisis l'équipe, qui est notre témoignage fondamental pour l'avancée de la mission ; et si mon engagement doit briser l'équipe, je retirerai ma candidature* » ; enfin, l'*Evêque* participant à cette réflexion : « Je m'engage avec vous et je vous soutiendrai dans votre décision ».

J'ai eu conscience, en cette occasion,

de la force intérieure, dans toute l'étendue du terme, que représentait une semblable équipe pour chacun des membres, et du témoignage qu'elle portait.

3^e réflexion — J'ai ressenti de plus en plus la difficulté que j'éprouvais, comme évêque du comité M.D.F. à ne pas rencontrer les deux équipes associées diocésaines dans leurs dimensions réelles. « Equipes Associées » veut bien dire, et l'expérience le confirma : « *Equipes Associées entre Diocèses* ». Cela demandait — et je l'ai demandé — que les équipes diocésaines quittent des équipes associées de l'Ouest, avec lesquelles elles cheminaient heureusement, pour retrouver les équipes de la Région Centre, si celles-ci le voulaient bien. C'était un rude effort de part et d'autre, et cette fusion sans confusion a demandé du temps et une forte dose de bonne volonté.

Depuis lors, j'y ai toujours, je crois, participé, non pour m'exprimer de façon particulière mais pour accueillir : j'y ai découvert le lieu privilégié de la confron-

Le 15 mars 1978, le Père Kuehn a présenté l'Association au Conseil Permanent de l'Episcopat. Un échange a suivi cette présentation, échange que le Secrétariat de l'Episcopat résume ainsi :

« Dans le monde actuel, les prêtres sont tous en contact avec l'incroyance. Mais certains types d'existence sacerdotale amènent plus que d'autres à rencontrer cette incroyance et à vivre dans un environnement non chrétien. Les évêques sentent qu'ils ont à leur égard une

tation, de la recherche, d'une remise en question qui doit aboutir — même si elle n'y aboutit pas toujours et pour tous — aux vraies inquiétudes pour le Royaume, dans un ministère qui se heurte à l'incroyance, ou à la non-croyance, ou à l'indifférence.

Nous découvrons ensemble des germes, tout au moins des semences d'Espérance, et d'une Espérance d'Eglise. La participation à cette découverte, est pour moi un enrichissement éclairant ma route.

Notons, pour finir, que les deux équipes diocésaines se sont enrichies du concours d'équipes de religieuses, vivant les mêmes perspectives. Elles ont apporté aux équipes une nouvelle force et un nouveau souffle.

Peut-on parler des avancées de ma conscience d'Evêque ? Si je continue cet examen, il y aurait beaucoup de lacunes à relever. Heureusement les dix minutes qui me sont concédées ne le permettront pas ».

responsabilité particulière, au nom de leur ministère épiscopal, pour opérer avec eux les discernements nécessaires et les aider à vivre leur mission.

Les évêques se sentent solidairement responsables de l'effort missionnaire.

L'Association, entre autres, peut favoriser le dialogue entre églises diocésaines, entre évêques, prêtres, laïcs pour discerner les enjeux d'aujourd'hui, garder la priorité à l'annonce de l'Évangile ».

Aujourd'hui ***et demain***

L'après-midi du dimanche fut consacré à des expressions libres :
remarques, questions, suggestions...

Il y eut huit « mini-assemblées » et une vaste mise en commun « audio-visuelle »...

Un écho, voici quelques questions et trois « paroles »...

A cette rencontre,
il y a plus de laïcs qu'en 1976.
Mais le podium
est encore trop clérical.
Si l'Eglise
reste une affaire de curés,
dans vingt ans, c'est fini.
Rien sans les laïcs !
Les femmes, les enfants,
les anciens :
on s'occupe d'eux
comme des assistés,
des mineurs...
au lieu de les écouter,
de se laisser interpeler.
Mais quels laïcs ?
- classes moyennes ?
- monde ouvrier ?
- isolés ? ou participants
à des groupes d'Eglise
ou des mouvements
d'Action Catholique ?

Comment les laïcs
sont-ils partie prenante
des équipes,
selon leur vocation propre ?

Place de la vie religieuse
dans les équipes ?
L'avenir des équipes ?
Leur renouvellement ?
Les jeunes :
peu connaissent
ce que nous vivons.

La signification
des équipes associées
dans la pastorale diocésaine ?
Sont-elles tolérées ou voulues ?
Ici, les évêques
sont proches de nous.
Le seront-ils sur le terrain ?
Et les évêques
qui ne sont pas venus ?
Les évêques
par rapport au travail des prêtres ?
par rapport
à l'engagement politique
des prêtres ?

Que l'Association
nous aide à préciser les options
vers les plus pauvres
(sans oublier ceux
qui ont avoir, pouvoir, savoir).

les immigrés,
les marginalisés, les jeunes,
l'incroyance, le Tiers-Monde...
Association et M.d.F.
sont presque partout
embarquées ensemble.
Par rapport aux autres P.O.,
aux autres religieuses au travail,
à la Mission Ouvrière,
aux mouvements
d'Action Catholique :
interférences ? concertation ?
confrontation ?
des sensibilités différentes ?
beaucoup de faux problèmes...

Comment faire sentir à d'autres
ce que nous vivons ?
Et faire tomber les préjugés,
les « casseroles » ?
Prendre des moyens
pour communier dans la diversité :
communiquer, s'écrire,
partager expériences, réalisations...
Les ateliers :
continuer ceux qui existent déjà ?
En susciter à partir des « collectifs »
de la Rencontre ?

Jean : observation et sympathie

JEAN Breheret, Ancien aumônier national C.M.R.,
maintenant dans l'équipe de Doué-la-Fontaine et « délégué diocésain » en Maine-et-Loire.

Je vais vous parler un peu comme quelqu'un qui vient de l'extérieur : de l'Action Catholique. Voici un peu ce que j'ai senti dans cette Assemblée...

D'abord la Variété :

Variété dans les âges..., dans les statuts dans l'Eglise (prêtres, religieuses, laïcs), dans les « accents »...

Variété dans les caractéristiques régionales : ville ou campagne, régions développées ou dévitalisées...

Un peu tous les genres de présence au monde : certains syndicalistes ou militants politiques, d'autres présents à la vie du village ou du quartier, d'autres plus sensibles aux cultures nouvelles, d'autres présents dans l'école ou l'université... Cependant pas de carrefour du monde agricole ni du monde indépendant...

Et un peu tous les genres de styles d'Eglise : depuis ceux qui consacrent la majeure partie de leur temps à l'animation de l'Eglise jus-

qu'à ceux et celles qui sont engagés presque exclusivement dans le travail salarial, en passant par ceux et celles qui ont fait l'option privilégiée de l'Action Catholique...

Cette variété est regardée comme une Richesse Créatrice

J'ai été très sensible à l'expérience de l'accueil de l'autre : chacun peut être soi-même, accueilli pour ce qu'il est, reconnu dans ses choix, encouragé dans ses charismes. Je n'ai pas senti, dans l'assemblée de tensions très grandes. Avec une très grande variété, même une variété d'options, chacun est respecté. Cela donne à l'Association une souplesse et un visage attrayant...

Dans cette diversité : Une manière commune de réagir

Une théologie commune, ou des lignes théologiques communes ?

Une spiritualité commune ? (celle

du compagnonnage avec les hommes et de l'estime pour tout ce qui est vécu).

Un sens culturel particulier par rapport à l'incroyance ? (regardant d'une manière très positive et partageant toutes les « fois » découvertes).

Peut-être aussi un sens de la vie d'équipe ? (entre prêtres, mais aussi avec religieuses et laïcs).

En tous cas, il y a sûrement, dans la diversité, quelque chose qui rassemble tout le monde...

Enfin, le sérieux de l'engagement de chacun

Le mot de « vérité » est venu souvent. Vérité par rapport à ce qu'on vit soi-même, au style de présence qu'on a. Vérité par rapport à la société et à l'Eglise. Vérité dans l'attitude de discernement critique par rapport à ce qui est vécu.

Ensuite, une certaine attitude de prudence dans l'annonce de Jésus

Christ. Certes, on a le souci de l'annoncer « à temps et à contre temps ». Mais on veut surtout que la parole soit accompagnée d'une profondeur d'existence qui la rende crédible.

Enfin, un **sens réel de l'Eglise**. On se sent vraiment « d'Eglise », ici, et non marginal. Bien sûr, il y a la présence des évêques, discrète mais réelle. Mais surtout une volonté de ne pas faire chapelle, de se confronter avec des expériences

différentes. Et aussi la dimension de l'Eglise universelle.

Moi, qui viens de l'A.C., je ne me suis pas senti dépaycé dans cette assemblée : au contraire, j'y ai communiqué très en profondeur...

Bébert : au delà du rêve

ALBERT Grimaux « Bébert » est membre de la Mission de France, mais il connaît l'Association mieux que la plupart d'entre nous, lui qui l'accompagne depuis toujours...

Jean vient de faire un peu une radiographie de l'assemblée. Moi, je voudrais faire un peu de science-fiction.. Un rêve, avec des détails qui prennent beaucoup d'importance et d'autres qui s'estompent... Un rêve, du merveilleux... mais qui n'est pas de l'irréel ...

Je remarquerai d'abord que, dans cette assemblée, nos absents ont été très présents : René Sourice (du **Portugal**), André (du **Brésil**), ce sont des gens qui ont vécu l'Association, qui en ont bénéficié, et qui sont partis vivre çà ailleurs. Il y en a d'autres : Pierre Brajeul au **Cameroon**, Lucien Alliot en **Haute-**

Volta. Il y a aussi des échanges à l'intérieur de la France : en particulier, grâce à quelqu'un de l'Ouest qui s'en va dans le Sud-Ouest, on peut avoir un nouveau Secrétaire National. Un secrétaire national qui est bilingue et qui n'a pas l'intention de se laisser enfermer dans l'hexagone : il a bien envie de parler catalan de temps en temps. D'autre part, je signale qu'il y a quelqu'un qui est venu ici en avion : François Pichon (de l'équipe de Chasseneuil) qui était, il y a quelques heures, avec des P.O. et des religieuses au travail en **Espagne**, à Malaga (il y était avec des copains de la M.D.F.) : ces copains

espagnols n'entendent pas qu'on leur donne des leçons ; mais, à la fin, ils ont demandé : « Est-ce que nous aussi, on pourrait devenir équipe associée ? » (sur cette rencontre, voir « Les autres Espagnols », dans LAC N° 81).

L'Association, qui est partie d'équipes territoriales, est en train d'éclater. La première Rencontre (en 76) était très centrée sur nos **situations ecclésiales**. Cette fois-ci, les collectifs dont nous parlons, ce sont des **collectifs humains**. Et ce « voyage » de l'Association n'est pas terminé : **exigence de l'Evangile et solidarité** avec ceux qui sont

obligés de sortir de leur havre familial. Hier soir, Louis-Marie Berland racontait cette soirée qu'il a vécue en Turquie, où le grand-père a improvisé une prière en forme de complainte pour ses enfants partis : en Allemagne, en Arabie Saoudite... et à Limoges. Oui, nous vivons aujourd'hui l'éclatement des familles des pauvres, et cela nous appelle à une **solidarité internationale**. Une solidarité qui n'est pas celle du club Méditerranée ou des salons de l'O.N.U., mais celle des hommes concrets à qui nous avons lié notre destin. **Celle de l'exode, celle de l'exil...**

Il me vient deux images... Hier, dans une société stable, nous étions en quelque sorte dans un train, sur des rails bien précis, appuyés sur un ballast solide. Ce système a permis à des générations d'hommes et de croyants de vivre leur épanouissement.

Aujourd'hui, l'homme n'est plus dans un train, mais à la barre d'un voilier. **Tous les éléments sont mobiles** : l'eau et le vent. L'équilibre, autour du centre de gravité, n'est pas fixé une fois pour toutes : il est à re-composer, à chaque instant, en tenant compte de la mobilité de l'eau et de l'air. Et quelquefois les

navigateurs sont obligés de s'arc-bouter sur le bord du voilier : ils ne réussissent à l'équilibrer qu'en se rejetant, le plus possible à l'extérieur. C'est dans la mobilité que nous sommes acculés à vivre notre expérience d'hommes et de croyants, et **pour trouver l'équilibre, il faut parfois sortir** de nos schémas de pensée, de nos habitudes, de nos ronrons...

Mission de France et Association doivent **larguer les amarres et avancer au large**. Comme disait Congar : « L'Eglise n'est pleinement elle-même qu'au-delà d'elle-même ! ».

Marcel : responsabilité et utopie

MARCEL Baurier

En équipe à Toulouse, dans la ZUP du Mirail, nouveau Secrétaire National de l'Association.
travaillant à mi-temps dans un dépôt de librairie,

Comme Bébert, je vais faire un rêve... un rêve de béatitude.

J'**imagine** notre prochaine rencontre : un podium avec des laïcs, « une » secrétaire national de l'Association... et pourquoi pas cette rencontre à Malaga ?

En attendant, après le merci que le Père Gufflet a dit au Bureau Responsable de l'Association, je remer-

cie tout le personnel de la Maison de Fontenay. Et je remercie Paul Bresollette qui a porté pendant 6 ans nos efforts...

J'aurais pu aussi faire le rêve qu'on se connaisse tous. Pour le moment, on se connaît peu. Je crois qu'il y a beaucoup de **liens à intensifier** : entre équipes, dans les régions, partout...

Mais je voudrais surtout dire que nous, membres de l'Association, nous participons à un **courant missionnaire qui vient de loin**. Ce n'est pas nous qui l'avons inventé : des copains de la M.D.F. l'avaient démarré avant nous ; d'autres aussi...

Et il y a le futur... Il nous faudra **prolonger la réflexion** commencée ici... Et surtout, dans nos quartiers,

nos villes, **avancer** avec nos collectifs, sans arracher les laïcs à leurs enracinements et à leurs mouvements.

Tout cela, il faudra le faire sans oublier « l'autre moitié du monde », comme on l'a beaucoup dit, comme l'ont rappelé Clément et Bébert...

Et j'ajoute qu'il nous faudra travailler avec tous ceux qui sont dans le même courant missionnaire : la **M.D.F. et d'autres...**

Dès maintenant, et peut-être pour l'**horizon 1982**, une piste qui est actuellement formulée ainsi par les responsables de la M.D.F.

— travailler à **mieux comprendre**, par un effort d'analyse, les mutations en cours dans notre société, dans le monde, dans l'Eglise ; nous mettre à l'heure de l'Histoire ;

— renvoyer sans cesse, de ce travail d'intelligence du réel, à ce qui est la raison d'être de l'Eglise et notre responsabilité collective, à savoir : **quelle Parole d'Espérance** faisons-nous vivre, qui témoigne du Père pour les hommes d'aujourd'hui ?

C'est peut-être un peu prétentieux... mais il faut bien quelquefois se gonfler un peu les chevilles... En tous cas, cette réflexion, il nous faudra la faire en restant à ras de terre...

Si vous voulez en savoir plus sur l'Association :

**ASSOCIATION (M. D. F.)
SECRÉTARIAT DU B.R.A.**

16, R. Rév. P. Lucien Aubry

B. P. 124

94121 FONTENAY-sous-BOIS CEDEX

☎ (1) 875 05 07

C.C.P. 32.061.57 U LA SOURCE

Si vous voulez vous abonner à la Lettre aux Communautés qui est l'organe d'expression de l'Association et de la M.D.F.

Maquette : J.-M. Bertholle